00032946
Fr
913.5
Bey/800
32946

Digitized with financial assistance from
Hermès India
a project facilitated by the Rotary Club of Bombay

on 10 August, 2018

PUBLICATIONS
DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES

I

PROME ET SAMARA

VOYAGE ARCHÉOLOGIQUE
EN BIRMANIE ET EN MÉSOPOTAMIE

32946

PAR LE

GÉNÉRAL L. DE BEYLIÉ

ROYAL ASIATIC SOCIETY LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE

AA-a-72

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, Rue Bonaparte, VIe

1907

G K Nariman

PUBLICATIONS
DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES

I

PROME ET SAMARA

VOYAGE ARCHÉOLOGIQUE
EN BIRMANIE ET EN MÉSOPOTAMIE

PROME ET SAMARA

VOYAGE ARCHÉOLOGIQUE

EN BIRMANIE ET EN MÉSOPOTAMIE

PAR LE

GÉNÉRAL L. DE BEYLIÉ

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

1907

00032946

VOYAGE ARCHÉOLOGIQUE
EN
BIRMANIE ET MÉSOPOTAMIE

INTRODUCTION

Au cours d'un récent voyage en Birmanie où je m'étais rendu pour achever l'un des derniers chapitres de mon ouvrage sur *l'Architecture hindoue en Extrême-Orient*[1], j'eus l'occasion de parcourir à cheval, sur la rive gauche de l'Iraouaddy, le vaste champ de ruines de Prome qui fut, il y a 1500 ans, la première capitale de la Birmanie. Ces ruines offraient pour moi un intérêt d'autant plus vif qu'elles n'avaient jamais été étudiées par les archéologues et qu'elles semblaient, à en juger du moins d'après les stèles éparses sur le sol, devoir fournir des renseignements précieux et inédits sur la préhistoire du pays. Mon congé touchait malheureusement à sa fin et il ne me fut pas possible à cette époque de pousser plus loin mon exploration.

A mon retour de France, je demandai au Gouvernement des Indes l'autorisation de faire pratiquer des fouilles sur l'emplacement de

1. L'*Architecture hindoue en Extrême-Orient*, 1907, Leroux.

l'ancienne ville de Prome. Mais comme, d'autre part, les recherches que j'avais entreprises depuis peu de temps sur les origines de l'art musulman devaient bientôt nécessiter ma présence en Mésopotamie, je me résolus, si les circonstances ne s'y opposaient pas, à comprendre dans le même effort les fouilles de Birmanie et l'exploration de la Mésopotamie.

En allant en Birmanie par Suez et les Indes, je pouvais fort bien, en quelques mois d'hiver et de printemps, achever mes fouilles et revenir en France par le golfe Persique, la Mésopotamie et même l'Égypte.

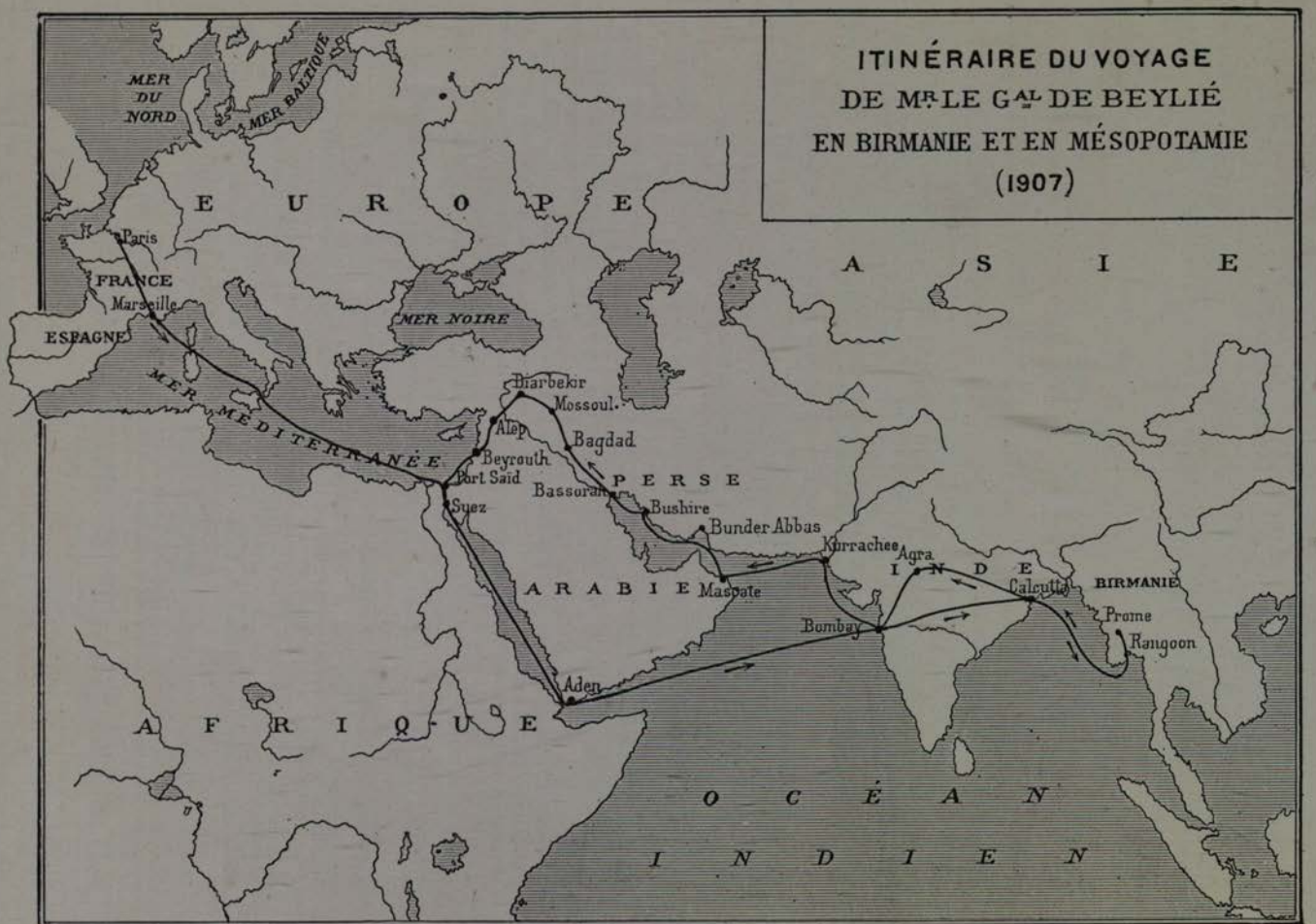
C'est le récit de ce voyage entrepris sous les auspices de la Société française des fouilles archéologiques — voyage accompli très rapidement en raison de mes occupations militaires — que je vais faire ici à l'intention de mes confrères de la Société.

J'ai divisé mon livre — le mot livre est un peu prétentieux — en trois parties. Dans la première partie rédigée sous forme de journal de marche je raconte au jour le jour les faits les plus saillants de mon voyage et les résultats généraux de mes recherches. Elle sert en quelque sorte d'introduction aux deux autres parties, lesquelles s'adressent plus particulièrement aux spécialistes.

La deuxième partie est le compte rendu officiel de mes fouilles à Prome, en Birmanie.

La troisième partie n'est autre que le mémoire — revu et complété — que j'ai lu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres le 9 juin 1907 sur mon exploration archéologique des ruines de Samara, en Mésopotamie.

Ces deux dernières parties sont accompagnées de photographies et de plans auxquels les lecteurs de la première partie devront souvent se reporter.


ITINÉRAIRE DU VOYAGE
DE Mr LE Gal DE BEYLIÉ
EN BIRMANIE ET EN MÉSOPOTAMIE
(1907)
MER DU NORD
MER BALTIQUE
EUROPE
ASIE
Paris
FRANCE
Marseille
ESPAGNE
MER NOIRE
MER MÉDITERRANÉE
Diarbekir
Mossoul
Alep
Bagdad
Beyrouth
Port Saïd
Suez
PERSE
Bassorah
Bushire
Bunder Abbas
Kurrachee
Agra
INDE
Calcutta
BIRMANIE
Prome
Rangoon
Bombay
Maspate
ARABIE
Aden
AFRIQUE
OCÉAN INDIEN

I

JOURNAL DE VOYAGE

19 *décembre*. — Je quitte Marseille à midi, sur la *Dumbea*, paquebot de la Cie des Messageries maritimes.

27 *décembre*. — Nous avons passé de nuit à Bonifacio, Messine, Port-Saïd et Aden. Les voyageurs sont exaspérés. Quant à moi, j'en suis à mon dix-huitième voyage dans un sens ou dans l'autre et cela me laisse indifférent. A Aden il ne fait que 25° centigrades. C'est la première fois de ma vie que je rencontre dans cette fournaise célèbre une température aussi basse.

3 *janvier*. — *Bombay*. Je ne sais pas un mot d'anglais. Je demande au menager de mon hôtel[1] (fig. 1) de me procurer un boy parlant français, anglais et indien. Étonnement général. Il n'y a pas de boys de ce genre aux Indes. On croit toutefois qu'il en existe un à Pondichéry. Je télégraphie immédiatement à mon ami Codet, trésorier-payeur à Pondichéry, de m'envoyer « le boy qui parle anglais, français et indien ». On me répond que ce précieux boy existe effectivement et qu'on va me l'expédier soit à Calcutta, soit en Birmanie où il arrivera dans quinze jours. J'accepte. Je prendrai, en attendant, un clerc de notaire sans place qui se donne comme cicerone. Il me servira de domestique-interprète et cirera mes bottines. Le

1. Le Taj Mahal, où je suis descendu, est un magnifique hôtel. Il appartient à un Parsi naturalisé français, qui a épousé une Parisienne.

tout pour 3 fr. 50 par jour. Il est originaire de Pondichéry et répond au doux nom de Sangivi.

Pendant les quelques heures de mon séjour à l'hôtel, un de mes amis me présente un Parsi, parlant français, principal employé

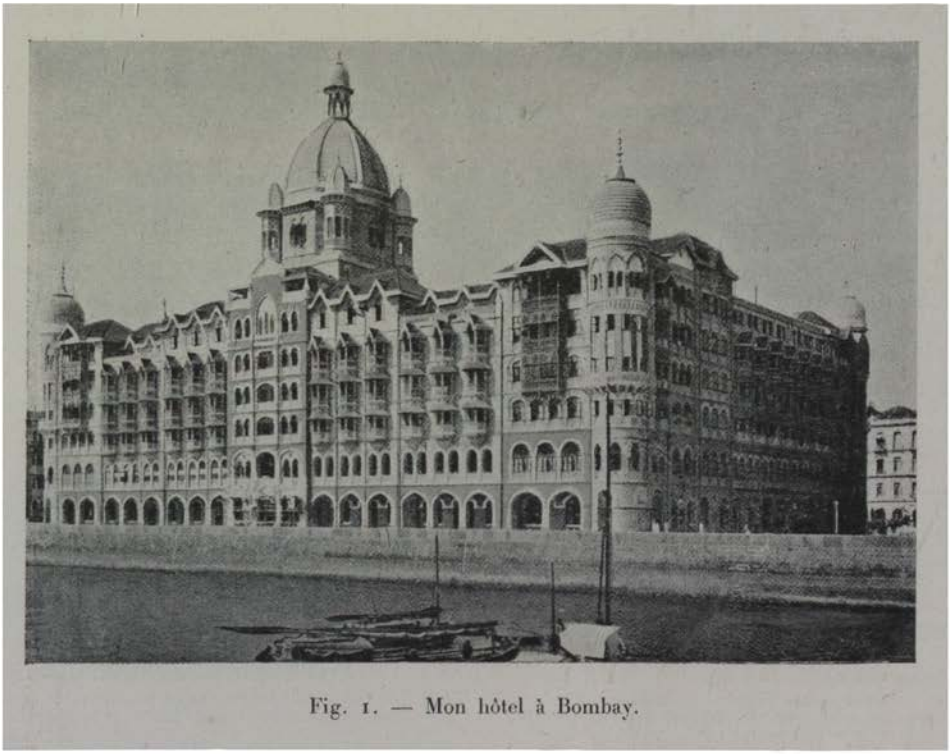


Fig. 1. — Mon hôtel à Bombay.

d'une grande administration dont je tairai le nom : « Comment se fait-il, dis-je à ce dernier, que les indigènes aient un tel respect pour les serpents venimeux qui pullulent ici dans les jardins et les appartements ? — La raison en est simple, me répond le gentleman Parsi ; nous savons par expérience que la personne qui tue un serpent dans sa maison meurt inévitablement dans l'année ! — Mais alors, hasardai-je, si c'est le serpent qui commence et qui tue le propriétaire, est-ce qu'il doit aussi mourir dans l'année ? — Monsieur, ces choses-là sont très sérieuses et je ne plaisante pas. » Ainsi parla ce vieil aryen, adorateur du feu.

Le train qui m'emporte vers Calcutta est très confortable ; chaque

voyageur a droit à une couchette. J'ai pris mes repas dans le wagon-restaurant.

Bombay ne m'a plus produit le même effet qu'il y a vingt ans. J'ai vieilli et la ville s'est transformée : les cheminées d'usine forment comme un grillage qui emprisonne le paysage.

6 *janvier*. — *Calcutta*. Ville banale ; hôtels médiocres, aucune distraction le soir. Je me hâte de retenir ma place sur le paquebot de Rangoon. De jeunes artistes français donnent un concert à mon hôtel. Je cause avec le basson : « Êtes-vous content ? — Oh oui, mais une chose me chiffonne ; quand nous jouons de la musique classique, les Anglais causent à haute voix et on ne nous entend pas. En revanche, lorsque nous jouons de la musique légère et connue, les spectateurs nous accompagnent en sifflant et en frappant du pied. C'est agaçant ! »

8 *janvier*. — Je quitte Calcutta sur un bateau de la British India. J'ai pour voisin de cabine un jeune Anglais de vingt-quatre ans qui se rend dans le Yunnan pour faire des recherches minières. Il a commencé à gagner sa vie comme ingénieur, dès l'âge de dix-sept ans. Son père est un négociant notable de Calcutta. Il ne fait pas d'économies et mourra aux Indes sans retourner à Londres dont le climat ne lui convient pas et où sa situation serait trop diminuée. Lui-même est envoyé au Yunnan par A... Khan, musulman richissime de Bombay, dernier descendant du célèbre roi des Assassins qui joua un si terrible rôle au temps des Croisades. A... Khan jouit d'une grande influence politique et religieuse dans le Sud de la Mésopotamie et en Arabie. Il est sujet anglais ; il reçoit de l'argent de tous ses partisans qui le considèrent comme un être surnaturel. Dernièrement, il fut très étonné de ne pas recevoir le subside annuel de ses coreligionnaires de Zanzibar. Il leur en fit l'observation et ceux-ci répondirent qu'ils avaient confié leurs cotisations à la mer. « Vous avez bien fait, leur dit-il, et l'argent m'est effectivement arrivé, seulement j'ignorais qui me l'avait envoyé.

Désormais, confiez, je vous prie, vos subsides à la poste, de cette façon vous serez en possession d'un reçu et moi-même j'aurai la preuve que l'argent vient bien de vous. »

11 *janvier*. — J'arrive à Rangoon. Le lieutenant gouverneur de Birmanie, Sir White, et le Consul de France M. Dautremer, dont j'avais fait connaissance l'année précédente, ont tout préparé d'avance. Je prends le train dès le lendemain et le 12 janvier, au petit jour, j'arrive à la station de Hmauza, au centre de mon terrain de fouilles. Je trouve dans le voisinage des ruines, une belle maison en bois construite à mon intention, avec salon, salle à manger, deux chambres à coucher, cabinet de toilette, meubles à l'Européenne, tapis et glaces. Des tentes abritent les domestiques et le personnel du service archéologique mis à ma disposition. Des chevaux sellés m'attendent à la porte. M. Taw-sein-ko, chef du service archéologique, me sert de cicerone et de chef de popote ; il vivra avec moi à frais communs. Nous avons déjà voyagé ensemble l'année précédente — lors de mon exploration des ruines de Pagan, nous sommes donc de vieux amis. Je fais piqueter immédiatement les chantiers et dès le lendemain, 13 janvier, à 6 heures du matin — vingt-cinq jours après mon départ de Paris — cinquante coolies réquisitionnés dans le pays, au modeste tarif de 0 fr. 75 par jour, attaquent vivement le terrain à coups de pioche et de pelle.

Je ne fatiguerai pas le lecteur par le récit de mes fouilles et je passerai de suite aux résultats obtenus.

Le vieux Prome était une simple colonie hindoue du 1er siècle de notre ère (?) établie sur le territoire d'une tribu d'origine tibétaine (Les Piu ou Piao) qui errait dans l'hinterland birman. Elle comprenait, sur un espace circulaire d'environ 4 kilomètres de diamètre, plusieurs bourgades de nationalités diverses, ayant chacune un ou deux édicules bouddhiques en briques de 5 à 7 mètres de côté, servant de chapelle à de petites communautés de moines bouddhistes. Elle était entourée d'un mur de fortification en briques dont

les extrémités étaient marquées par 4 stupas en briques, d'une trentaine de mètres de haut, en forme de pain de sucre.

Dans le courant du IXe siècle les Piu abandonnèrent Prome, sous la poussée des Talains ou Môn, peuplades venues du Nord de la presqu'île de Malacca et de l'Est de la Birmanie, apparentées aux Cambodgiens, et se retirèrent sur le haut Iraouaddy.

Au XIe siècle, après une série d'avatars, les Piu et les autres tribus de même origine choisirent Pagan comme capitale, à 300 kilomètres au Nord de Prome, asservirent tout le pays jusqu'à la côte et organisèrent de manière définitive le Royaume de Birmanie et la nation birmane.

Les stèles et les plaques votives que j'ai recueillies à Prome montrent que le bouddhisme du Nord (Mahayana) et le bouddhisme du Sud (Hïmayana) régnaient à Prome en même temps que le brahmanisme (pl. V et VI). Je n'ai rencontré qu'un seul bas-relief brahmanique représentant Vichnou et Lakmi (pl. VII, fig. 2). Les stupas sont surmontés d'une petite protubérance en forme de linga, visible à la lorgnette[1]. La décoration des stèles a généralement le caractère chinois et tibétain.

Les fouilles n'ont mis à jour que deux inscriptions, toutes deux de langue inconnue, analogues comme écriture aux deux stèles de Pagan dont j'avais pris les estampages l'année précédente sur les indications de M. Finot, ancien Directeur de l'École française d'Extrême-Orient. Elles n'ont pu être déchiffrées jusqu'ici (pl. VIII). Les estampages des inscriptions de Prome étant absolument illisibles, nous n'avons donné que les inscriptions de Pagan.

Le style des rares monuments de Prome est le même que celui de

1. Ces protubérances sont peut-être simplement décoratives comme au Boro Boudour le grand monument bouddhique de Java. Nous croyons toutefois qu'elles ont une origine Çivaïte. Les fouilles récentes exécutées par M. Parmentier à Nha-Trang (Annam) ont montré que cet emblème existait au sommet de la tour sud de Pô-Nagar (culte de Çiva).

la côte d'Orissa. Ce fait n'a rien d'étonnant si l'on songe que les hindous des villes côtières de Birmanie étaient presque tous originaires de la région Nord-Est de l'Inde. La ville de Rangoon, capitale actuelle de la Birmanie, située au Sud-Est de Prome portait même autrefois le nom de Utkalapa, qui n'est autre que le vieux nom d'Orissa : *Utkala*.

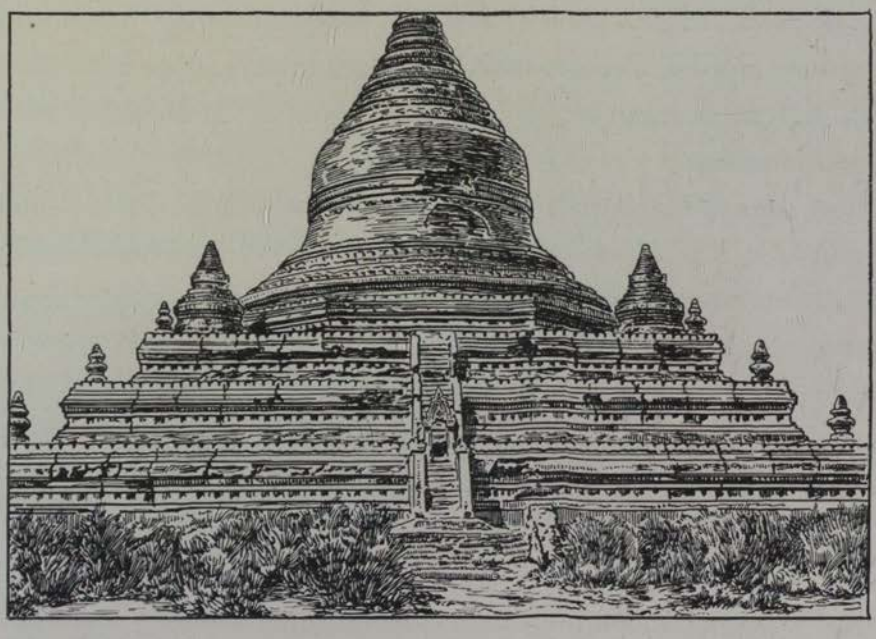


Fig. 2. — Pagan. — Sun Min Dgy (1200 A. D.).

L'architecture de Prome annonce déjà l'architecture si originale de Pagan ; c'est un mélange de style hindou, de style chinois et de style purement local.

Et à ce sujet je ne puis que regretter que les touristes qui envahissent de plus en plus la Birmanie ne songent pas davantage à visiter Pagan. Cette ville complètement abandonnée au XIIIe siècle, à la suite de l'invasion chinoise et mongole de Koubilaï Khan possède encore près de 800 pagodes avec dômes, clochetons, pyramides. etc., du plus fantastique effet. Plusieurs temples ont plus

de 60 mètres de haut. Nous donnons ici trois spécimens de ces temples (fig. 2, 3, 4).

Le colonel Yule, le célèbre archéologue, a parlé le premier de ces ruines en 1855, mais son livre, très remarquable pour l'époque, a un peu vieilli. En 1906 j'en ai fait une nouvelle étude sur place[1], encore trop sommaire malheureusement et qui demanderait à être

Photo Parlett.

Fig. 3. — Pagan. — Temple d'Ananda (1085-1107 A. D.).

reprise et complétée par une mission archéologique spéciale qui relèverait en détail le plan des principaux édifices.

Deux villages importants, dont l'un sert d'escale aux vapeurs qui font le trajet de Rangoon à Mandalay, animent un peu ces ruines qui sont les plus considérables de tout l'Extrême Orient et couvrent un espace de treize kilomètres environ sur six.

21 *janvier*. — M. Taw-sein-ko vient me trouver et me déclare avec sa placidité habituelle que des indigènes endimanchés demandent à pénétrer dans le camp pour contempler l'éléphant en or que j'ai trouvé dans les fouilles! « Le bruit s'est répandu dans le pays,

1. L'architecture hindoue en Extrême Orient, chapitre IV.

dit-il, que vous avez trouvé un éléphant en or et que vous avez arrêté le tonnerre d'un coup de fusil — déjà hier des indigènes se sont présentés au camp pour vous voir ; aujourd'hui les visiteurs

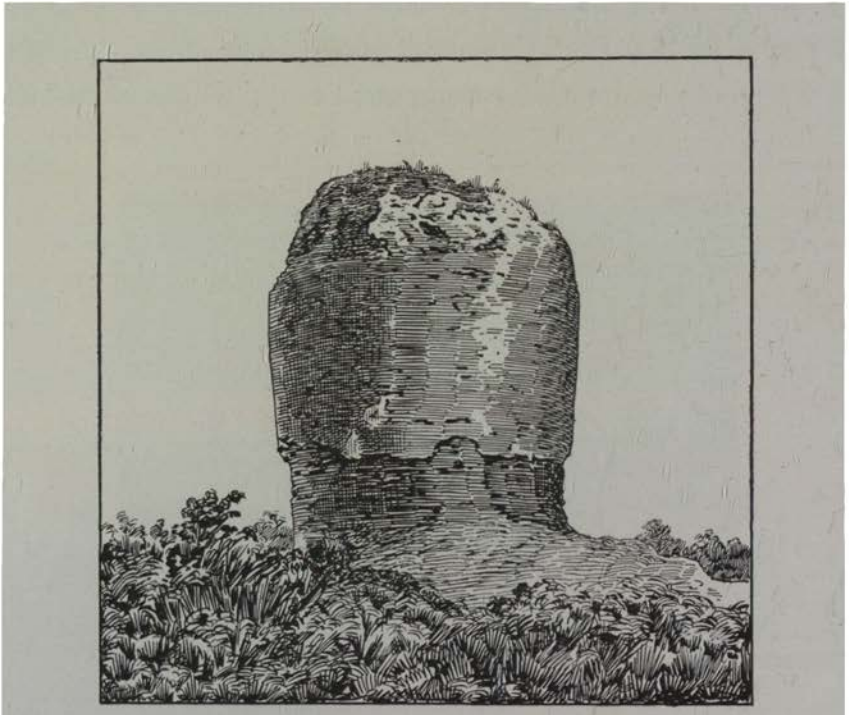


Fig. 4. — Pagan. — Mgnakywenadamag (XIIe siècle A. D.).

sont venus plus nombreux et paraissent disposés à déposer des offrandes si on les laisse entrer. » J'eus un moment d'ahurissement. En plein XXe siècle, à 800 mètres d'une gare de chemin de fer, être pris pour un Dieu !!!

Raisonnablement j'aurais dû prêcher quelque chose à ces gens-là, mais il me fallait compter avec mon retour en France, les lois sur les Congrégations, la Séparation de l'Église et de l'État, etc... — ce n'était vraiment pas le moment de m'installer prophète !

Ces Birmans sont vraiment d'étonnantes gens (fig. 5 et 6) !

Lorsqu'ils me rencontrent sur la route, ils descendent de cheval ou de voiture et se prosternent le front dans la poussière[1]. D'autres poussent leur chariot dans le fossé !

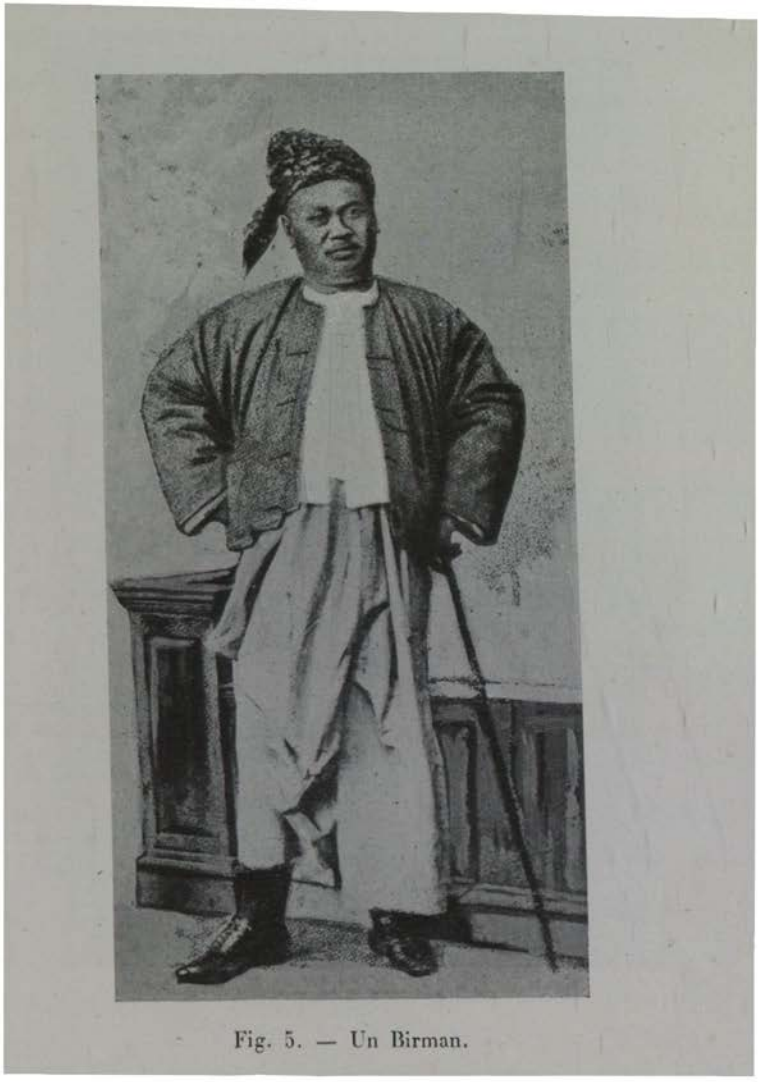


Fig. 5. — Un Birman.

Quelle leçon pour nos taximètres !

22 *janvier*. — Je termine mes fouilles, puis nous remettons chacun nos dictionnaires dans nos malles. Je crois avoir dit que je ne

1. Ils en font du reste autant pour toutes les autorités d'un rang élevé.

savais pas l'anglais, mais j'ai oublié de dire que M. Taw-sein-ko ne savait pas le français. La conversation se faisait donc à coups de dictionnaire, ce qui était déplorable à tous les points de vue.

Fig. 6. — Jeunes Birmanes.

Le dictionnaire de M. Taw-sein-ko était un gros in-quarto franco-anglo-chinois, le mien était un simple dictionnaire de poche, mais on ne saurait imaginer à quel degré la présence de ces deux livres disparates sur la table, au moment des repas, amenait de complications dans le service.

Le boy *qui parle français* est enfin arrivé après des péripéties de

tous genres. Il est mahométan, ce qui est une garantie d'honnêteté, paraît-il, et s'appelle Abdulah. Je rends la liberté à mon clerc de notaire. Il ne m'était d'aucune utilité et passait son temps accroupi auprès de mes chaussures et de mon cirage, l'air lamentablement triste. Nous nous séparons avec une égale satisfaction.

Je vais faire mes adieux à l'administrateur, ou plus exactement au députy commissionner de Prome. C'est un homme fort aimable et instruit. Il a épousé une Birmane ce qui n'est guère dans les habitudes anglaises. Mme X... est bien jolie et porte à ravir le charmant costume indigène.

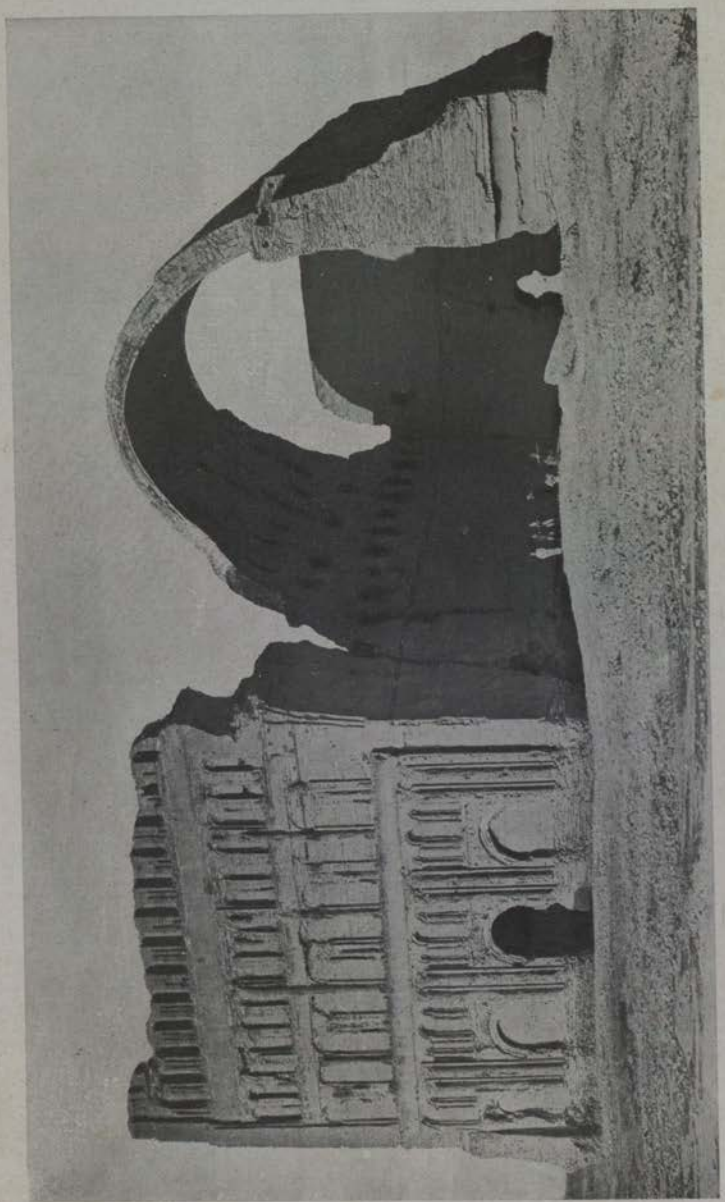
23 *janvier*. — *Rangoon*. Je descends à Strand hôtel. Les propriétaires sont Arméniens, la cuisine est française et les voyageurs sont Allemands, Anglais ou Américains. Je prends mon billet pour le bateau qui doit quitter Rangoon pour Calcutta le 26 courant. J'ai juste le temps de rédiger mon rapport au Gouvernement anglais, de faire quelques emplettes urgentes et d'acheter des rubis pour mes nièces et mes amis de France. La Birmanie passe, en effet, pour être le pays des mines de rubis et cette particularité qui n'était pas ignorée des miens m'avait valu de nombreuses commandes. Je me rendis donc chez un des principaux courtiers en pierres précieuses de la place, qui avait l'avantage d'être un de mes compatriotes, et je lui exposai mon cas. Il me reçut poliment mais avec un sourire légèrement ironique : « Mon cher général, me dit-il, les fameuses mines de rubis de Birmanie ne produisent pas grand'chose ; les beaux rubis sont fort rares et horriblement chers, les rubis avec tare sont seuls abordables, mais on n'en veut pas en Europe. Les rubis que nous vendons le plus aux étrangers et surtout aux indigènes sont des rubis électro-chimiques qui se fabriquent à Paris, ils ne sont reconnaissables que par les experts. Ce sont ces derniers que nous vous conseillons, seulement nous les vendons trois fois plus cher qu'à Paris et il serait préférable pour vous d'attendre votre retour sur les boulevards. » Ces paroles étaient

d'un sage. Je renonçai à mes rubis avec la même facilité qu'à ma religion de l'avant-veille et j'allai voir les Éléphants.

Quand on n'a rien à faire à Rangoon, on va voir les éléphants qui, tous les jours de sept à neuf heures du matin, sont utilisés par un industriel pour retirer du fleuve et mettre en tas réguliers des poutres venues par flottage des forêts de la Haute-Birmanie. C'est une réclame amusante mais onéreuse, car ces animaux coûtent fort cher, sont très délicats, ont un appétit formidable et ne travaillent que deux heures par jour en moyenne, avant le grand soleil. Ces excellents pachydermes trouvent encore le moyen de se faire apprécier dans d'autres emplois ; aux Indes, ils portent des canons ; au Laos (Indo-Chine), pays désert où les animaux de bât ne peuvent circuler, ils font de menus transports ; enfin en Europe ils se rendent très sympathiques dans les cirques et les jardins d'acclimatation ; mais tout cela ne justifie pas la vogue extrême dont ils jouissent dans le monde civilisé.

J'ai séjourné de longues années en Indo-Chine, dans les régions parcourues par les éléphants — je puis donc en parler en connaissance de cause — eh bien ! je tiens à le déclarer bien net : ces animaux sont absolument *indésirables* comme diraient les Anglais. Une bande de sept à huit éléphants suffit à dévaster une contrée entière. Dès que la récolte est arrivée à maturité, on les voit accourir et, en une nuit, ils détruisent les rizières de tout un village. Si les indigènes font mine de résister, ils foncent dessus et les mettent en pièces. S'ils rencontrent un pont, ils le détruisent ; s'ils passent à proximité d'une ligne télégraphique, ils renversent les poteaux et roulent les fils au petit bonheur dans la brousse. C'est peut-être très spirituel, mais c'est odieux pour les habitants.

Quand je commandais les troupes de Cochinchine, à Saïgon, en 1903, le Directeur des Postes et Télégraphes fut obligé de me demander des officiers et des hommes de bonne volonté pour chasser une bande d'éléphants qui s'obstinait à couper les communications télégraphiques entre la Cochinchine et le Tonkin !



PALAIS DE CHOSROÈS A CTÉSIPHON (VIe SIÈCLE).

E. LEROUX, Édit.

H. Demoulin, sc.

En résumé, l'éléphant n'est pratique commercialement que dans les pays où il n'y a ni routes ni habitations c'est-à-dire là où il n'y a rien. Que les éléphantophiles réservent donc une partie de leur pitié pour les populations condamnées à subir les incursions annuelles de ces insupportables animaux et qu'ils fassent des vœux pour que les régions à éléphants soient dotées le plus tôt possible de routes et de chemins de fer : ce sera le plus sûr moyen de liquider définitivement la question.

26 *janvier*. — M. Taw-sein-ko me présente la note de nos dépenses. Les fouilles, grâce à la courtoisie anglaise ne m'auront pas coûté bien cher. J'abandonne au Gouvernement anglais, ainsi qu'il était convenu, le produit de mes recherches. Je fais mes adieux à M. White, lieutenant gouverneur de Birmanie et je lui adresse en paroles émues mes remerciements pour l'excellent et cordial accueil que j'ai reçu de toutes les autorités locales. Je lui dis aussi l'admiration que j'éprouve pour la manière dont les Anglais comprennent l'administration des colonies. Là, pas d'emplois de faveur ni de bouches inutiles. Les administrateurs strictement limités comme nombre, entrent tous dans la carrière par la porte des examens, parlent obligatoirement la langue de la colonie dont ils ont fait choix et y servent jusqu'à leur retraite. Étant peu nombreux, ils sont admirablement payés et fournissent un travail sérieux et continu. Enfin les gouverneurs restent longtemps dans leur poste et ne sont pas soumis comme chez nous aux fluctuations politiques de la métropole. Je n'ai peut-être pas dit tout cela à sir White, mais je l'ai pensé.

A l'hôtel j'ai rencontré un jeune Français qui arrivait de Shanghaï par la voie très indirecte du Yunnan et de la frontière du Tibet. Il voyage pour le compte d'une grande parfumerie de Paris et suit chaque année le même itinéraire pour acheter sur place le musc disponible. Le musc se vend au poids de l'or. Il en avait pour 260 000 francs dans ses valises.

Avant de monter à bord et de quitter pour toujours ce délicieux pays je fis un dernier pèlerinage à la grande pagode dorée de Ran-

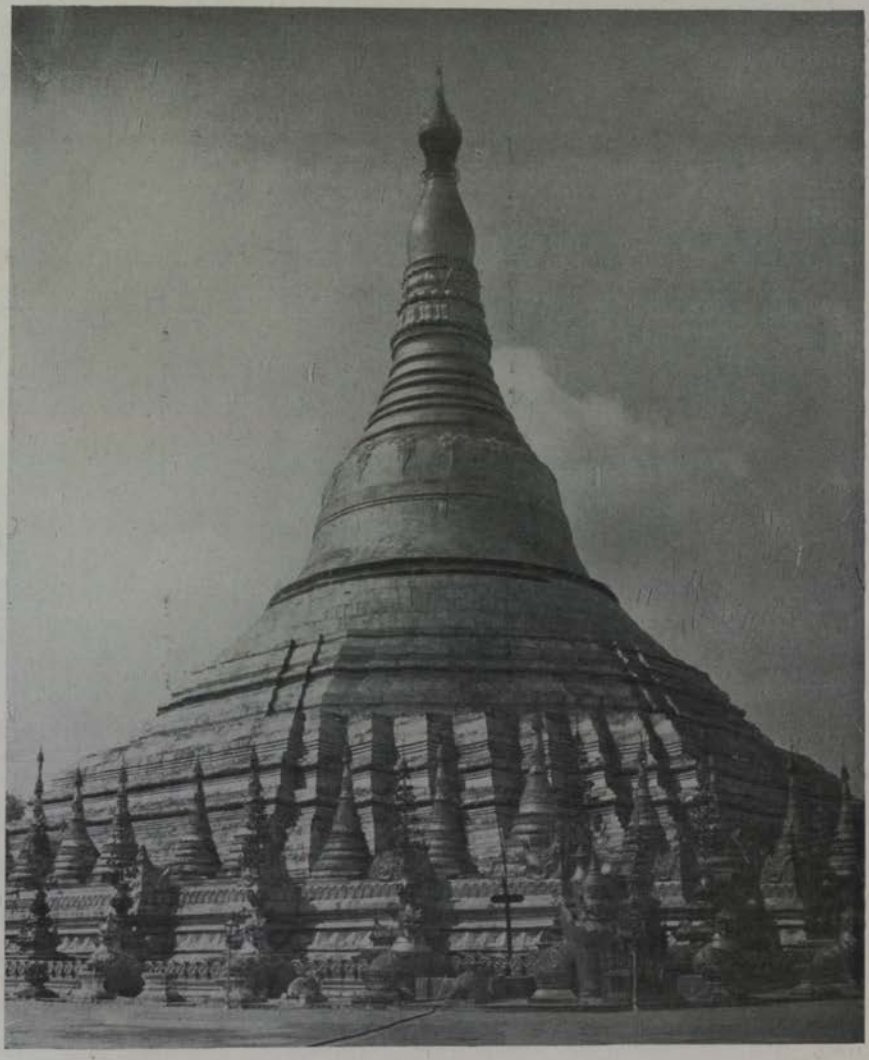


Fig. 7. — Pagode de Choué Dagon à Rangoon, style talain.

goon, la célèbre Choué Dagon (fig. 7). Elle n'est pas sans défaut : sa forme en éteignoir, qui est la forme nationale, étonne d'abord un peu et le clinquant des chapelles du pourtour conçu dans le goût des baraques de la foire de Neuilly n'est pas fait pour mo-

difier ce sentiment, mais le tout est agréable par un beau soleil. De jolies Birmanes, très proprettes et gentiment parées, une brassée de fleurs dans les bras, montaient en caquetant les degrés du temple et disposaient aux pieds du Bouddha les fleurs qu'elles avaient achetées dans les boutiques voisines.

Le spectacle était certainement charmant. Malheureusement les Birmans n'offrent pas que des fleurs à leur Bouddha, ils lui lèguent aussi, de leur vivant ou après leur mort le plus clair de leur fortune afin de revivre plus tard dans le corps d'un homme riche et non dans celui d'un reptile ou d'un animal de basse-cour. Il arrivera un jour où toute la terre arable appartiendra au clergé bouddhiste. Cette préoccupation outrée de la vie future étend son action néfaste jusqu'aux fourneaux de cuisine. Me trouvant en 1906 à Pagan, avec mon ami Taw-sein-ko, les habitants de ce centre administratif refusèrent de me vendre des poulets sous prétexte que je risquais d'absorber, sous ces espèces, une partie de leur arbre généalogique. Je dus m'approvisionner dans un village situé à 3 kilomètres plus loin.

29 *janvier*. — Me voici de retour à Calcutta. Tous les hôtels sont pleins par suite de la présence de l'émir d'Afghanistan. Nous sommes quatre dans la même chambre. Je consacre une journée à revoir le merveilleux musée archéologique de la ville, puis je me mets en route pour Chandernagor, Bénarès, Cawnpore, Agra, Delhi, Bombay. Il fait froid. Je suis obligé de mettre mes effets d'hiver. A Chandernagor, cette enclave liliputienne que nous possédons à une heure de Calcutta, je trouve un cocher de fiacre parlant français ! Enfin ! Il me fait faire le tour de la ville. Cela n'a été ni long ni compliqué. — Un beau quai, un hôtel du gouvernement, un tribunal, une petite caserne de cipayes, six villas en briques, deux hôtels pour les voyageurs avec garage pour les automobiles, un nombre considérable de cases indigènes en bambous, voilà Chandernagor.

Bénarès. — Je rencontre deux amis de Paris : M. et Mme de la

D... Je fais une promenade en bateau sur le Gange et je passe lentement devant les palais, généralement abandonnés du vieux Bénarès. C'est un spectacle merveilleux. Certaines façades bien que peu anciennes rappellent à s'y méprendre les palais du 1er siècle de notre ère figurés sur les bas-reliefs de Sanchi. C'est le pays de l'immuable (fig. 8).

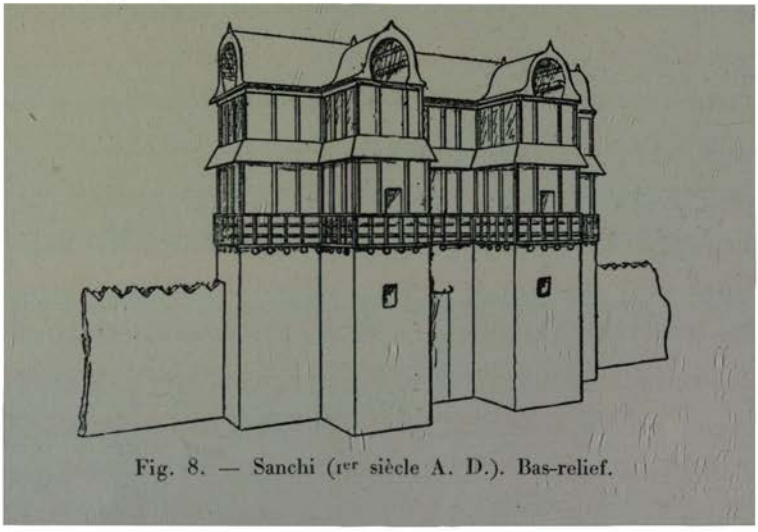


Fig. 8. — Sanchi (1er siècle A. D.). Bas-relief.

Cawnpore. — Je descends à « l'*Hôtel civil et militaire* » tenu paraît-il par un Français. Je n'ai pas vu ledit français mais c'est déjà beaucoup que de se sentir tous les mille ou deux mille kilomètres dans le rayon d'action d'un compatriote. Ils se font si rares.

Agra. — J'erre délicieusement dans le magnifique palais d'Akbar (xvie siècle). Ces anciens palais musulmans de l'Inde présentent un intérêt archéologique d'autant plus grand que les palais similaires d'Europe et d'Asie, sauf certains palais persans et l'Alhambra de Grenade, ont presque tous disparu. Ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de le dire dans mon ouvrage sur l'architecture hindoue en Extrême-Orient, les palais d'Orient comprennent toujours trois parties juxtaposées : 1° Une grande cour ouverte à tous, entourée de salles de gardes, de bureaux, etc... 2° Les salles d'audience, 3° les appartements privés et le harem.

Dans le train qui me ramène à Bombay se trouve un lieutenant d'artillerie de l'armée des Indes. Il engage gentiment la conversation et me dit : « Je vous adresse la parole le premier, parce que vous êtes Français, si vous étiez Anglais il faudrait attendre que quelqu'un nous présentât l'un à l'autre. » Ce charmant jeune homme, dont la batterie se trouve dans l'Himalaya, a offert le voyage de Bombay à un vieux sous-officier sick qui mourait d'envie de voir la mer, avant de prendre sa retraite. Le vieux guerrier, à la barbe grisonnante, se présente à la portière du wagon, à tous les arrêts du train.

4 *février*. — *Bombay*. Je n'ai cessé durant ce court voyage de pester contre les employés hindous des gares de chemin de fer... le premier jour mon wagon a été décroché dans une gare secondaire et je suis resté en panne ; le deuxième jour mon train a manqué la correspondance et j'ai dû me morfondre, deux heures durant, dans une gare ; le troisième jour mes bagages ont été oubliés au moment d'un changement de train ; le quatrième jour il ne m'est rien arrivé parce que j'étais dans un train direct, mais logiquement nous aurions dû dérailler.

L'Hindou est un être faible, bavard, paresseux et absolument dénué de jugement. Il est aussi incapable de diriger un chemin de fer que de se gouverner lui-même.

7 *février*. — Je m'embarque à Bombay sur un petit paquebot de la British India qui me conduira en sept jours à Bassorah. Il fait escale à Kurachie, à Mascatte et à Buchir, mais il mouille toujours à grande distance de la côte, ce qui rend le débarquement à peu près impossible les jours de gros temps. A Kurachie mon canot a failli capoter et j'ai dû débarquer à trois kilomètres de la ville.

Le fidèle Abdulah me déclare que pour mille roupies il ne recommencerait pas un semblable voyage. Il est surtout exaspéré parce qu'en remontant à bord, on lui a fait passer la visite sanitaire et qu'on l'a marqué au poignet, d'un timbre rouge, comme un

vulgaire animal de boucherie. On agit toujours ainsi à l'égard des indigènes pour constater qu'ils ont passé la visite.

A Mascatte je n'ai pas eu la possibilité de descendre. La ville se trouve au fond d'une petite baie dominée par d'immenses rochers sur lesquels les équipages des bateaux de guerre de toute nationalité qui y ont fait escale, ont écrit en immenses lettres blanches le nom de leur navire. Cela produit un singulier effet. Il n'y a pas un arbre : rien que des rochers dans le genre de ceux d'Aden.

Les Anglais entretiennent une petite garnison de 200 Gourkas pour garder les bâtiments du consulat et de la poste. Deux anciens forts portugais, d'aspect moyenâgeux dominent la ville. Le sultan s'y réfugie de temps en temps en cas d'irruption subite des tribus arabes du voisinage.

13 *février*. — De Mascatte à Buchir on aperçoit presque constamment la côte de la Perse. Des montagnes neigeuses ferment l'horizon vers l'Est. Il fait frais, temps gris. 20° centigrades à midi.

14 *février*. — Nous entrons dans le Chat el Arab. Il fait 18 degrés centigrades à midi. Nous stoppons un instant à Mohamedia où se trouvent les douanes turques et persanes. C'est là que débouche le Karoum qui permet de remonter jusqu'à la ville persane de Chouster. Le soir, nous jetons l'ancre devant Bassorah. On nous met en quarantaine sous prétexte que la peste règne aux Indes. Elle y règne, en effet, depuis bien des années, mais elle règne aussi en Mésopotamie et l'on s'explique difficilement pourquoi les autorités locales prennent tant de précautions contre la peste indienne lorsqu'ils sont déjà en possession de la peste mésopotamienne. Affaire de goût.

Des bateliers passent le long du bord. L'un d'eux, probablement un ancien élève de nos missionnaires, chante en français un vieux cantique de mon enfance : « C'est le mois de Marie, c'est le mois le plus beau... » Cela me fait penser à mon pays et à mes chères montagnes du Dauphiné.

15 *février*. — Avant de descendre sur la plage sablonneuse qui nous est réservée, nous voyons monter à bord un capitaine japonais en uniforme avec un compagnon en civil. Il vient de Sibérie, d'Allemagne et de Constantinople par Mossoul et Bagdad. C'est en sens inverse, pour la Mésopotamie et la Syrie, le voyage que je vais entreprendre moi-même, dans un but probablement différent.

Le sanatorium de Bassorah est en somme très acceptable : nous avons chacun une chambre et un nombre incommensurable de puces ; les miennes ne tardent pas à m'abandonner pour concentrer leurs efforts sur mes deux compagnons plus jeunes. L'un est un jeune médecin de l'armée des Indes, l'autre est un lieutenant d'infanterie. Tous deux rentrent en Angleterre, mais auparavant ils veulent s'assurer *de visu* du degré d'avancement du chemin de fer de Bagdad. C'est la bête noire de tous les Anglais.

16 *février*. — Il fait 12 degrés centigrades ce matin. C'est absolument ridicule. Je mets mon manteau d'hiver.

20 *février*. — Nous avons terminé notre quarantaine mais nous ne savons où nous loger : il n'y a pas d'hôtel à Bassorah. Le Père supérieur des Carmes me fait offrir l'hospitalité par le neveu de M. Asfar, protégé Français, commerçant bien connu de Mésopotamie. Je suis admirablement reçu par les autorités turques et par le consul de Russie qui gère le consulat de France.

Bassorah (fig. 9) est une sorte de Venise arabe traversée par un grand canal. Toute personne qui se respecte doit avoir son canot et ses rameurs. On a sa barque comme ailleurs on a sa voiture. Le mouvement commercial y est tel que les marchandises attendent généralement quatre mois empilées sur les rives du fleuve avant de pouvoir remonter sur Bagdad ; et cependant il y a deux compagnies de bateaux à vapeur, l'une anglaise et l'autre turque et un service considérable de batellerie.

Les bateaux à vapeur sont plats et à aubes ; ils mettent cinq jours

pour monter à Bagdad et trois jours pour en descendre. Les voiliers mettent trois mois pour monter et un mois pour descendre.

On exporte surtout des dattes[1], des peaux, du blé... Cette année on a exporté 80 000 tonnes de dattes. Le prix du terrain a augmenté de 60 pour 100 depuis qu'il est question du chemin de fer de Bagdad. Le commerce est entre les mains des Anglais mais les Allemands commencent à leur faire une redoutable concurrence. Ces derniers vendent moins cher et sont plus accommodants.

Fig. 9. — Bassorah à marée basse.

Au point de vue politique, l'influence anglaise est absolument prépondérante. Le consul anglais a une garde personnelle de cipayes de l'Inde. On ne saurait, du reste, l'en blâmer, car ici, comme dans toute la Mésopotamie, l'insécurité est absolue. Le jour même de mon arrivée, à dix heures du matin, en plein bazar, les brigands sont entrés chez un bijoutier, l'ont tué à coups de fusil, ont pris son coffre-fort et s'en sont allés ensuite le plus tranquillement du monde.

1. Un dattier rapporte 20 francs dans les bonnes années.

Dans des cas de ce genre, personne n'ose intervenir ni même plus tard servir de témoin, par crainte de représailles.

La maison de mon hôte est une grande habitation à deux étages, en pierres et briques, située sur le bord du fleuve. La nuit, quatre hommes armés de fusils montent la garde sur la terrasse. C'est charmant.

Je demande à un architecte arabe qui construit dans le voisinage une belle maison mauresque à étages avec dôme central, s'il a fait des études spéciales et s'il appartient à une famille d'architectes. Il me répond que non. Il est entré chez un entrepreneur dans sa jeunesse comme ouvrier et ne possède pas de connaissances spéciales. Il ne fait aucun plan sur le papier et se contente de piqueter le terrain suivant son inspiration du moment. Il lui arrive souvent de modifier ses projets au cours du travail et il obtient quand même, par des procédés empiriques, des résultats surprenants. Les autres architectes indigènes de Mésopotamie ne sont pas plus instruits que lui. L'Église métropolitaine des Capucins de Bagdad, magnifique édifice avec transept et coupole centrale, a été construite de la même manière.

Il pleut, les rues sont boueuses, mais les indigènes ne s'en plaignent pas. Dans quelques jours l'été commencera sans transition et il ne pleuvra plus de l'année. De fait il ne pleut guère que dix ou quinze jours par an.

23 *février*. — Je m'embarque pour Bagdad sur un bateau turc suffisamment confortable ; il est commandé par un Anglais. La compagnie est gérée par l'État. C'est un général de division qui est directeur et un colonel d'état-major qui est inspecteur.

Le pont du bateau est encombré de pèlerins persans qui vont visiter les grands pèlerinages chiites de Kerbela et de Samara dans le vilayet de Bagdad. Il en vient de la Perse et des Indes, par mer ou par terre, plus de 100 000 par an. On estime qu'ils laissent annuellement dans le pays environ seize millions de francs. Quelques juives très affairées, munies de billets d'aller et retour, m'ont tout

l'air de faire leurs dévotions suivant la rite de Sainte Marie l'Égyptienne.

Les rives sont plates et couvertes de palmeraies, mais au bout d'une journée la végétation disparaît et la vue s'étend à l'infini sur des plaines argileuses, souvent inondées, piquées çà et là par les tentes noires des Bédouins. Dans le voisinage de celles-ci on distingue des troupeaux de moutons et de chèvres, quelques bœufs et quelques chevaux gardés par des bergers armés jusqu'aux dents. Quand les tribus ont des démêlés avec le Gouvernement, elles tirent sur les bateaux ; aussi avons-nous sur notre navire un canon à tir rapide entouré d'un blindage.

L'Arabe, le sympathique Arabe de la Bible, vit là en liberté dans toute sa simplicité primitive. Il ne sait ni lire ni écrire, il est voleur, menteur et assassin. Il est armé du fusil à répétition et se bat continuellement soit avec les voisins, soit avec les troupes du gouvernement au moment de la levée des impôts. Les choses n'ont pas varié depuis Nabuchodonosor; seules les armes se sont modifiées.

Nous passons à hauteur de Tello qui est situé au loin, sur la rive gauche du Tigre et qu'on ne peut apercevoir ; c'est de là que proviennent les célèbres statues que M. de Sarzec a envoyées au Musée du Louvre et qui datent de 3000 ans avant Jésus-Christ. La France continue à y faire faire des fouilles, mais on me dit que cette année il n'y a personne : ni directeur, ni ouvriers, ni gardiens. Les Arabes en profitent pour entreprendre des fouilles désordonnées à leur propre compte et pour approvisionner en objets d'antiquité tous les marchands de l'ancien et du nouveau monde.

Voici Ctésiphon, le célèbre palais de Chosroès (vi[e] siècle après J.-C.), nous le laissons à quelques centaines de mètres à notre droite (planche I). C'est une immense voûte appuyée à droite et à gauche sur deux bâtiments à pilastres dont l'un est tombé il y a vingt ans et dont l'autre, qui n'est plus représenté que par sa façade, ne va pas tarder à prendre le même chemin. Je parle de ces ruines

à mon capitaine anglais. Il trouve qu'elles n'ont aucun intérêt. Il ne les a jamais regardées attentivement. Il espère qu'on les démolira pour livrer passage à un canal qui permettra de gagner quatre heures sur le trajet de Bassorah à Bagdad. Évidemment c'est un point de vue qui a sa valeur. Il s'extasie bruyamment sur des tas de fagots qui jalonnent la rive et que je prends pour du bois à brûler. C'est de la réglisse récoltée par une compagnie américaine !

Fig. 10. — Bagdad. Koufis sur le Tigre. Caserne d'artillerie.

27 *février*. — Nous arrivons à Bagdad à 9 heures du soir. Accueil empressé et tout à fait cordial de la part des autorités. Je descends à l'hôtel de l'Europe, le seul qui existe. Je prendrai mes repas chez notre consul, le sympathique M. Rouet.

Le lendemain matin je fais mes visites officielles. Le gouverneur parle très bien le français, connaît nos classiques et taquine même la muse de temps à autre dans notre langue. Le général Pertew pacha, chef d'état-major parle également bien le français et l'alle-

mand. C'est un élève de Von der Goltz. Ces Messieurs font leur possible ainsi que toutes les autorités turques pour me rendre le séjour de Bagdad le plus utile et le plus agréable possible.

Le soir, dîner en habit et en cravate blanche chez le consul de Russie, M. Maschow, le lendemain dîner chez le consul d'Allema-

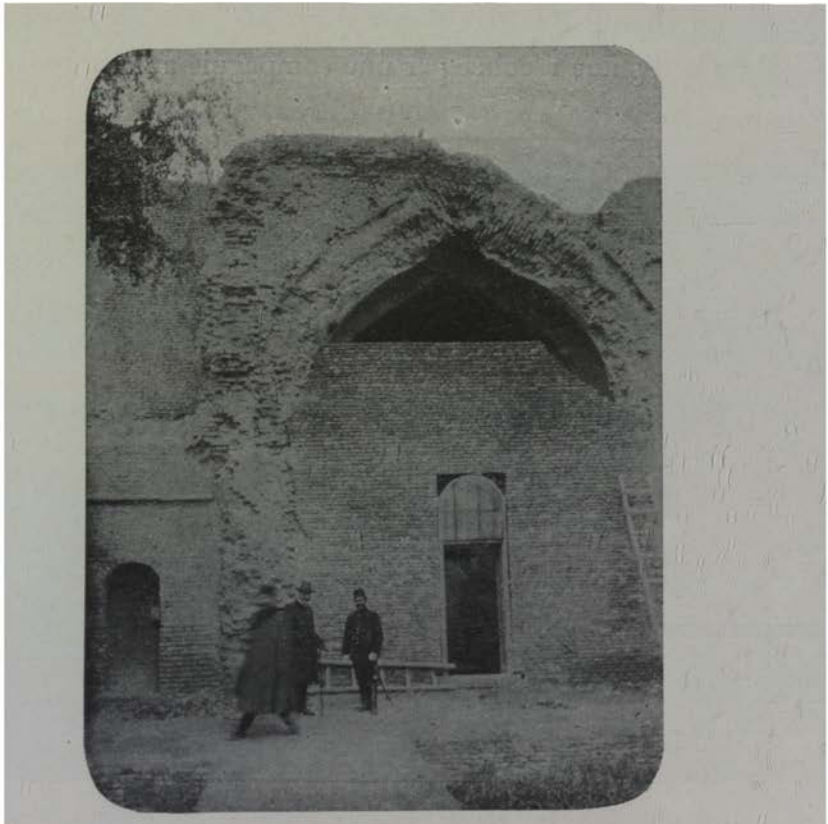


Fig. 11. — Bagdad. Liwan de l'ancien palais des Khalifes.

gne, M. Richarz ; le surlendemain, dîner chez le général Pertew pacha, puis grand dîner chez notre consul, etc...

La colonie européenne peu nombreuse — une quarantaine de personnes en tout — est très unie et se rencontre en totalité tous les soirs chez l'un ou l'autre des consuls. Chacun de ces Messieurs a son jour. On danse et même on se marie.

Le Bagdad d'aujourd'hui n'est plus le Bagdad d'Haroun al Ras-

chid, mais c'est encore une ville de 200 000 habitants, ayant conservé son aspect oriental. Les maisons sont en briques avec loggias à l'extérieur ; à l'intérieur se trouve une cour entourée de galeries, comme dans toutes les maisons des pays d'Orient. Les toits sont plats et en terrasse. On habite le premier étage en hiver et le rez-

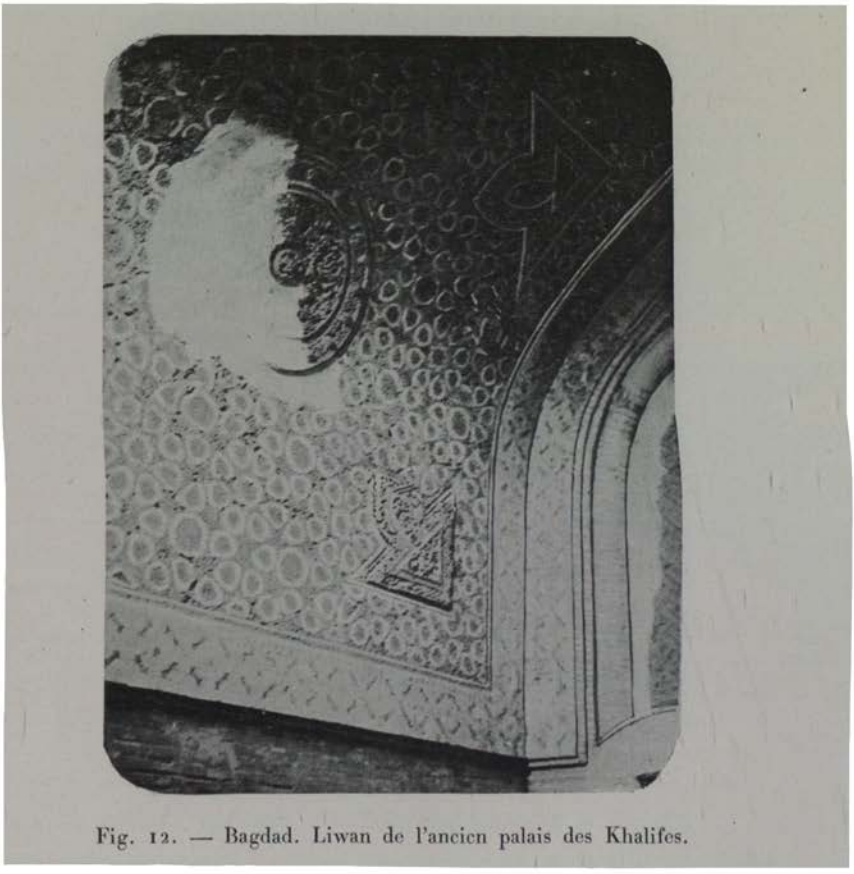


Fig. 12. — Bagdad. Liwan de l'ancien palais des Khalifes.

de-chaussée en été. Celui-ci est légèrement en contre-bas, c'est une demi-cave : on y couche, on y mange, on y reçoit. La température s'y maintient à 10° au-dessous de la température extérieure qui est parfois intolérable.

La ville est reliée aux faubourgs de la rive droite par un pont de bateaux que l'on replie dès que le télégraphe de Mossoul annonce une crue sur le haut Tigre (planche II). Les communications se

font alors à l'aide de koufis ou paniers bitumés circulaires, de 1m,50 environ de rayon. Le modèle de ces embarcations n'a pas varié depuis 3000 ans (fig. 10).

Bagdad a été tant de fois inondé et pillé qu'il n'y reste presque aucun édifice ayant appartenu à l'époque des Abbassides (750 à

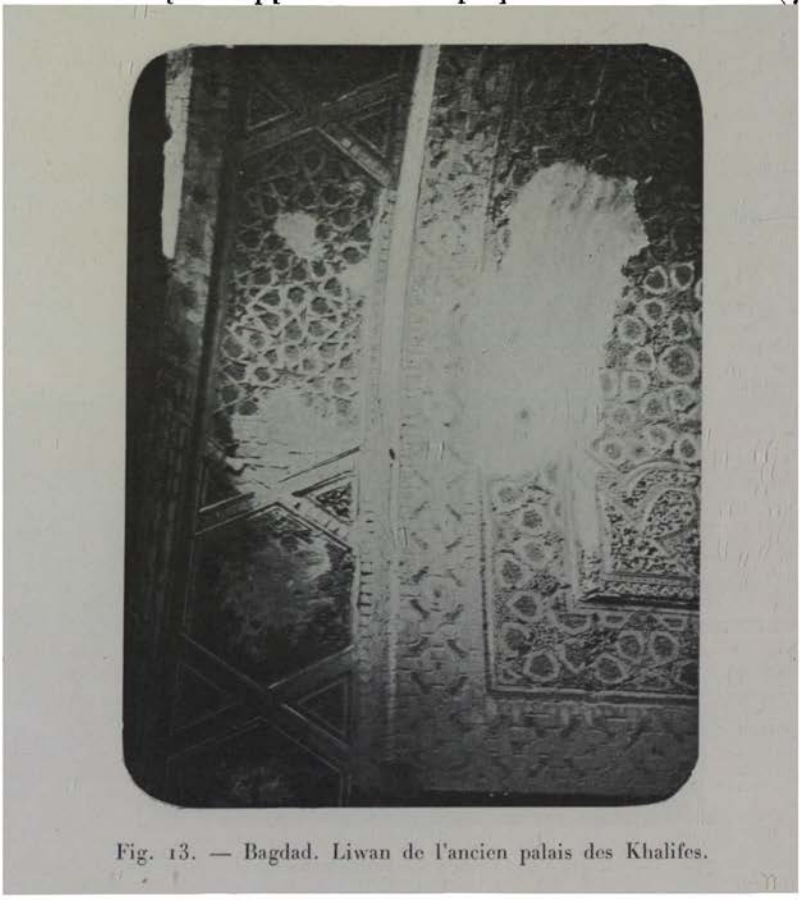


Fig. 13. — Bagdad. Liwan de l'ancien palais des Khalifes.

1258). Nous allons passer rapidement ces monuments en revue. Ils sont au nombre de six :

1° Un liwan[1] de la caserne d'artillerie considéré par les autorités locales comme ayant fait partie du palais des premiers Khalifes au VIIIe siècle. Ce salon (8 mètres sur 5), placé entre le sélamlick et le

1. On appelle liwan des salles voûtées de 6 à 8 mètres de profondeur, s'ouvrant sur une cour centrale par des baies ogivales.

harem, servait aux khalifes de cabinet d'audiences particulières. Il m'a semblé que les ornements en stuc étaient de la même époque que ceux de la Douane, c'est-à-dire du XIIIe siècle ; mais la question ne saurait être tranchée d'une façon absolue car dès le IXe siècle l'ornement polygonal en stuc est apparu à El Touloun, au Caire (fig. 86).

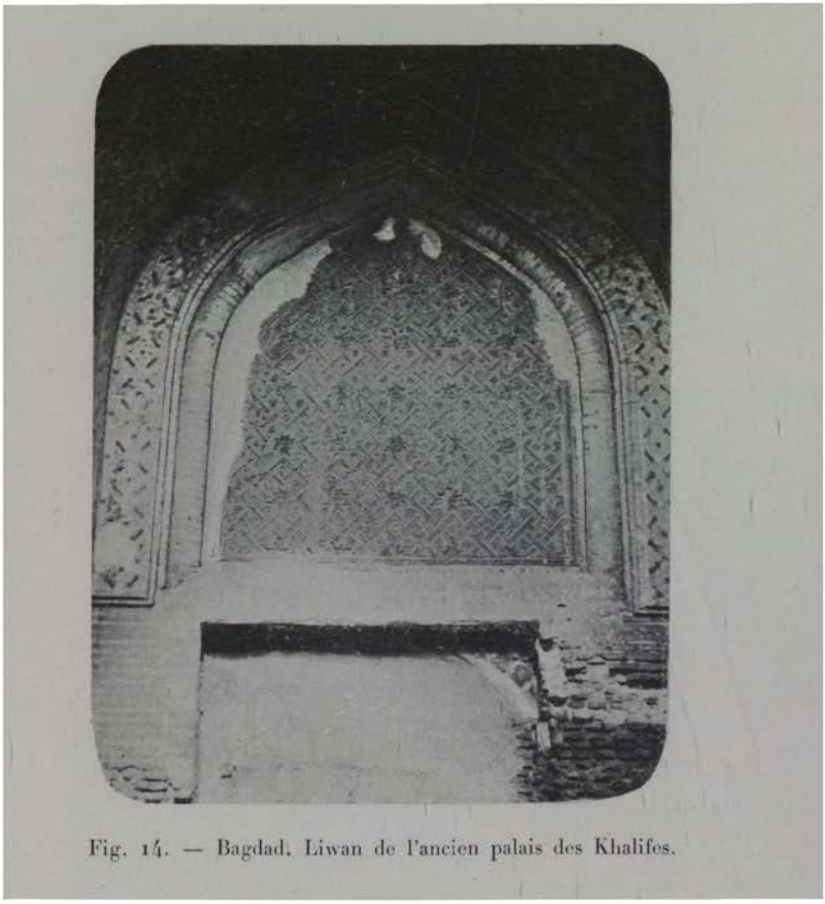


Fig. 14. — Bagdad. Liwan de l'ancien palais des Khalifes.

M. Herz, directeur du Musée Musulman au Caire, auquel j'ai montré un croquis sommaire de ces stucs, estime également que cette ornementation, dans tous ses détails, n'est apparue qu'au XIIIe siècle (fig. 11, 12, 13, 14). Cette observation s'applique surtout aux médaillons des angles.

M. Viollet, jeune et brillant architecte chargé de mission archéologique par le gouvernement, qui se trouvait à Bagdad en même

temps que moi, a bien voulu me donner quelques photographies de l'intérieur du liwan. Ces photographies sont médiocres parce que

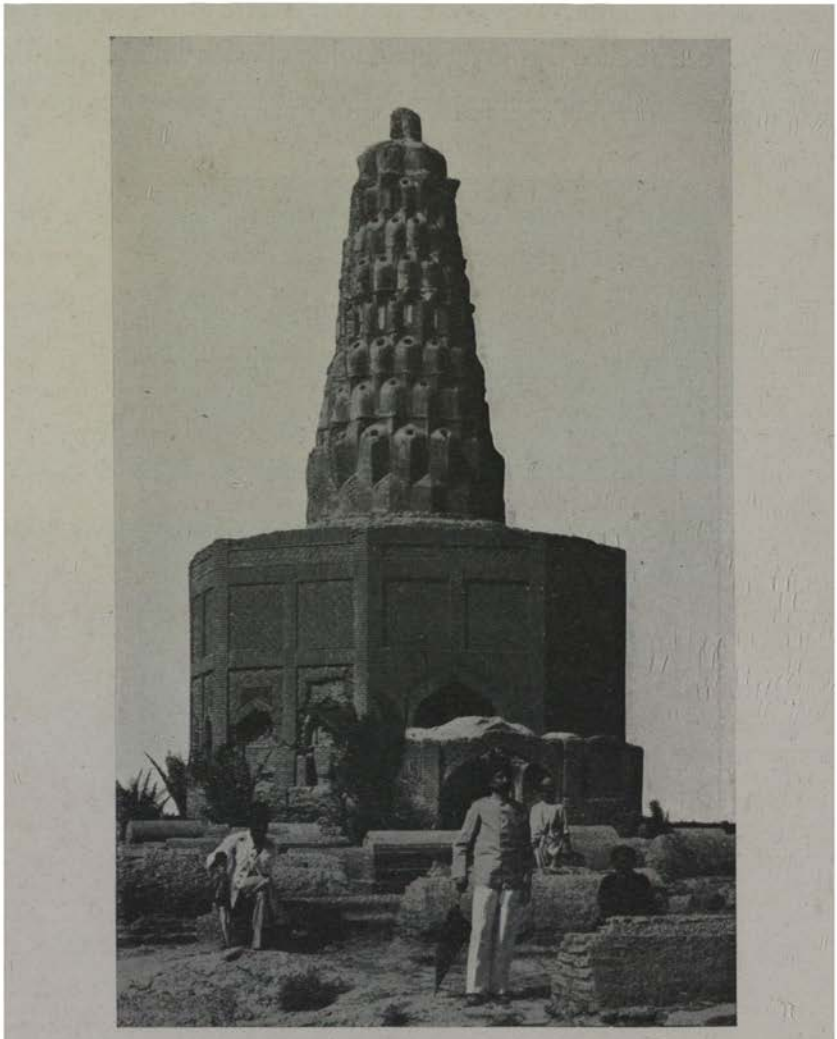
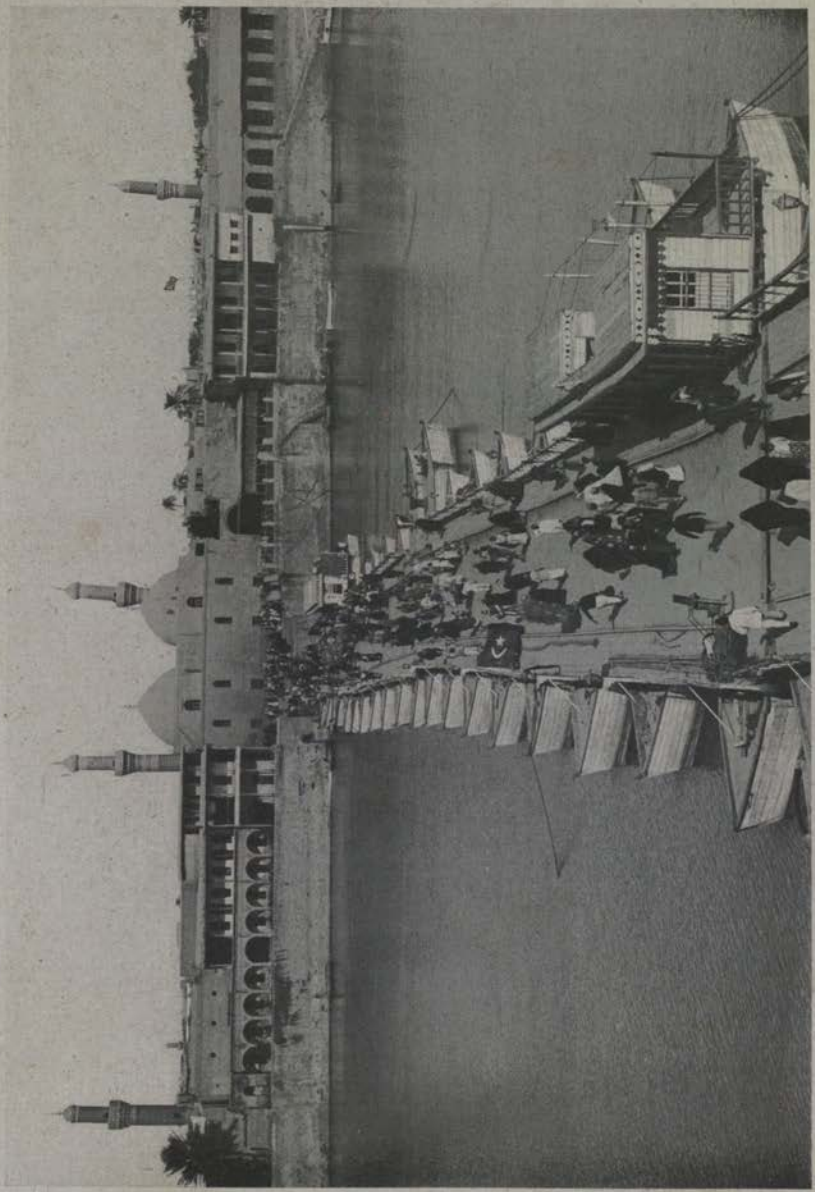


Fig. 15. — Bagdad. Tombeau de Zobeïde.

le liwan est muré et que M. Viollet n'a pas pu prendre suffisamment de recul, mais elles n'en sont pas moins fort intéressantes.

2° Le tombeau de Zobeïde, femme préférée du Khalife Haroun al Raschid (fig. 15). Ce tombeau, complètement remanié à plusieurs reprises et spécialement au XVIIIe siècle, n'offre plus aucune garantie



BAGDAD. — PONT DE BATEAUX SUR LE TIGRE.

E. LEROUX, Édit.

H. Demoulin, sc.

de style. On croit cependant, sans preuve sérieuse à l'appui, que son toit pyramidal alvéolé est une réédition de la forme ancienne. Le système de l'ornementation alvéolée qui est considéré comme la caractéristique du style seljoukide, daterait, dans ce cas, du IXe siècle (832)? Cela me paraît douteux.

3° Le Khan Orthma (XIIe siècle) dont on trouvera la description dans « La Perse, la Chaldée et la Susiane » de Mme Dieulafoy est

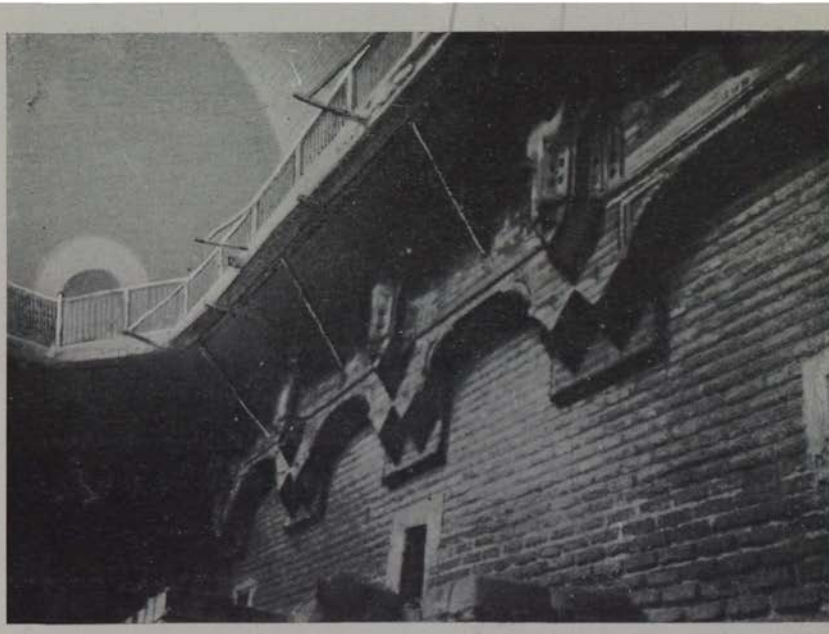


Fig. 16. — Bagdad. Encorbellement à l'intérieur du Khan Orthma (XIIe siècle).

un bâtiment oblong (fig. 16 et 17) ne contenant qu'une salle voûtée en ogive, à la mode persane avec une galerie en encorbellement. Les mesures que j'ai prises sur la terrasse donnent 47 mètres de long sur 24^m^,50 de large. C'est un bazar. Les murs extérieurs sont cachés par des constructions.

4° La Douane, ancien Medressé (1232) comprend une cour entourée sur les quatre côtés d'un bâtiment à 2 étages avec ouvertures ogivales. La cour a 26^m^,30 sur 63^m^,60 (fig. 18 et 19). Au milieu de chaque face se trouvait un grand liwan de 6^m^,30 d'ouver-

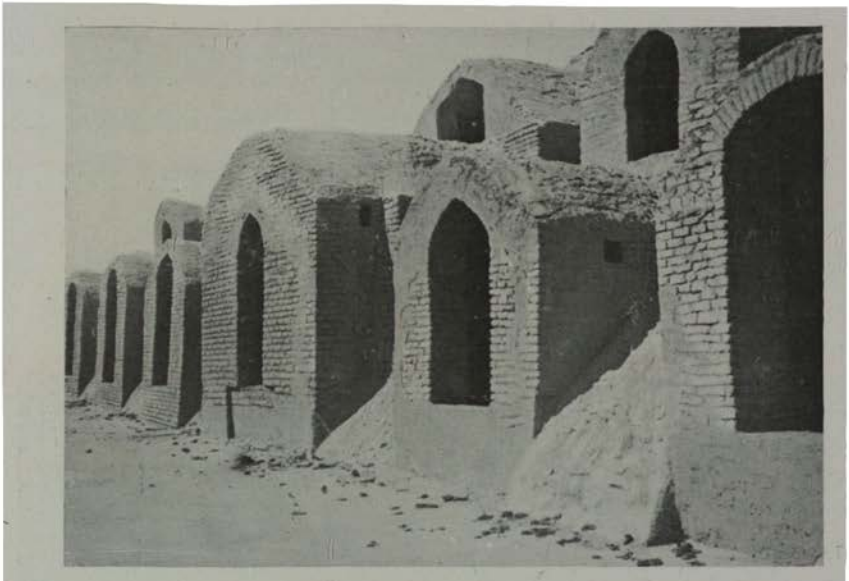


Fig. 17. — Bagdad. Khan Orthma. XIIe siècle. Terrasse et toit supérieur.

ture. Aujourd'hui deux des liwans ont été murés et transformés en bureaux; un hangar occupe une partie de la cour. Une inscription célèbre orne la frise extérieure qui regarde le Tigre (fig. 20).

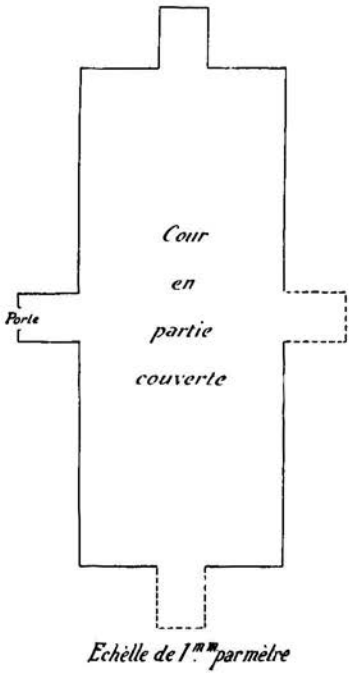


Fig. 18. — Bagdad. Douane.

5° La porte el Talism (1221), c'est-à-dire la porte du talisman, fait partie des anciennes fortifications. Elle a été murée au XVIIe siècle, mais elle a été construite au XIIIe siècle. Les dragons et le petit personnage assis qui ornent le dessus de la porte sont d'origine *Indo-Mongole*. Nous trouverons des bas-reliefs de même origine et de même époque à Mossoul et à Alep (fig. 21 et 53).

6° Le Minaret de Souk el Ghezel (pl. III) est de type franchement persan. Il a été construit en 1234.

Je profite de mon séjour à Bagdad pour visiter Ctésiphon et Babylone, situés l'un et l'autre à quelques heures de voiture de Bagdad.

La piste de Ctésiphon traverse le désert. Je suis surpris par un vent terrible, assez fréquent dans ces contrées, qui soulève des tourbillons de sable et de poussière et me fait perdre ma route.

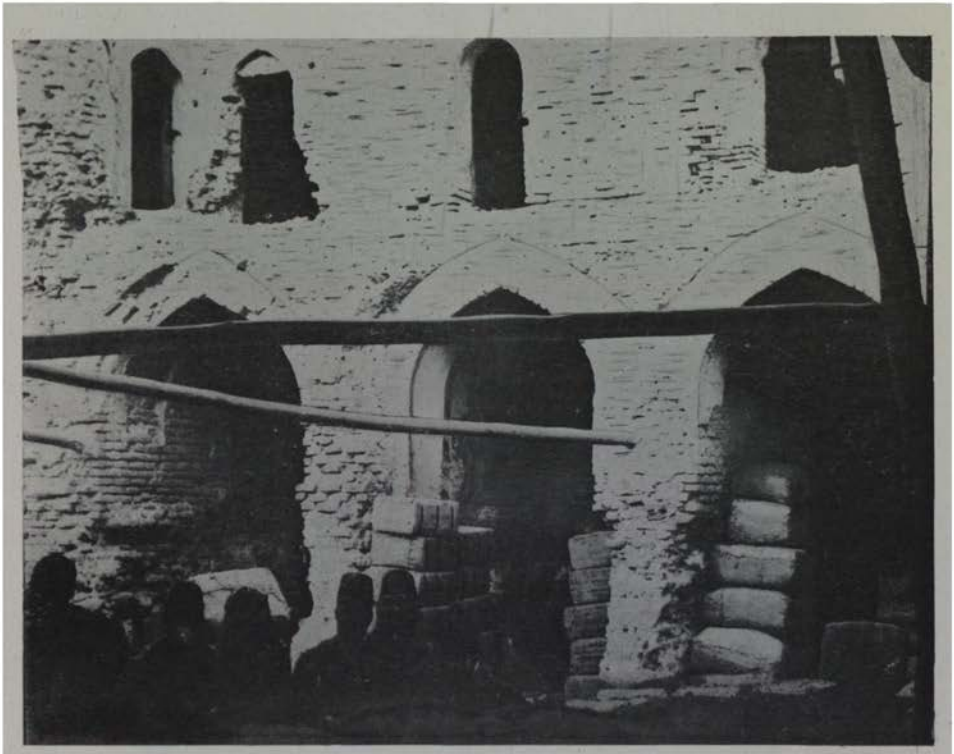


Fig. 19. — Bagdad. Intérieur de la Douane. Ancien Medressé. XIIIe siècle.

Enfin, après mille difficultés, j'atteins les célèbres ruines. Il est trop tard pour retourner à Bagdad. Je couche sur un banc, dans le caravansérail de l'endroit et j'envoie deux Arabes armés rassurer le consul sur mon sort. Ils vont à pied et font 80 kilomètres — 40 pour aller et 40 pour revenir — pour la modique somme de 1 fr. 25 par tête. Voilà qui n'est pas cher !

J'ai déjà dit quelques mots du palais de Chosroès. Je visite ses

Fig. 20. — Bagdad. Inscription à l'extérieur de la Douane. Ancien Medressé. (XIIIe siècle) sur le bord du Tigre.

ruines en détail (fig. pl. I); je désire m'assurer par moi-même de la

Fig. 21. — Bagdad. Porte du Talisman à Bagdad. XIIe siècle. Influence Indo-Mongole.

présence de briques émaillées dont les débris ont été signalés dans

plusieurs ouvrages d'archéologie. Je n'ai trouvé que de vulgaires morceaux de poterie provenant du village actuel. Les Arabes m'ont affirmé qu'on n'avait jamais rien trouvé d'autre ni à Ctésiphon ni à Séleucie qui est situé en face. Encore une légende qui s'en va.

A côté du palais de Ctésiphon s'élève le Mausolée du barbier du prophète (reconstruction moderne). C'est un pèlerinage célèbre. Je

Photo. de M. Viollet.

Fig. 22. — Omnibus de Bagdad à Babylone.

me hâte d'envoyer cette intéressante nouvelle, par carte postale, à mon coiffeur de la place de la Madeleine.

Le surlendemain, je vais à Babylone. En partant le matin par la voiture publique on arrive pour dîner (fig. 22). Il est préférable, bien entendu, de prendre une voiture pour soi tout seul. Le pays est absolument désert, plat et un tantinet inondé. Il fait froid. Je remarque le matin des flaques d'eau couvertes d'une légère couche de glace. Ici cela n'étonne personne et cependant nous sommes au mois de mars. Nous rencontrons des soldats près du village de Hassoua. Ils demandent à mon cocher si l'ordre de la libération de la

classe est arrivé. — Non, répond l'autre. — Et ils s'en vont paisiblement. Ils attendent, paraît-il, depuis plusieurs années. De fait, l'ordre est arrivé huit jours après. J'ai rencontré plus tard dans le désert beaucoup de ces braves gens qui rentraient dans leurs foyers[1] avec des uniformes assez propres qui contrastaient avec la tenue plus ou moins misérable de tous les jours.

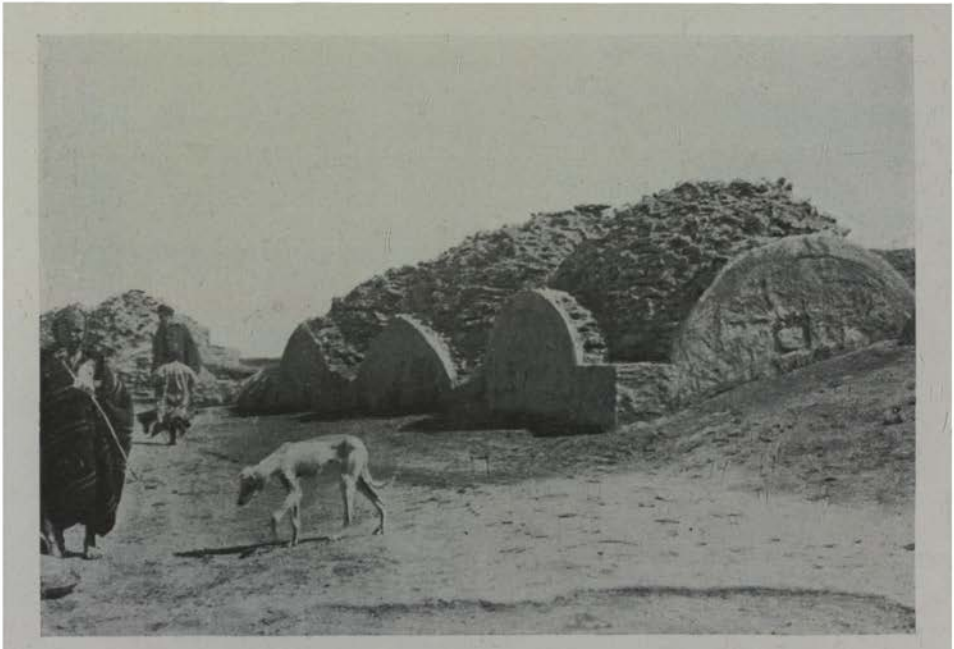


Fig. 23. — Village de Hassoua, entre Bagdad et Babylone. Architecture Persane du même genre que dans la Khorassan.

Je suis reçu à Babylone par le très aimable M. Koldewey et les membres de la mission archéologique allemande. La mission, composée de quatre architectes, est ici depuis neuf ans. Elle dispose d'un crédit annuel de 200 000 francs. Elle emploie 200 ouvriers

1. Le recrutement annuel dans les villes en Mésopotamie se fait suivant le procédé un peu barbare de la *presse*. C'est un sauve-qui-peut général pendant trois ou quatre jours. Dans les régions voisines de la Perse on passe tout simplement la frontière et l'on revient lorsque l'opération est terminée. Encore faut-il un peu d'argent pour cela. — Chose bizarre, ces recrues involontaires font quant même de très bons soldats.

par jour, hiver comme été. Le travail déjà exécuté, depuis neuf ans, est colossal mais il représente à peine le tiers de ce qui reste à faire.

La ville de Babylone occupait autrefois les deux rives de l'Euphrate ; son enceinte a atteint à un moment donné 90 kilomètres de tour ; mais déjà, sous Alexandre, elle n'avait plus que 15 kilomètres.

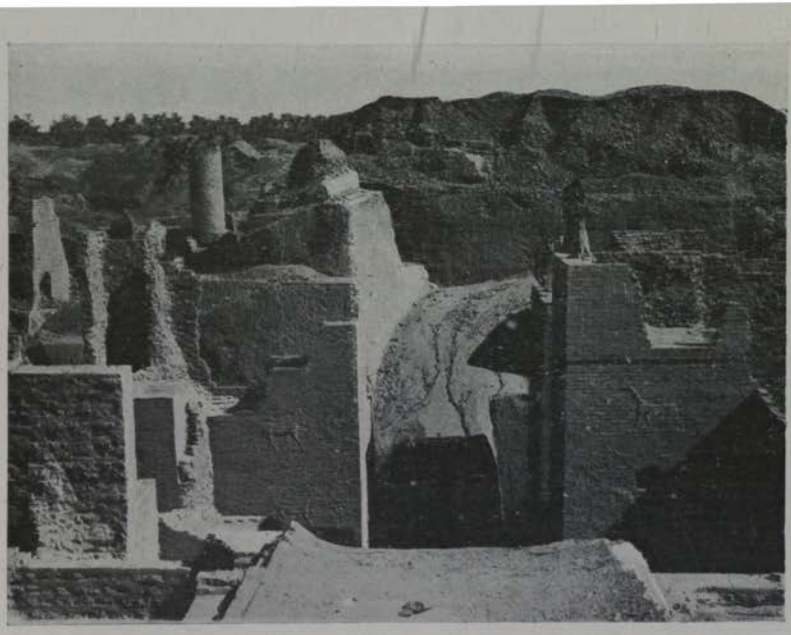


Fig. 24. — Babylone. Porte d'entrée du palais de Nabuchodonosor.

Jusqu'ici les Allemands n'ont déblayé que quelques édifices de la rive gauche et le palais de Nabuchodonosor (viie siècle av. J.-C.). Ces ruines produisent peu d'effet sur le visiteur car elles se trouvent au-dessous du niveau du sol et présentent un aspect chaotique dans lequel il s'agit de démêler les traces de trois villes superposées.

Sur les murs en briques cuites de l'une des portes déjà dégagées on aperçoit des files superposées et alternées de taureaux et de dragons non émaillés, en demi-relief et de grandeur nature qui sont

d'un art superbe (fig. 24). Les dragons sont des sortes de licornes avec bouches de reptiles, épine dorsale dentelée, pieds d'autruche et le corps couvert d'écailles. C'est l'animal sacré de Babylone, celui dont parle Daniel.

Le palais était composé, comme tous les palais d'Orient et d'Extrême-Orient, de cours juxtaposées avec des chambres sur les côtés. Les grandes salles de réception à colonnades servaient en même temps de salles de festin et c'est à ce titre que l'une d'elles aurait été la célèbre salle à manger du fameux Balthazar. Ce qui est étrange c'est que ces palais aient été construits en briques cuites, et non en briques crues comme les temples. Ces derniers, de dimensions médiocres, comprenaient en général une petite cour et une cella. Les murs étaient ornés de niches à pilastres analogues à celles de Firouzabed, mais il ne subsiste ni statues ni plaques de revêtement. On suppose que celles-ci étaient en métaux précieux et qu'elles ont, pour ce motif, disparu en totalité au moment de l'abandon de la ville.

Les murs étaient à toit plat et sans voûte. Nabuchodonosor, qui avait le soin de faire estampiller à son nom toutes les briques des édifices publics, déclare dans une de ses nombreuses inscriptions qu'il a fait venir des cèdres du Liban pour construire les toits de ses palais.

Une grande voie sacrée traversait toute la ville, elle était dallée et sur les murs qui la bordaient se développaient des théories de lions émaillés, en demi-relief, comme à Suze. On trouve sur le sol des débris de sarcophages en terre cuite émaillée de couleur turquoise, de l'époque Sassanide (IIIe siècle au VIe siècle ap. J.-C.). Mais l'émail est de mauvaise qualité et se détache avec l'ongle. M. Koldewey pense que l'art de la faïence, négligé par les Grecs à l'époque des Séleucides, s'est réfugié en Perse d'où il n'est revenu que plus tard, à l'époque Musulmane.

Au Sud de la ville se dressait la tour dite de Babel. Elle était rec-

tangulaire, en briques et avait 150 mètres de côté. Il n'en reste qu'une masse informe dont toutes les briques ont été enlevées.

J'ai passé trois jours à Babylone, généreusement hébergé par les membres de la mission allemande. Le cheik du village de Hilleh — nom de la localité où se trouve Babylone — est un simple bandit comme tous ses congénères. Il se vante d'avoir tué onze personnes ; mais l'assassinat dont il est le plus fier est, sans contredit, celui d'un pèlerin persan qui lui avait demandé l'hospitalité. Le pauvre diable était possesseur d'une cassette et d'un tapis. Le bon scheik le fit entrer, puis il lui dit : « Veux-tu manger des dattes ? — Oui, répond l'autre. — Eh bien ! monte sur ce dattier et mange tout ce que tu voudras. » Le pèlerin monta à l'arbre et le scheik l'abattit d'un coup de fusil. Aux reproches que lui firent les architectes de la mission allemande à ce sujet, il répondit simplement que le Persan n'était plus chez lui au moment où il cueillait des dattes. Cette histoire parfaitement véridique définit à merveille le caractère arabe.

De retour à Bagdad, je procède immédiatement à l'organisation de ma caravane. Je commence par renvoyer dans ses foyers — qui malheureusement ne sont pas à côté — *le célèbre boy de Pondichéry qui parle français, anglais et indien* ; ce fidèle serviteur se grise abominablement depuis qu'il a quitté les Indes et il m'a volé une montre en métal doré, achetée 11 fr. 50 dans un grand magasin de Paris. « Abdulah, mon ami, vous avez volé la montre qui était dans mon nécessaire ? — Non M'sieu. — Eh bien ! je vais déchirer la lettre que j'avais écrite au Gouverneur de Pondichéry pour le prier de vous donner une place d'agent de police. » Abdullah prend un air piteux. — Et comme ma montre vaut exactement 11 fr. 50, vous aurez perdu votre avenir pour une somme dérisoire ; vous vous êtes volé vous-même ! Au mot fatidique de « onze francs cinquante » la figure d'Abdulah, le bon Musulman, prit une expression de stupéfaction douloureuse... « Dieu l'a voulu, reprit-il au

bout d'un instant. Je vous demande pardon. » Je lui fis payer son retour jusqu'à Pondichéry ; qu'il aille se faire pendre ailleurs !

Le chancelier du consulat M. Chaouris arrête la composition de ma caravane de la façon suivante : un interprète chrétien, ancien agent de M. de Sarzec, répondant au nom de Yacoub, un cuisinier, un jeune et gentil domestique « le Petit Pierre », un Saïs, 4 muletiers, 6 chevaux de bât, 4 chevaux de selle pour mes domestiques et pour moi, 3 tentes, des vivres de conserves, et... 8 cavaliers d'escorte.

Je fais mes adieux aux bonnes sœurs de l'Orphelinat, elles ont 800 élèves qui apprennent le français. Elles sont fières de leur œuvre : « Répétez bien en France, disent-elles, que nous sommes de bonnes françaises. » C'est partout le même cri : à Mossoul, à Diarbékir, à Alep et à Beyrouth !

L'alliance israélite a aussi de nombreuses écoles avec environ 1 800 élèves qui apprennent tous le français. Ce sont les descendants des 50 000 juifs emmenés en captivité par Nabuchodonosor et qui n'ont pas voulu retourner à Jérusalem en l'an 539, lorsque Cyrus leur en donna l'autorisation[1]. Grâce à ces écoles, la langue française est devenue la langue commerciale de Bagdad.

Le haut commerce est entre les mains des Anglais. Ceux-ci jouent ici un rôle considérable. Le consul anglais habite un vaste palais, dispose d'une garde de cent cipayes de l'Inde et d'une petite canonnière.

10 *mars*. — Je passe le fleuve avec ma caravane et je me mets en route pour Samara par la rive droite du Tigre. Les inondations me forcent à faire un grand détour et j'emploie quatre jours pour faire cent kilomètres. Il fait froid : « un temps pour les vieilles » me dit mon interprète (fig. 25).

Le 13 mars, au pont de Harbeh, il m'arrive une aventure désa-

1. Nabuchodonosor avait emmené en captivité toute la population de Jérusalem, mais plusieurs milliers de juifs ayant trouvé des emplois et des moyens d'existence parmi leurs cousins sémites préférèrent rester en Mésopotamie.

gréable : j'étais descendu de cheval et je photographiais l'inscription du pont, qui est du XIIe siècle, lorsque mon chef d'escorte accourt au galop et me crie de partir au plus vite parce que des tribus arabes vont en venir aux mains à l'endroit même où je suis. J'avoue que j'hésite un peu... Il insiste et me déclare que s'il m'arrive un accident, c'est lui qui sera pris comme responsable. Je termine mes clichés et nous allons nous mettre à l'abri à 500 mètres de là.

Phot. Viollet.

Fig. 25. — Caravane de pèlerins persans dans le désert.

Je vois arriver de tous côtés des Arabes avec de grands fusils, des cavaliers avec des lances de 5 à 6 mètres de long qu'ils brandissent d'un air résolu ; puis le calme absolu se fit. Je n'entendis pas un coup de fusil. On en était probablement resté à la période des harangues, comme dans l'Iliade. Les seules pertes de la journée furent — de mon côté tout au moins — deux œufs durs, un pot de moutarde que je ne pus jamais remplacer et une bouteille de vin : le tout brisé dans notre départ hâtif (fig. 26)[1].

1. Le pont d'Harbeh a 53 mètres de long et 9 mètres de large. Le parapet a 2^m^,50 au-dessus du tablier du pont.

14 *mars*. — *Samara*. Mon cœur bat. C'est ici que je dois trouver le secret de l'architecture des Abbassides. Je passe immédiatement le fleuve pour visiter les ruines.

Il y a deux Samara : la Samara moderne dont les murailles sont du XIXe siècle et qui contient la mosquée célèbre mais très remaniée et interdite aux infidèles de l'Iman Ali el Askari (pl. II) et la Samara ancienne. Cette dernière a été complètement abandonnée depuis le

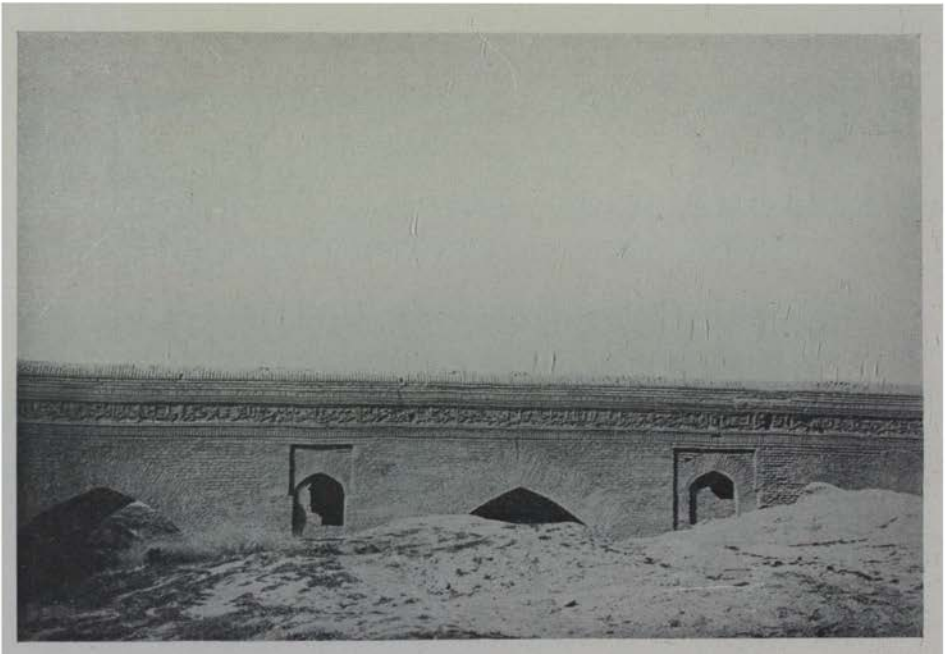


Fig. 26. — Pont de Harbeh. XIIe siècle.

IXe siècle. C'est un immense champ de ruines qui s'étend sur un espace de 35 kilomètres de long et deux ou trois kilomètres de large, sur la rive gauche du Tigre. On ne voit à perte de vue que des petites élévations de terre, des murs bas au milieu desquels pointent quelques ruines mieux conservées. Le tout a un aspect jaunâtre, sans plus de végétation qu'un paysage lunaire. Chose bizarre, les rues et les places publiques tirées au cordeau et formant autrefois, très probablement, autant de quartiers militaires distincts, sont encore nettement visibles.

La ville, ou plutôt les villes de l'ancienne Samara — car il y en plusieurs qui se sont succédées en peu d'années — furent construites de 833 ap. J.-C. à 870. La première fut l'œuvre du Khalife Mutassim. Les six khalifes suivants dont certains ne régnèrent qu'un an ou deux, se hâtèrent, avant d'être assassinés, d'abandonner le palais de leur prédécesseur pour édifier une nouvelle demeure auprès de laquelle les populations vinrent immédiatement se grouper. Mu'tamid, le 7e khalife se décida à retourner à Bagdad et l'exode général auquel donna naissance le départ de la cour fut tellement complet que 55 ans plus tard, l'historien Jacoubi, visitant le pays, ne rencontra plus que des ruines. Il subsiste encore quelques pans de mur, mais il n'en resterait aucun si la ville avait été établie, comme Bagdad, dans la zone inondable et si l'abandon absolu de la population ne l'avait précisément sauvée des sièges et des pillages.

L'ancienne mosquée de Samara qui, au dire du consul général Pognon, aurait été le palais de Mutawakkil (?) possède encore une enceinte rectangulaire en briques de 220 mètres sur 168 mètres. Les murs sont soutenus par des tours à base demi-circulaire formant contreforts. Tous les pilliers de la cour intérieure ont disparu. Le minaret hélicoïdal, comme les anciens zigurats chaldéens, est isolé de 30 mètres de l'enceinte Nord. Il a 6 étages (pl. IX, X et fig. 79, 80, 81, 82).

A dix kilomètres plus au Nord de Samara, se trouve le Dar el Khalif, vieille ruine dont il ne subsiste que trois voûtes et qui rappelle vaguement comme aspect le palais de Chosroès à Ctésiphon (fig. 88, 89, 90, 91).

A dix kilomètres plus au Nord se dresse la mosquée ou palais de Aboudolaf (pl. XI, XII, et fig. 83, 84, 85, 86, 87). Elle est conçue dans le système de l'ancienne mosquée de Samara, mais elle a conservé tous ses piliers. La cour intérieure a 158 mètres sur 108 mètres. Les arcades sont persanes. Toutefois il semble que l'arc outrepassé a été employé dans

les arcades sud (fig. 85). Le minaret est hélicoïdal comme à Samara.

Les mosquées de Samara et d'Aboudolaf servent de transition entre l'architecture des palais Achéménides, Parthes ou Sassanides et l'architecture musulmane proprement dite. C'est le principe que M. Dieulafoy a exprimé dans sa communication du 15 juin 1907, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres : « aux deux tronçons de la chaîne qui, l'une, part du règne des Achéménides et l'autre conduit jusqu'à nos jours, il manquait un maillon : c'est ce maillon que le général de Beylié a découvert[1]. »

Sur la rive droite se trouve le curieux château d'El Aschik; pl. XIII, XIV et fig. 96, il aurait été construit, d'après Oppenheim, par Gafar el Barnaki, vizir d'Haroun al Raschid. Son enceinte rectangulaire flanquée de tours mesure 96 mètres sur 131 mètres. On y remarque des traces de loggias et une grande niche à ogive multilobée précurseur de nos ogives du XIVe siècle. Des fenêtres du même genre se trouvent à la mosquée de Samara.

17 *mars*. — Je passe la matinée au château d'El Aschik et je vais coucher à Tekrit. On y voit les deux mausolées à coupole, fortement remaniés, du célèbre général Omar et de son fils.

18 *mars*. — Je campe près d'une tribu de Bédouins. Les soldats de mon escorte veillent à tour de rôle devant ma tente, prêts à faire feu sur n'importe quel intrus. La nuit, les étoiles paraissent énormes et flamboient étrangement.

19 *mars*. — Hier, les Bédouins ont attaqué et pillé une caravane de 35 personnes sur la route que nous allons suivre. Nous marchons serrés, deux cavaliers en pointe, deux en flanqueurs, deux

1. John Ross a signalé ces ruines en 1841 (A journey from Baghdad to the ruins of opis 8 the Median Wall, in 1834. — London, 1841). Oppenheim en a parlé en 1899 (vom mittelmer zum Persichem Golf) mais je suis le premier à en avoir publié une étude archéologique (*Revue archéologique* de juillet et août 1907). L'ouvrage de M. Herzfeld (Samara) n'a paru en librairie qu'en octobre 1907, mais ses recherches dans la vallée du Tigre, qui n'avaient pas été portées à la connaissance du monde scientifique, datent de 1904-1905.

en arrière-garde. En tête de mon groupe marche le convoi, le drapeau français planté sur la charge du premier cheval.

Les étapes sont assez pénibles dans le désert. L'usage est de partir au petit jour et de marcher sans arrêt jusqu'à trois ou quatre heures du soir. On casse une croûte en cours de route mais il n'y a pas de haltes horaires. On va toujours au pas, ce qui est singulièrement fastidieux.

Fig. 27. — Mossoul.

20 *mars*. — *Assur*. Je reçois l'hospitalité de la mission archéologique allemande et de son sympathique chef M. Andrew. La mission a la même composition que celle de Babylone; elle reçoit les mêmes subventions et emploie le même nombre d'ouvriers.

La ville d'Assur était en quelque sorte le Versailles de Ninive; elle était fortifiée et comprenait essentiellement le temple du dieu national et un palais. Des quais, dont on aperçoit encore des tronçons, bordaient le Tigre.

Les fouilles ont mis à découvert trois villes superposées, comme

à Babylone et ce n'est pas une petite besogne que de déterminer ce qui appartient à chacune d'elles.

Les murs des fortifications sont doublés par une fausse braie qui domine le fossé de 2^{m},50 ; les meurtrières très inclinées permettent de battre le pied du mur. Il ne m'a pas semblé qu'il y ait eu des machicoulis. Les architectes de la mission considèrent toutefois qu'il en existait.

Fig. 28. — Chaldéens de Mossoul.

Il reste les murs de fondation d'une partie du palais d'Assourbanipal. Les water-closets — à défaut d'autre chose plus intéressantes, — sont fort bien conservés. Ils sont établis à la turque, comme dans nos gares de chemins de fer et sont munis du tout à l'égout. Ils étaient bitumés dans les parties basses. Les bains étaient bitumés également.

Le temple, en briques crues, comprenait une cour et une cella de médiocres dimensions, comme à Babylone, sans aucun ornement.

La ville proprement dite se composait de maisons basses en bri-

BAGDAD. — MINARET DE SOUK EL GHEZEL (XIIIe SIÈCLE).

E. LEROUX, Édit.

H. Demoulin, sc.

ques crues, desservies par des ruelles tortueuses avec une rigole centrale servant d'égout. Le seuil de chaque porte est légèrement entaillé dans son milieu pour faciliter l'écoulement des eaux ménagères dans le ruisseau de la rue. Les toits des maisons étaient plats et en terrasse.

Les villes de la Mésopotamie sont encore construites de la même façon aujourd'hui.

Fig. 29. — Mossoul. Ruines du château de Lulu. XIIIe siècle. Frise de petits personnages au-dessus de A.

Le jour tombait, je m'étais assis sur un tas de briques pour prendre quelques notes ; tout à coup M. Andrew me poussant le bras me dit : « Tenez, Général, regardez le fleuve », et je vis deux radeaux formés de poutres et d'outres gonflées qui descendaient lentement le fleuve le long des quais ruinés d'Assur, au chant monotone des mariniers chaldéens. On eût dit les anciens Assyriens des bas-reliefs d'Assourbanipal et de Sennacherib, qui passaient devant nous dans la lumière du soir. Nous eûmes tous deux, M. Andrew et moi, l'impression très vive que nous venions de vivre un instant 3500 ans en arrière.

Les architectes allemands des missions de Babylone et d'Assur n'ont pas trouvé jusqu'ici beaucoup de documents sensationnels, mais ils ont rétabli par un travail suivi et définitif une partie des plans successifs de ces anciennes métropoles. C'est là une œuvre considérable à laquelle le nom de ces courageux pionniers restera toujours attaché.

21 *mars*. — Nous passons dans le voisinage de petites mares d'asphalte exploitées par des Arabes. L'odeur m'en paraît délicieuse, elle me rappelle le Boulevard !

23 *mars*. — *Mossoul* (fig. 27), M. Legrand, notre jeune et sympathique consul, vient au-devant de moi. Je descends au consulat

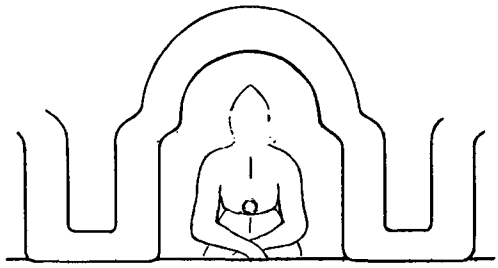


Fig. 30. — Château de Lulu. Un petit personnage de la frise Indo-Mongole.

et immédiatement après je fais mes visites protocolaires chez les autorités d'abord, puis chez les archevêques et évêques des divers rites, les Pères Dominicains et les bonnes Sœurs.

Mossoul était autrefois un faubourg de Ninive dont il n'était séparé que par le Tigre ; c'est une ville de 40 000 habitants (fig. 28), point de départ de l'une des routes les plus suivies de la Perse. Les bazars sont peu importants. Les fruits d'Europe, les légumes, les pommes de terre, le vin et l'eau-de-vie viennent de Diarbékir ; le vin est un peu sucré et a le goût de vin de raisins secs ; je l'apprécie peu ; l'eau-de-vie est anisée. Les indigènes, bien que Musulmans, boivent énormément d'alcool. On m'affirme qu'il n'est pas rare de voir des ouvriers boire trois litres d'eau-de-vie par jour. Beaucoup de ces derniers sont agités de tremblements nerveux.

La ville ne contient aucun monument antérieur au XIIIe siècle

sauf peut-être la grande mosquée qui aurait été terminée en 1191 et qui a subi des restaurations fâcheuses.

Les fortifications et le château datent du milieu du XIIIe siècle et ont été construits par le célèbre Lulu qui s'était créé un territoire à peu près indépendant avec Mossoul comme capitale (1233). Je tenais surtout à examiner une frise du château que l'on disait de style hindou et qui comprend une série de petits personnages en stuc, en léger relief, tous exactement semblables les uns aux autres et rappelant — très inconsciemment — les représentations multiples du Bouddha dans les temples de l'Inde (fig. 29 et 30). Le fait n'avait rien qui pût m'étonner puisque les Mongols et les Turcs étaient originaires du Turkestan chinois, pays de religion bouddhique depuis les IIe et IIIe siècles de notre ère[1], à côté du château de Lulu se trouve le Mausolée de Ibn el Hassan qui abrite également le tombeau de Lulu, XIIIe siècle (fig. 31).

Une porte de Bagdad et une porte du château d'Alep appartenant à peu près aux mêmes époques sont surmontées de dragons de style hindou et chinois dont la présence est probablement due aux mêmes causes (fig. 21 et fig. 53).

En face de Mossoul, de l'autre côté du pont de bateaux sur la rive gauche du Tigre, se dresse la colline de Koujoundjik (X^e^ au VIIe siècle av. J.-C.) qui fut autrefois le palais royal de Sennacherib. C'est là qu'ont été trouvés les magnifiques bas-reliefs qui figurent actuellement au British Museum. Aujourd'hui il n'en reste plus rien ; les derniers bas-reliefs ont été transformés en plâtre et en chaux par les indigènes. Des champs de blé où circulent des compagnies de perdrix recouvrent entièrement le terrain des anciennes fouilles.

Le tombeau de Jonas, que je visite tout près de là, ne présente qu'un intérêt médiocre. Il a été entièrement réédifié sous Tamerlan.

L'ancienne Ninive qui s'étendait sur une étendue de 60 kilomètres du Nord au Sud, le long du Tigre, était, ainsi que Samara,

1. Le Turkestan chinois n'est devenu musulman qu'au Xe siècle de notre ère ; il était bouddhiste auparavant.

une agglomération de villes ayant servi successivement de capitale aux différents du pays : Khorsabad (25 kil. au Nord de Koujoundjik), où les Français ont fait des fouilles dont les résultats sont actuel-

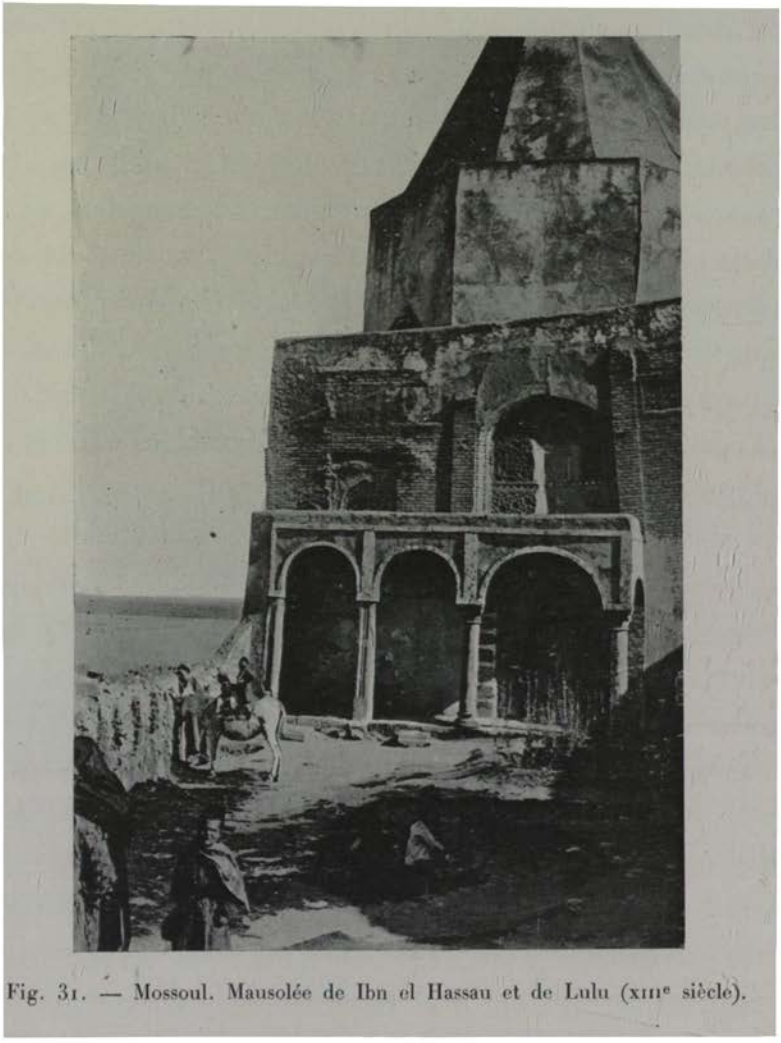


Fig. 31. — Mossoul. Mausolée de Ibn el Hassau et de Lulu (XIIIe siècle).

lement au Louvre, était la Ninive de Sargon (VIIIe et VIIe siècles av. J.-C.), Nimroud, qui est situé à 30 kilomètres au Sud de Kouyoundjik, était la ville de Salmanazar (1300 av. J.-C.).

Il y a encore de belles trouvailles à faire dans toute cette région pour un musée en formation, mais elles manqueront un peu d'originalité.

25 *mars*. — Dîner d'adieux chez le Gouverneur. — 17 plats!!! — Pendant le repas un phonographe joue des airs turcs et arabes. C'est curieux mais un peu monotone.

26 *mars*. — Je quitte Mossoul après avoir renouvelé tous les chevaux de ma caravane : ils n'auraient jamais eu la force de nous porter dans les montagnes du Kurdistan. Je couche à Tefket, village chaldéen, chrétien ; les indigènes me saluent quand je passe et me baisent la main. « Les Français sont nos pères », disent-ils. Je suis logé à l'église où l'on me montre le tombeau de *la princesse*. La princesse est simplement une femme de chambre ou une nourrice qui a accompagné à Paris une famille riche. Elle est morte dans cette ville et a légué son corps et ses petites économies à l'église de son village. La légende en a fait une princesse. J'ai une longue conversation avec un prêtre de la localité qui parle français. Il me dit que les curés sont nommés à l'élection par les fidèles. On choisit de préférence les gens qui savent un peu lire et écrire. Le choix est ensuite ratifié par l'évêque. Ils ont le droit de se marier, mais le peuple évite de s'adresser à eux dans la confession de crainte qu'ils ne fassent de fâcheuses confidences à leurs femmes.

J'ai remarqué que les Chaldéens étaient absolument dans les mains de leurs prêtres qui administrent en réalité toute la paroisse comme s'ils en étaient les seigneurs.

27 *mars*. — Pluie et vent glacial.

28 *mars*. — Pluie, grêle, vent. Huit brigands armés jusqu'aux dents nous attendent à un gué. Deux de mes cavaliers partent en éclaireurs et je les vois de loin qui entrent en conversation avec les bandits. Ces derniers s'alignent à mon passage et au commandemen de leur chef qui s'est mis en serre-file, disent avec ensemble le mot : Salam (salut !). Mes hommes répondent : Salam. Je fais observer à mon chef d'escorte qu'il eût mieux valu tirer sur ces gens-là que de leur faire des politesses, mais il me répond, non sans sagesse, qu'il est chargé de ma sécurité et qu'il ne tient pas du

tout à se lancer dans des aventures de ce genre qui engageraient inutilement sa responsabilité. Mon drogman m'explique que ces brigands ont voulu rendre les honneurs au premier général *franc* qu'on ait vu dans la contrée depuis l'époque des croisades. On en était encore aux dernières nouvelles à Godefroy de Bouillon, Baudouin et Josselin II. Ces mêmes brigands ont dévalisé il y a un mois, au même endroit, le Supérieur des Pères Dominicains de Mossoul. Le Gouvernement turc a fait rendre l'argent.

J'entre dans les montagnes caillouteuses du Kurdistan. Rude étape. Je couche à Zacco. Là il y a un évêque, mais pas de végétation. C'est inouï ce qu'il y a d'évêques de tous rites dans ce pays !

29 *mars*. — Je mets 6 heures pour passer en kelek un gué grossi par les pluies. Les passeurs appartiennent à une tribu d'adorateurs du diable. Ils vénèrent ce malfaisant personnage parce qu'ils estiment qu'il est préférable de l'avoir pour soi que le Bon Dieu, lequel est inoffensif de sa nature. Ils portent un pantalon qui rappelle un peu les formes chinoises et parlent une langue que mes hommes ne comprennent pas.

30 *mars*. — *Gezireh*. Je passe le Tigre en bac. Je descends chez les Dominicains ; je visite une église chaldéenne qu'on dit être du ve siècle, mais qui, à en juger du moins par son aspect actuel, pourrait bien être du xie siècle ; c'est du reste l'avis de l'archiprêtre syrien de la localité. L'église n'a que quelques mètres de côté (8 à 10 mètres au maximum), elle est en forme de basilique à trois nefs avec trois piliers de chaque côté pour soutenir les voûtes en berceau ; les arcades sont persanes. Les sculptures ont un caractère byzantin-syrien. Une inscription syriaque encadre la porte. Deux bas-reliefs de lion, de caractère persan comme ceux de Diarbékir et d'Alep ornent le bas de la porte. Au Sud de Gezireh on remarque les restes d'un pont romain fort curieux portant comme ornementation des bas-reliefs représentant les signes du zodiaque, (fig. 32).

C'est ici qu'Alexandre a passé le Tigre à la poursuite de l'armée des Perses.

Les environs de Gézireh ne sont pas sûrs ; le consul de France de Mossoul a été attaqué il y a deux mois en descendant le fleuve en radeau.

Fig. 32. — Gezireh. Pont romain.

Des prêtres me disent : « La France ne viendra donc pas à notre secours ! »

31 *mars*. — Toujours pas un arbre. Ma caravane s'augmente d'un pauvre diable d'Arabe à figure grave ; il conduit un petit âne qui sert de monture à sa jeune femme habillée en bleu et à son enfant. Ils profiteront de ma caravane jusqu'à Alep où ils comptent trouver du travail au chemin de fer. Ils me font pitié. On dirait saint Joseph et la Vierge fuyant en Égypte ! Ils bénéficieront de cette ressemblance et je prends leur entretien à ma charge. La femme se jette à mes pieds pour me remercier. Je crois comprendre qu'elle me

considère surtout comme un intermédiaire inconscient, bien que sympathique, de la divinité. Le dieu de Mahomet qui a voulu que mon domestique Abdulah me volât ma montre à Bagdad, a voulu également que je fisse l'aumône à ces braves gens. En réalité, je ne compte pas, je suis une sorte de distributeur automatique.

Nous rencontrons quelques villages kurdes (fig. 33), c'est la

Fig. 33. — Hamidiès. Milice des villages frontières du Kurdistan.

route d'Alexandre. Les animaux de son convoi pouvaient probablement trouver les grains et le fourrage en quantité suffisante, mais l'armée elle-même, sauf la pointe d'avant-garde, devait certainement vivre sur le convoi et non sur le pays.

Nous marchons lentement et péniblement ; les chevaux enfoncent jusqu'au poitrail dans des bourbiers ; puis ce sont d'énormes pierres qui font tomber nos bêtes de somme. Il en sera ainsi jusqu'à Nisibin. Je couche dans un village où l'on me donne la chambre du maire, mais on y met aussi mon cheval.

1er *avril.* — Village jacobite (Hérésie d'Eutychès).

2 *avril.* — *Nisibin.* — Ici commencent les ruines romaines. La ville a servi de citadelle avancée aux Romains et aux Byzantins jusqu'au IVe siècle. Curieuse église jacobite du IVe siècle (fig. 34), re-

maniée dans le style byzantin au vi[e] siècle et modifiée entièrement à l'extérieur de nos jours. C'est une chapelle oblongue de 7[m],10 sur 5[m],80 avec une abside en cul-de-four. La coupole intérieure — invisible sur la photographie — est moderne. Les chapiteaux des

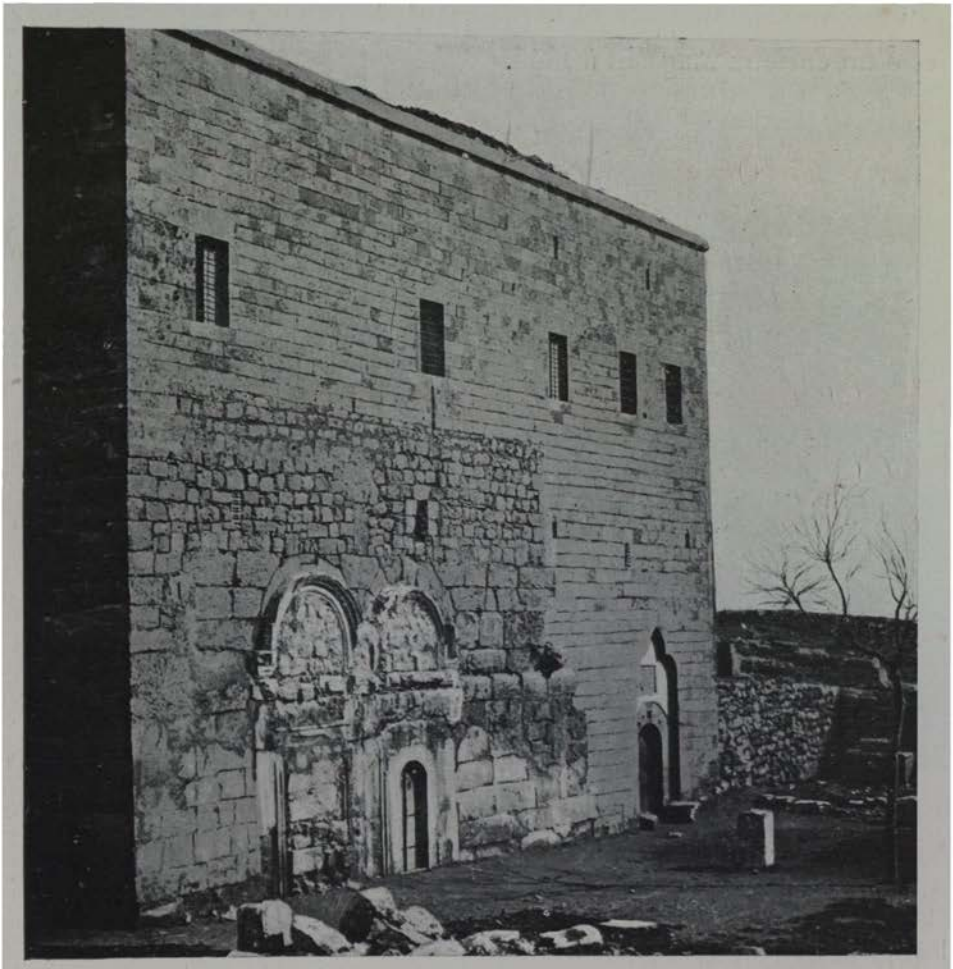


Fig. 34. — Nisibin. Église Jacobite, en partie du vi[e] siècle.

pilastres sont de style corinthien-syrien (Voir : six Monthes in A Syrian monastery bez Oswald H. Parry, page 331).

Dans le voisinage, vestiges d'un temple avec quelques colonnes surmontées de chapiteaux corinthiens.

3 *avril*. — *Dara*. — Ville romano-byzantine des plus intéres-

santes, assise sur les deux rives d'un ravin dont elle escalade les pentes. Le ravin a été canalisé et fermé à chaque extrémité par une écluse fortifiée (fig. 35). Il est traversé par un pont romain d'une seule arche, de 15 à 20 mètres d'ouverture.

Je relève sommairement le plan d'anciennes citernes byzantines et d'un curieux magasin à blé [1].

Fig. 35. — Dara. Écluse fortifiée.

A quatre cents mètres au Nord de l'enceinte de grands rochers calcaires, percés comme une écumoire, abritent une nécropole byzantine des ve et vi[e] siècles [2] (fig. 36).

1. Ces citernes comprennent douze compartiments jointifs et parallèles voûtés en berceau ayant chacun 5 mètres de large sur 60 mètres de long. Le magasin à blé a 13[m],50 sur 15[m],50 et une hauteur de 12 mètres. — La voûte est supportée par quatre énormes piliers ; on descend dans le magasin par un escalier en zigzag.

2. Cette nécropole comprend une centaine de grottes garnies de niches à auges pour recevoir les corps. Les grottes sont le plus souvent en croix avec une niche par branche de la croix. Le fond de chaque niche est orné en général d'une croix grecque peinte,

Je descends chez le scheik. Il me demande de lui indiquer un emplacement favorable pour creuser un puits, puis il me parle du chemin de fer de Bagdad qui est la question du jour et finalement me prie de le photographier ! Je remarque un curieux chapiteau ancien dans la mosquée (fig. 37).

Fig. 36. — Dara. Nécropole byzantine et plaine de la Mésopotamie.

Le curé arménien de la localité parle français ; il me dit : « Quand donc pourrons-nous vivre comme la France, au soleil de la liberté ! » C'est le refrain quotidien.

En attendant cet heureux jour un de mes gendarmes vient pas-

formant médaillon, à droite et à gauche du médaillon, et lui faisant face, on remarque soit un cheval sellé et un chameau, soit une gazelle et un chameau, etc...

La plus grande grotte a 15 mètres sur 12, et 22 tombes. Les niches sont à plein cintre. Un bas relief, représentant un moine conduit vers un amoncellement de têtes de mort par de petits anges volant au-dessus de sa tête, orne la façade.

Je n'ai trouvé que quatre inscriptions dans toute la nécropole. Deux inscriptions ne comprennent que des noms propres. Mes estampages n'ont pas réussi.

ser la nuit dans ma chambre et se couche au travers de la porte, par ordre de son chef qui n'est pas rassuré du tout. Je vérifie les serrures de ma porte : c'est une sorte de loquet en bois assez bizarre, qui me rappelle les serrures en fer que l'on vend à Bagdad et dont le système est incontestablement emprunté à la Chine.

Fig. 37. — Chapiteau ancien dans la mosquée moderne de Dara.

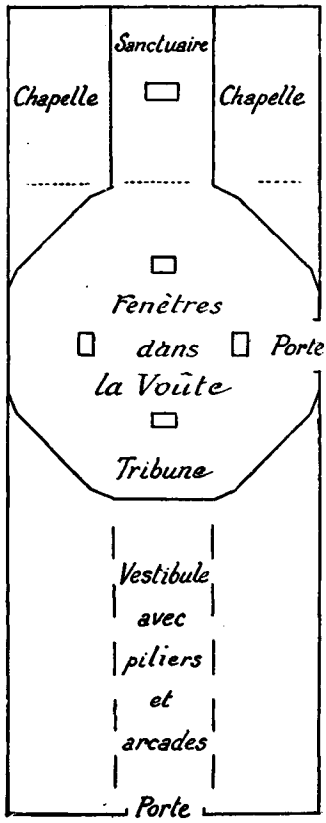
4 *avril*. — *Mardine* (Pl. IV). — Ancienne ville romaine avec une citadelle byzantine perchée à 900 mètres d'altitude. Il y a un évêque arménien, un évêque chaldéen, deux Pères capucins et un pasteur protestant américain qui pratique en même temps la médecine. Les deux Pères capucins ont en ce moment des ennuis avec l'autorité pour avoir rossé un soldat turc qui molestait un de leurs élèves. L'église chaldéenne est à coupole légèrement conique supportée par des arcades ogivales (fig. 38). L'église arménienne (fig. 39) est une basilique à trois nefs, avec arcades ogivales et voûtes en berceau avec arcs doubleaux. Les deux églises sont agrémentées d'*ornements alvéolés*. Elles seraient du ve siècle, au dire des évêques, mais je les crois plutôt des xie et xiie siècles et j'ai été confirmé dans mon opinion par l'évêque arménien de Diarbékir. En principe les églises chrétiennes sont très anciennes, mais elles ont été totalement remaniées sous les Sedjoukides.

La ville de Mardine a près de 30 000 habitants. Les maisons sont en pierres blanches et noires. Ce sont de vrais bijoux d'architecture. Du haut des murs de la ville on aperçoit jusqu'à l'infini, vers le Sud, les plaines de la Mésopotamie.

5 *avril*. — Enfin quelques arbres ! Les Kurdes cultivent la terre, cela me rappelle un peu le Dauphiné dans ses parties arides. On parle turc.

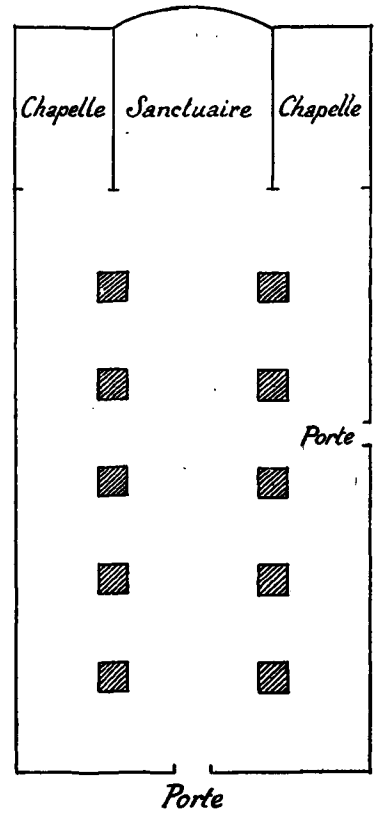
6 *avril*. — *Diarbékir*. — Réception parfaite des autorités turques qui m'envoient chercher en voiture à une heure de la ville.

Et, à ce sujet, qu'il me soit permis de donner un conseil aux touristes. On dit couramment qu'on peut aller en voiture d'Alep à Diarbékir et à Mossoul et de fait j'ai connu des acrobates qui se sont livrés à cet exercice, on doit leur en savoir gré, mais il faut



Échelle de 4mm par mètre.

Fig. 38. — Mardine. Église Chaldéenne. Ve et XIe siècles.



Échelle de 4mm par mètre.

Fig. 39. — Mardine. Église Arménienne. Ve et XIe siècles.

bien se garder de les imiter. Il n'y a pas, à proprement parler, de routes carrossables, sauf sur quelques kilomètres, et les voitures (?) sont souvent obligées de faire des sauts de $0^m,50$ entre des blocs de rochers ou, suivant les circonstances, de s'enfoncer dans des fondrières jusqu'au moyeu. C'est odieux pour les voyageurs et mortel pour les bagages. Il faut absolument voyager à cheval. De Diarbékir à Mossoul et Bagdad il est préférable de prendre la voie fluviale.

Je descends chez M. Guys, consul de France, qui m'offre, ainsi que Mme Guys, la plus sympathique hospitalité. Je dois en outre ici un souvenir particulièrement reconnaissant à Fahri pacha, général de division, commandant les troupes du vilayet. Ce savant officier s'occupe, à ses moments perdus, d'archéologie et fait relever les inscriptions koufiques de la ville. Il a reçu une éducation entière-

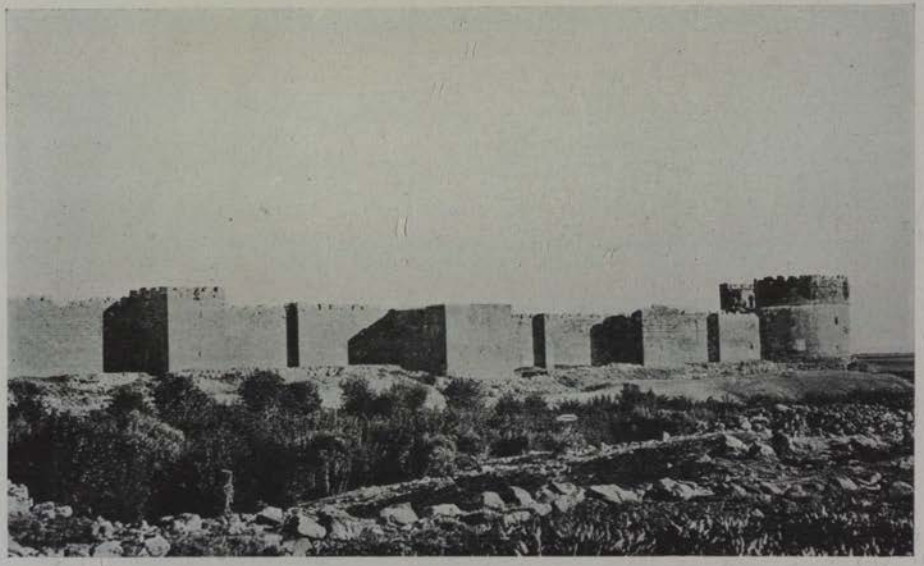


Fig. 40. — Diarbékir. Fortifications. XIIe et XIIIe siècles.

ment française. Je n'oublierai jamais le toast ému et vibrant qu'il a porté à la France le soir du grand dîner qu'il voulut bien donner en mon honneur. Qu'il reçoive encore ici mon cordial salut.

Je serais, du reste, bien embarrassé si je devais citer tous les hauts fonctionnaires turcs qui m'ont rendu service pendant mon séjour en Mésopotamie. Autant prendre l'annuaire et copier la totalité des noms.

Diarbékir, l'ancienne Amida (30 000 h.) est une ville musulmane des plus intéressantes et des moins connues malgré sa célébrité historique et sa situation privilégiée à l'intersection des routes de la Méditerranée, de la mer Noire et du golfe Persique. Ses fortifica-

tions sont intactes ; elles sont byzantines et ont été complètement remaniées aux XIIe et XIIIe siècles par les Musulmans (fig. 40 et 41)[1], de curieux bas-reliefs d'animaux à la mode persane se remarquent sur les fortifications (fig. 42 et 43). Deux façades de palais à deux étages, avec colonnades, ornent les deux côtés opposés de la grande cour de la mosquée. Elles ont été longtemps attribuées à Héraclius, à cause du caractère de leur ornementation ; mais

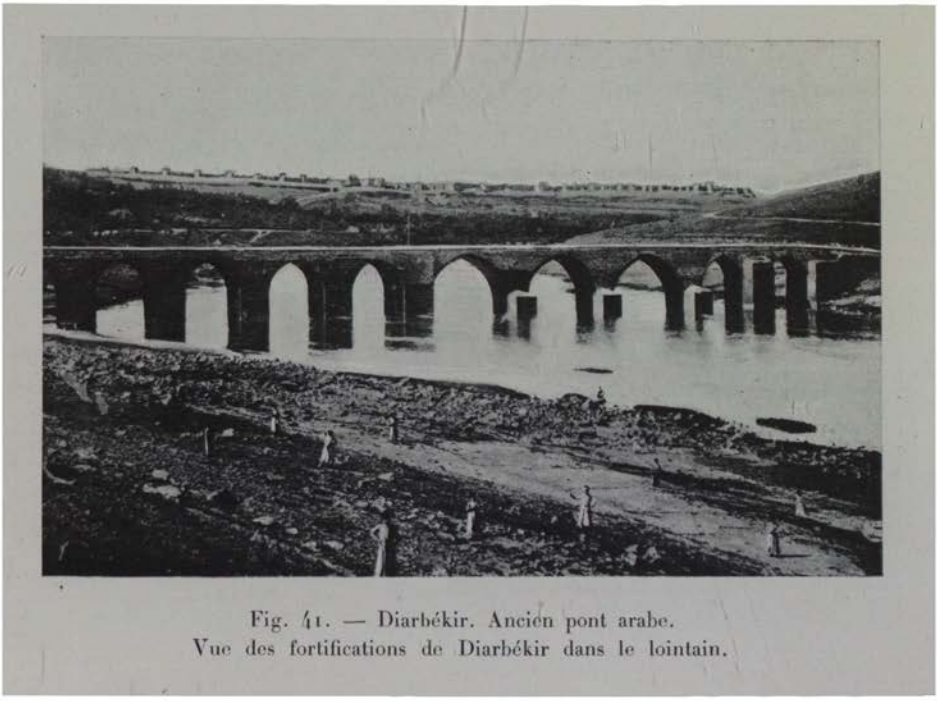


Fig. 41. — Diarbékir. Ancien pont arabe.
Vue des fortifications de Diarbékir dans le lointain.

M. Van Berchem, se basant sur les inscriptions koufiques que je lui ai rapportées, a reconnu qu'elles avaient été construites au XIIe siècle de notre ère (fig. 44).

La grande mosquée a trois nefs. Le Mirhab est au centre. L'édifice a 16 mètres sur 71. La cour de la mosquée a 71 mètres sur 30. De longues inscriptions ornent la façade de la mos-

1. Elles ont été restaurées par des architectes chrétiens, d'Arménie. L'une des tours du sud a été signée par Jean l'Arménien (traduction de M. Derenbourg).

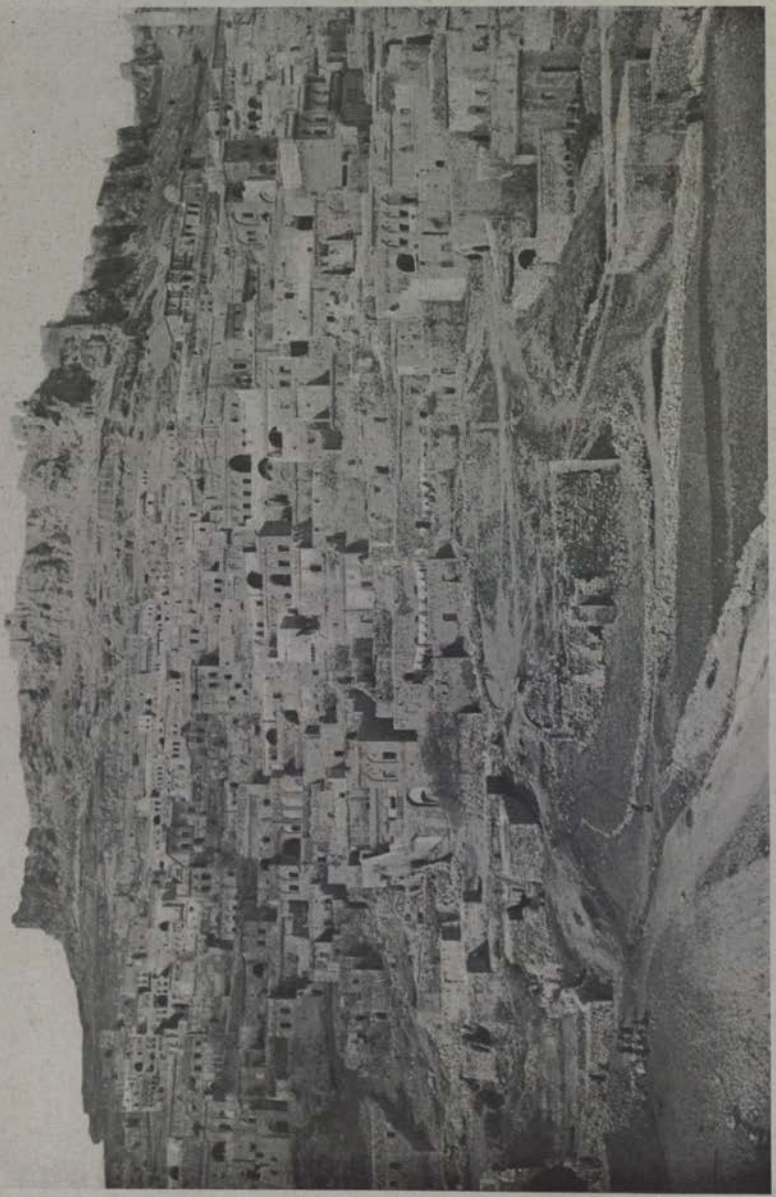
quée et le premier étage des bâtiments qui entourent la cour.

Trois églises ont en outre attiré mon attention. L'une, ancien couvent Nestorien, devenu un magasin d'armes, daterait du VIe siècle ; elle se compose d'une église et d'une chapelle ou salle con-

Fig. 42. — Diarbékir. Représentation d'animaux sur le rempart. XIIe et XIIIe siècles (?).

tiguë. L'église proprement dite ne comprend qu'une coupole supportée par des arcades ogivales. Elle a probablement été remaniée au XIe ou au XIIe siècle, comme l'indiquent ses ornements alvéolés. Au moment de ma visite, on refaisait la coupole suivant la méthode persane, sans employer de cintrages en bois [1].

1. L'église Nestorienne a 26 mètres de côté. La Coupole centrale a 17 mètres de diamètre. La chapelle contiguë a la même dimension. L'édifice entier a donc 52 mètres environ de côté.



VILLE DE MARDINE.

E. LEROUX, Édit.

H. Demoulin, sc.

Une autre église jacobite, à coupole, arcades ogivales et *ornements alvéolés* serait, au dire des prêtres, du ve siècle ; elle aurait été brûlée, puis réparée dans les premières années du xiie siècle (1105 à 1115 ?)[1].

Enfin une église grecque serait en partie du xe siècle[2]. Il importerait de pouvoir déterminer les dates des principales restau-

Fig. 43. — Diarbékir. Tour du Sud-Ouest.

rations des églises de Diarbékir et de Mardine; cela permettrait de fixer l'époque de l'introduction de l'ornement alvéolé dans la haute Mésopotamie.

J'ai remis à M. Van Berchem, le savant arabisant et à M. Strzygowski, l'archéologue bien connu, tous les plans, croquis et photo-

1. L'église Jacobite a une coupole ellipsoïdale dont le plus grand diamètre a environ 12 mètres. Le sanctuaire accolé a 6 mètres de profondeur.

2. L'église grecque est de forme oblongue (10 mètres sur 12) et se termine par une abside en demi-coupole à trompe. Nous ne donnons ici aucun plan de ces monuments Ils feront partie d'une monographie spéciale.

graphies que j'ai rapportés de Diarbékir. M. Van Berchem a bien voulu traduire toutes les inscriptions koufiques, souvent réduites à l'état de rébus, et préparer avec mes documents et ceux qu'il possédait déjà une monographie complète de la ville qui sera publiée ultérieurement. M. Strzygowski s'occupera de la partie purement archéologique.

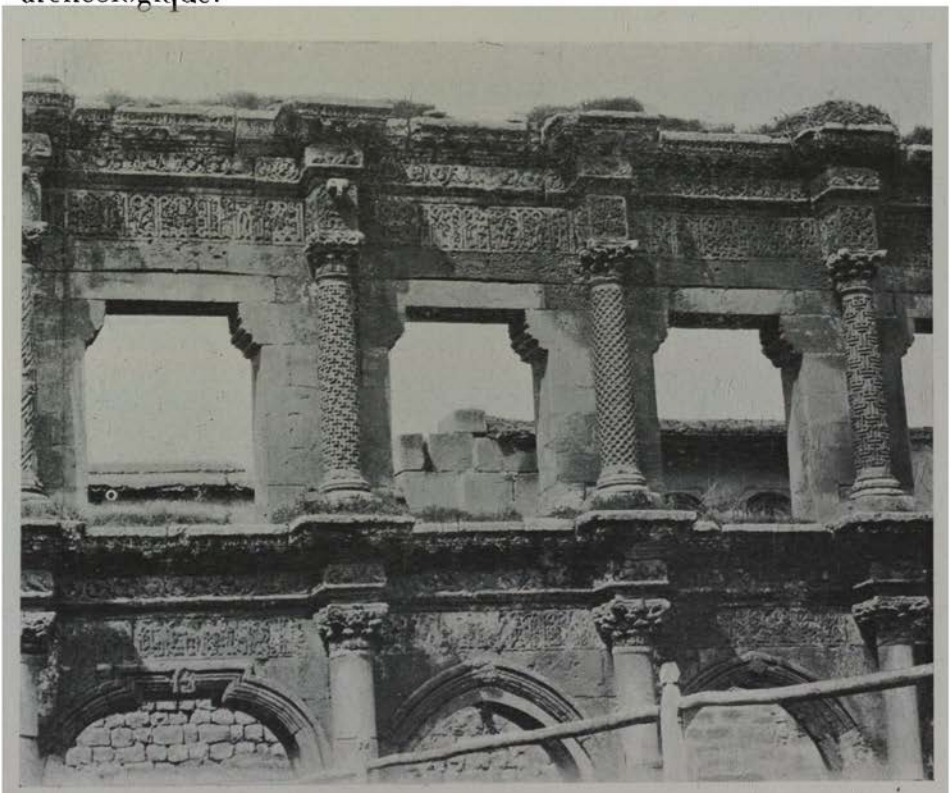


Fig. 44. — Diarbékir. Palais arabe du XIIe siècle.

1er *avril*. — Je quitte Diarbékir à midi.

13 *avril*. — Traversée du Kara Dag par un froid glacial. La neige apparaît à 100 mètres de la route.

14 *avril*. — Arrivée à Zouërak. Ruines d'un castel romain et de thermes qui sont utilisés par la population. Ici m'arrive une aventure amusante. J'étais tranquillement occupé à écrire dans une chambre du caravansérail donnant sur le bazar, lorsqu'une coquille d'œuf, lancée probablement par un gamin, tomba dans ma cham-

bre. C'était une insulte ! Fureur des gendarmes qui se précipitent dans la rue. Tout le monde prend un air innocent, mais il faut une sanction et, malgré mon intervention pacifique, les boutiques voisines sont fermées et les marchands emmenés au poste. Voilà ce qui s'appelle de la justice expéditive !

15 *avril*. — Rencontre de malandrins qui attaquent des voyageurs à 600 ou 800 mètres derrière nous et tirent deux coups de fusil. Mon chef d'escorte hausse les épaules, cela ne le regarde pas.

Je remarque de nombreux vignobles, assez bien soignés. Les sarmants courent librement sur le sol, sans échalas ni supports.

Dans le courant de l'après-midi je suis accosté par une pauvre femme qui se plaint d'avoir été abandonnée par son mari — plus jeune qu'elle — le jour même de son mariage. Ce vilain homme lui a volé toutes ses économies pour faire la grande fête à Orfa. La malheureuse pousse des cris à fendre l'âme. Elle n'est ni jeune ni jolie. Je l'adresse à mon chef d'escorte qui écoute gravement la requête et promet de signaler le fait à la police, le soir même.

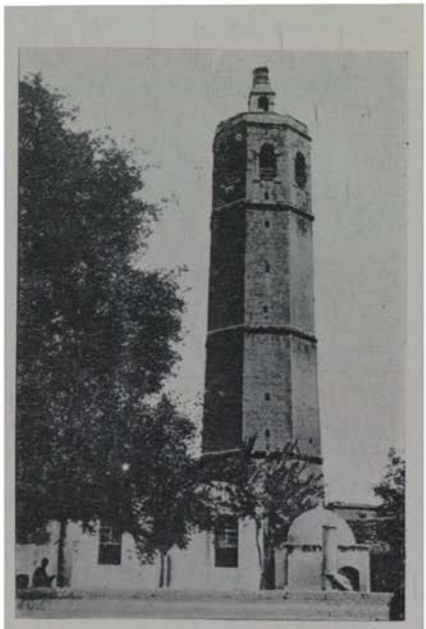


Fig. 45. Orfa. — Clocher byzantin. VIe siècle.

16 *avril*. — Arrivé à Orfa, ancienne Édesse (30 000 habitants). Je reçois un accueil excellent du Gouverneur, jeune homme élevé à la française, qui me donne sa photographie. Je descends chez les Pères capucins.

La ville a appartenu aux croisés jusqu'au milieu du XIIe siècle. Elle possède des ruines romaines assez importantes, une citadelle moyenageuse, un minaret à base octogonale (V^e^ et VIe siècles) ayant

fait partie de l'église des 40 martyrs (fig. 45), un minaret carré avec fenêtre en fer à cheval attribué par les Capucins à l'époque de Justinien (église de la mère de Dieu) mais qui a probablement été construit par les croisés (fig. 46), enfin une nécropole byzantine creusée dans les rochers du voisinage. M. Viollet, architecte, qui est allé d'Alep à Bagdad par la voie de l'Euphrate a bien voulu me remettre une photographie du minaret d'Anah (ancienne Anita) situé à moitié route de Bagdad. Je considère cet édifice comme appartenant aux premiers siècles de l'Hégire (fig. 47).

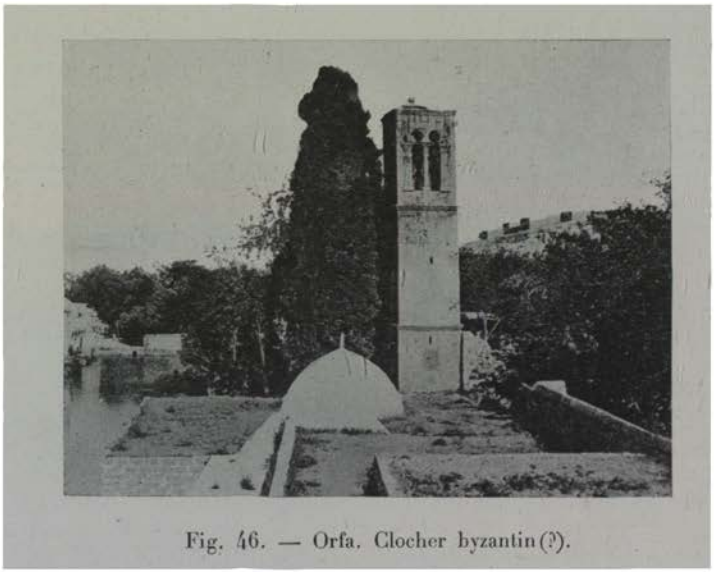


Fig. 46. — Orfa. Clocher byzantin (?).

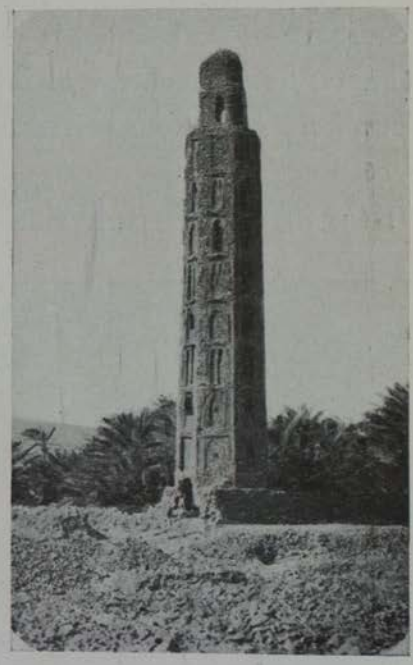
M. Viollet qui a fait une étude spéciale de l'île d'Anah — jusqu'ici inexplorée — se propose d'y retourner prochainement pour y poursuivre ses études archéologiques.

On pourra comparer avec fruit ce minaret avec les minarets carrés ou octogonaux d'Orfa et de Syrie.

17 *avril*. — *Seroudj*. Tombeaux et bas-reliefs byzantins (fig. 48 et 49). Ici commencent ces singuliers villages kurdes avec des maisons en briques crues en forme de pains de sucre, dont on voit un si curieux spécimen dans les bas-reliefs assyriens du British Museum. Un petit chapeau coiffe l'extrémité du pain de sucre et laisse passer la fumée.

On rencontre de ces villages jusqu'aux environs d'Alep (fig. 50).

Pierre, mon jeune domestique, tombe malade. Il a un ganglion de l'aine très enflé, il pleure. Voici l'ordonnance médicale prescrite à son sujet par mes muletiers réunis en conseil : badigeonner de suite la partie malade, appliquer dessus un vieux soulier et frapper légèrement trois coups sur ledit soulier, puis étendre sur le ventre un cataplasme de crottin de cheval et se coucher. Le lendemain, le jeune Pierre était guéri et trottait comme un jeune chien le long de la Caravane.



Phot. communiquée par M. Viollet.

Fig. 47. — Minaret d'Anah, sur l'Euphrate. Premiers siècles de l'Hégire (à 350 kilomètres à l'ouest de Bagdad).

18 *avril*. — *Birédjik*, ancienne ville Hittite, a appartenu aux croisés ; ses fortifications sont fort curieuses. Nous passons l'Euphrate en barque. Toute cette zone a servi en partie de base d'opérations aux Romains dans leurs guerres avec les Parthes et les Perses (fig. 51).

19 *avril*. — *Ardgekoyenli* (?). Je couche dans la grande chambre du chef du village, avec mon cheval. J'exige toutefois qu'on en fasse sortir au préalable six moutons, deux bœufs et deux chameaux.

En Mésopotamïe les animaux sont traités en camarades par leurs maîtres et vivent avec eux sur un pied complet d'égalité. Ils bénéficient de ce contact et paraissent plus intelligents que les animaux similaires d'Europe.

Toujours pas d'arbres, mais d'immenses champs de blé.

20 *avril*. — Mon drogman Yacoub me raconte qu'il a fait vœu en 1899, au cours d'un naufrage dans la mer Rouge, de faire maigre

tous les samedis en l'honneur de la Vierge Marie si celle-ci le tirait d'affaire. Il a été sauvé et il tient son serment strictement. — Et le Vendredi ? — Ah ! dame, le vendredi je fais gras ! — Mais malheureux, les virements sont interdits en religion comme en administration ! Alors vous privez Jésus-Christ de son vendredi ?... Pas de réponse.

Deux jours après, en liquidant ma caravane, je m'aperçus que le

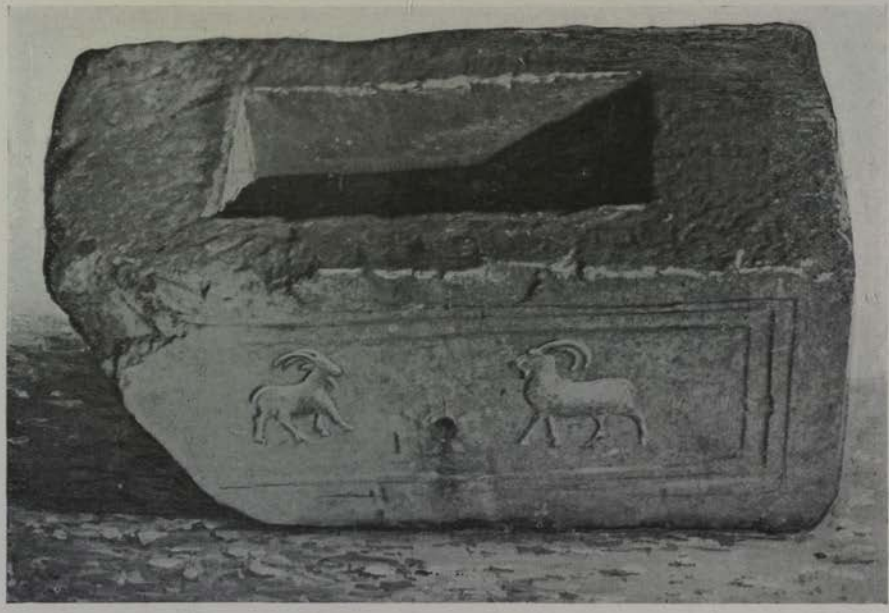


Fig. 48. — Seroudj. Auge avec sculptures byzantines (creux de 0m,70 sur 0m,40).

susdit Yacoub, m'avait compris dans le cercle de ses opérations et m'avait dérobé — sans virement cette fois — mes briques de Babylone et une somme de 150 francs !

21 *avril*. — *Alep*. Enfin, je trouve un chemin de fer ! Ouf ! Je descends dans un des nombreux hôtels européens de la ville. Je liquide ma caravane, je vends mon matériel à vil prix et je renvoie mon escorte. Ces braves soldats, je tiens à le dire bien haut, ont constamment refusé le pourboire journalier de quatre francs vingt-cinq par jour et par tête que je voulais leur offrir. Depuis mon départ

de Mossoul, toutes mes escortes, sauf les gendarmes qui appartiennent à l'autorité civile, m'ont fait la même réponse : « Nous sommes des soldats, c'est un honneur pour nous que d'escorter un

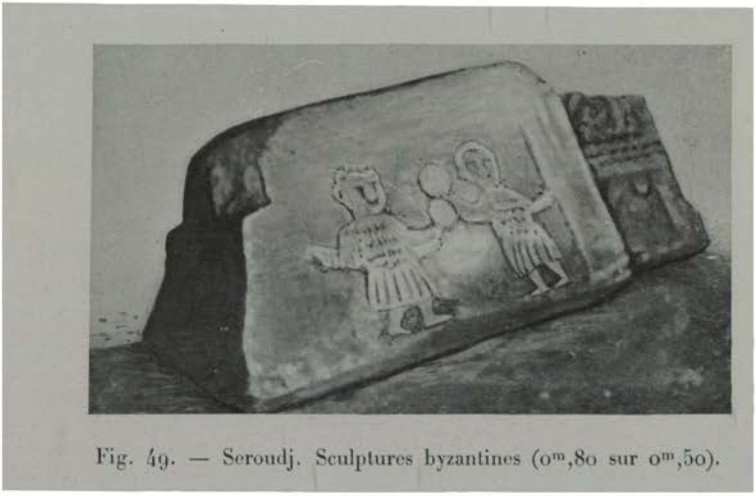


Fig. 49. — Seroudj. Sculptures byzantines (0m,80 sur 0m,50).

général français ; nous ne voulons pas d'argent ». Évidemment, ils avaient une consigne, mais quel est le soldat européen qui aurait fait une semblable réponse, hors de la vue de ses chefs ?

Fig. 50. — Seroudj. Maisons Kurdes.

Mes domestiques, peu confiants dans la sécurité de la route, prennent des chèques sur la Banque ottomane ; ils retrouveront leur argent à Bagdad.

Le gouverneur de la province, Niazim pacha et son chef de cabinet,

Mahomet Ali bey, parlent admirablement le français. Ces Messieurs, ainsi que le général commandant les troupes, me donnent toutes les facilités possibles pour visiter les monuments de la ville. Je suis accompagné par deux aimables jeunes gens attachés au consulat de France, MM. Ronflard et Moreau, auxquels M. Guillois, notre consul, a bien voulu me confier.

La célèbre citadelle de Noureddin (fig. 52) appartient à l'autorité

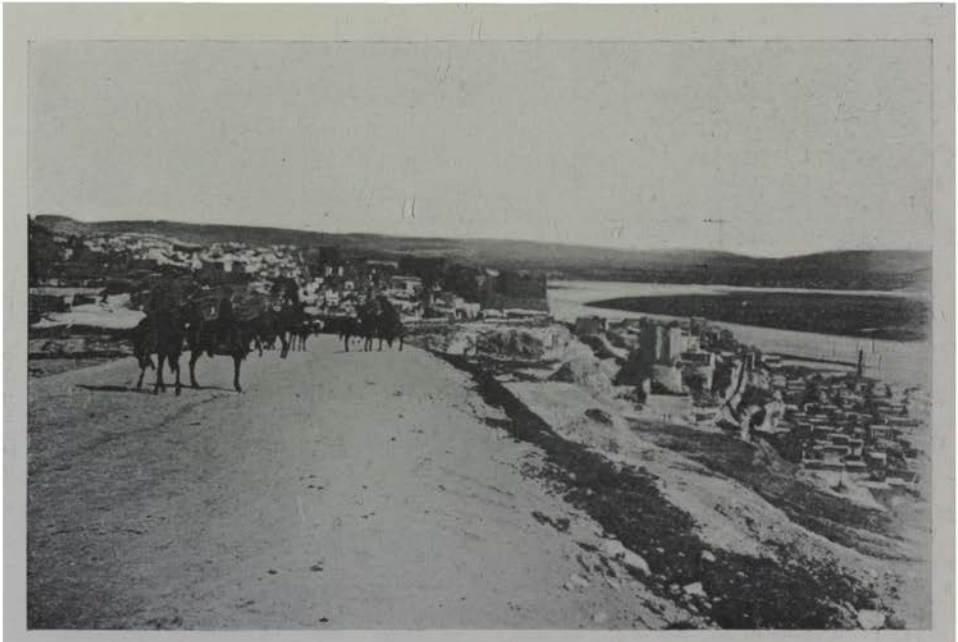


Fig. 51. — Birédjik sur l'Euphrate.

militaire. Les murailles actuelles, qui ont succédé à d'autres beaucoup plus anciennes, datent des XIIe et XIIIe siècles[1]. Cette citadelle est trop connue pour que j'en parle en détail. Je donne ici une photographie d'une partie de l'extrados d'une porte de la grande entrée orné d'un dragon sculpté assez semblable à celui de la porte de Bab el Talism à Bagdad (fig. 21). On remarque sur les murs

1. Les inscriptions sont en général de Mélik es Zahir, fils de Saladin, 1209.

des bas reliefs d'animaux comme à Diarbékir[1]. L'influence persane est ici manifeste.

L'église de Sainte-Hélène, probablement du vi^e^ siècle, a été transformée en Mosquée ; quant à la célèbre synagogue qui passe, d'après une inscription relativement moderne, pour avoir été construite l'an 170 av. J.-C., je la crois tout simplement, à l'exception de deux colonnes à chapiteaux antiques, du xie ou du xiie siècle de notre ère.

Fig. 52. — Alep. Citadelle, xiiie siècle.

25 *avril*. — *Damas*. La suite de mon voyage n'offre plus qu'un médiocre intérêt pour les lecteurs très avertis auxquels je m'adresse. Il n'est pas un touriste d'Orient qui n'ait visité Damas et Beyrouth ; il serait donc abusif d'en parler ici.

Je ne reconnais plus le Damas d'autrefois, les tramways électriques ont tout changé ; les chameaux effarés ne savent où se mettre

1. Le lecteur trouvera dans le chapitre relatif à Samara le dessin d'un chapiteau de la grande salle (fig. 92).

et les marchands d'antiquités qui, sur tous les points du globe me servent régulièrement de refuge quand je n'ai rien à faire de particulièrement urgent, se sont horriblement modernisés. Ils vendent des cartes postales ! C'est avec peine que j'ai pu me procurer quatre bas-reliefs de Palmyre pour mon cher musée de Grenoble quelques faïences intéressantes des XIIIe et XIVe siècles — encore, parmi celles-ci en ai-je trouvé une qui avait été retouchée au ripolin — enfin un curieux ornement en bronze du XIIIe siècle qui vient s'ajouter à la

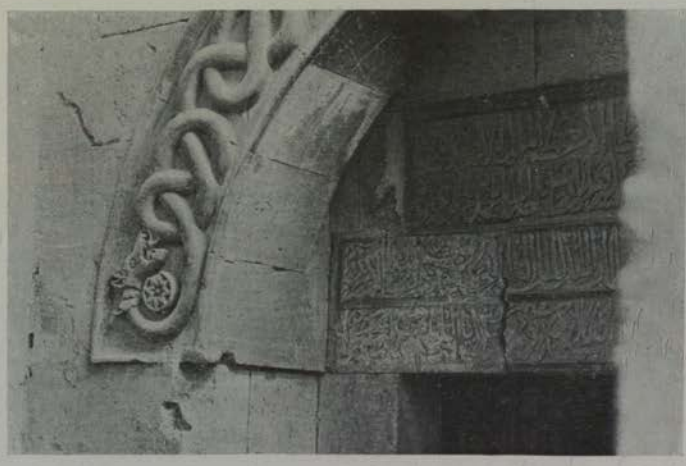


Fig. 53. — Une porte de la Citadelle d'Alep, 1209. Influence indoue et chinoise.

série des figurations d'animaux que nous avons signalés à Bagdad, Diarbékir et Alep (fig. 54). Il y aurait d'intéressantes comparaisons à établir entre ces différents bas-reliefs d'une part et d'autre part avec les monnaies ortokides (XIIe siècle) aux personnages assis à la turque ainsi que les plats damasquinés de Mossoul aux médaillons à personnages costumés en partie à la chinoise (XIIe siècle) conservés à la Bibliothèque nationale de Munich. Il y eut là des influences de l'Inde, de la Chine et de la Perse absolument curieuses.

Je passe une amusante soirée avec M. L. L., explorateur, qui fait pour un cinématographe de Paris des scènes pittoresque de la

Turquie d'Asie. Les clichés, sauf le premier de chaque série, ne sont développés qu'à Paris.

27 *avril*. — *Beyrouth*. Je quitte Damas à 9 heures du matin et j'arrive à Beyrouth vers 4 heures du soir. La Compagnie du chemin de fer de Beyrouth à Alep est française. On lui reproche de ne pas avoir modifié, par raison d'économie, la partie de la section Beyrouth-Damas, qui est à crémaillère, alors que d'autres parties du réseau

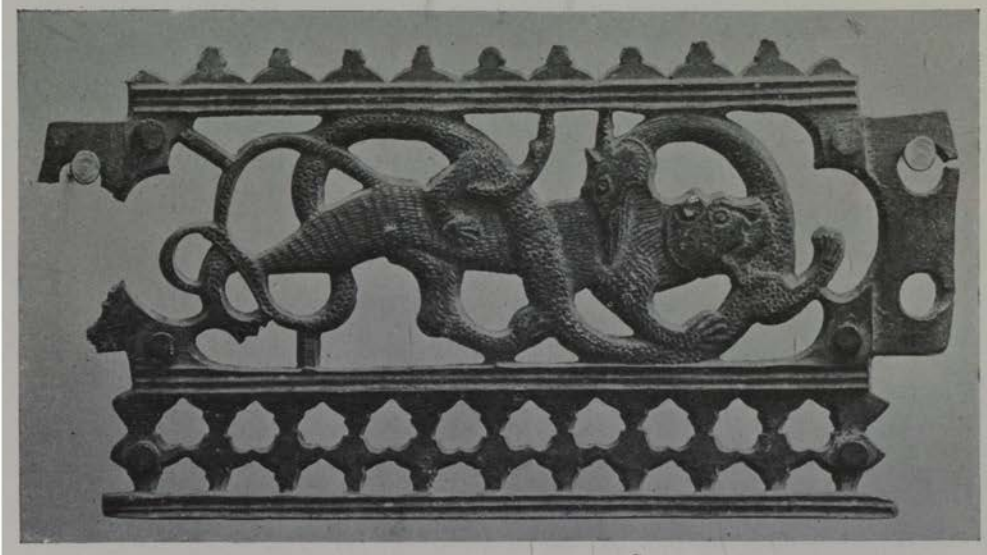


Fig. 54. — Damas. Art Musulman. XIIIe siècle (?). Ornement en bronze. 2/3 nature. Musée de Grenoble. Collection de Beylié.

sont à voie normale. Il résulte de ce fait que le rendement des sections à voie normale ne peut dépasser le rendement forcément restreint de la voie à crémaillère. On pourra remédier provisoirement à cette situation en augmentant le nombre de trains sur la section à crémaillère. Plus tard, on creusera un tunnel. Ce dernier projet est à l'étude.

La voie atteint à un moment donné 1 400 mètres d'altitude.

Des spéculateurs ont installé non loin de là un grand hôtel avec salles de jeux entouré d'un embryon de parc. Les Égyptiens y accou-

rent en foule prendre des bains d'air. Hôtel et paysages sont également laids.

Aux gares, de petits soldats très propres, habillés en zouaves et appartenant à la garde spéciale du Liban chrétien, regardent béatement passer le train.

M. Campana, notre consul de Beyrouth, veut bien me servir de cicérone. Je visite la superbe université des Jésuites qui comprend une faculté de médecine, une faculté de droit, une faculté de langues orientales, un collège, un grand et un petit séminaire, une imprimerie — qui emploie 80 ouvriers — des ateliers d'héliogravure et une merveilleuse bibliothèque dont on a bien de la peine à m'arracher.

30 *avril*. — Je pars pour l'Égypte afin d'étudier à nouveau les anciennes mosquées du Caire et les comparer avec les monuments de la Mésopotanie et de la Syrie. M. Maspero, le célèbre égyptologue, et M. Herz, le savant directeur du Musée musulman du Caire, ont l'extrême amabilité de diriger mes recherches.

Je fais une fugue sur Louqsor, puis je m'embarque pour Marseille où j'arrive le 15 mai.

Il me reste de ce long et singulier voyage, en plus de mes précieux souvenirs archéologiques, l'impression douce et réconfortante que le prestige moral de la France est resté entier dans tout l'Orient. Riches et pauvres considèrent toujours la France comme le pays de la civilisation, de la justice et de la liberté. Ces mots m'ont été dits bien souvent en cours de route et toujours ils m'ont été droit au cœur.

Peut-être sont-ils excessifs, peut-être conviendrait-il, pour être sage, de tenir plus exactement compte du coefficient d'hyperbolisme qui accompagne tous les compliments dans ces pays du soleil, mais c'est déjà beaucoup que les braves gens qui les ont prononcés devant moi aient eu conscience du plaisir qu'ils pouvaient me faire. Ils ont réussi et je les en remercie.

II

BIRMANIE

FOUILLES DE PROME

II

FOUILLES DE PROME

(BIRMANIE).

Les fouilles[1] que j'ai entreprises en Birmanie en janvier 1907, sur l'emplacement de l'ancienne ville de Prome, ont eu surtout pour but de rechercher les origines historiques et religieuses de cette cité légendaire.

Il y a deux Prome : le vieux Prome et le Prome moderne. Le vieux Prome se trouve au Sud de la station de Hmauza sur la voie ferrée de Rangoon à Prome. Le Prome moderne est situé à une dizaine de kilomètres plus à l'Ouest. C'est le port le plus important de l'Iaouaddy ; il ne contient aucun monument antérieur au XVIe siècle.

Je ne parlerai ici que du vieux Prome. C'était une ancienne colonie hindoue. Elle s'appela Çrikshetra, Pissanumyo, la ville de Vichnou ; Rsimyo, la ville de l'Ermite, enfin en langage talain : Prome, la ville de Brahma. Elle aurait été fondée, d'après la légende, 454 ans avant J.-C. par les rois indiens de Tagoung de la dynastie royale de Kapilavastu (de la vallée du Gange) et abandonnée au IIe siècle après J.-C. pour la ville de Pagan. Mais ces légendes établies uniquement dans le but de faire remonter l'origine des rois de Birmanie à une antiquité reculée et de relier leur dynastie aux

1. Cette IIe partie est la reproduction, revue et corrigée, du rapport que j'ai remis à l'autorité anglaise à mon départ de Birmanie.

dynasties royales de l'Inde, n'ont aucune valeur. Ce qui paraît plus probable, c'est que les villes côtières de la Birmanie étaient occupées aux environs du 1er siècle de notre ère, par des colonies hindoues venues de la côte orientale de l'Inde, et spécialement de la côte d'Orissa. L'interland du pays était parcouru par les Piu ou Piao et d'autres tribus d'origine tibétaine. Tout à fait au Nord se trouvait la principauté de Tagoung, colonisée par des Hindous venus de Manipur.

A l'Est de Rangoon, dans le Martaban, le Tavoy et le Tenasserim, vivaient les Môn ou Talains, apparentés par la langue aux Cambodgiens. L'action des Môn ou Talains ne se manifesta historiquement qu'au IVe siècle, lorsque leurs armées s'emparèrent de Prome. L'occupation de cette ville ne fut probablement pas définitive, car nous voyons dans les Annales chinoises que Prome jouait encore le rôle de capitale des Piu en 802 [1].

Du IXe au XIe siècle survint une période de guerre et de luttes intestines qui ne prit fin qu'au milieu du XIe siècle à l'avènement du grand roi Anorata. Ce prince constitua de manière définitive la nation birmane et établit sa capitale dans la ville, jusque-là secondaire, de Pagan. Il fit ensuite la conquête de tout le pays Talain, c'est-à-dire de tout le Sud de la Birmanie et détruisit la ville de Prome.

Ainsi donc la ville de Prome qui était encore capitale des Piu au IXe siècle cessa de l'être entre le IXe et le XIe siècle [2] et fut détruite au XIe siècle par les Piu eux-mêmes, devenus Birmans. Nous pensons que l'époque de l'abandon de Prome par les Piu peut être fixée au IXe siècle ; la tradition veut en effet que la porte monumentale de Pagan ait été édifiée en l'an 850.

1. Pelliot. Itinéraire de Kia-tan. *Bulletin de l'École d'Extrême-Orient,* tome IV, p. 156, 178, 371. Une ambassade birmane conduite par le fils du roi des Piu serait partie en 802 de Prome, capitale des Piu, pour se rendre en Chine avec des présents.

2. D'après M. Duroiselle, la ville redevint hindoue dans l'intervalle.

E. Leroux, Édit.

Fig. 1.

Fig. 2.

Fig. 3.

Tablettes votives de Prome (Birmanie), en terre cuite, grandeur naturelle.

H. Demoulin, sc.

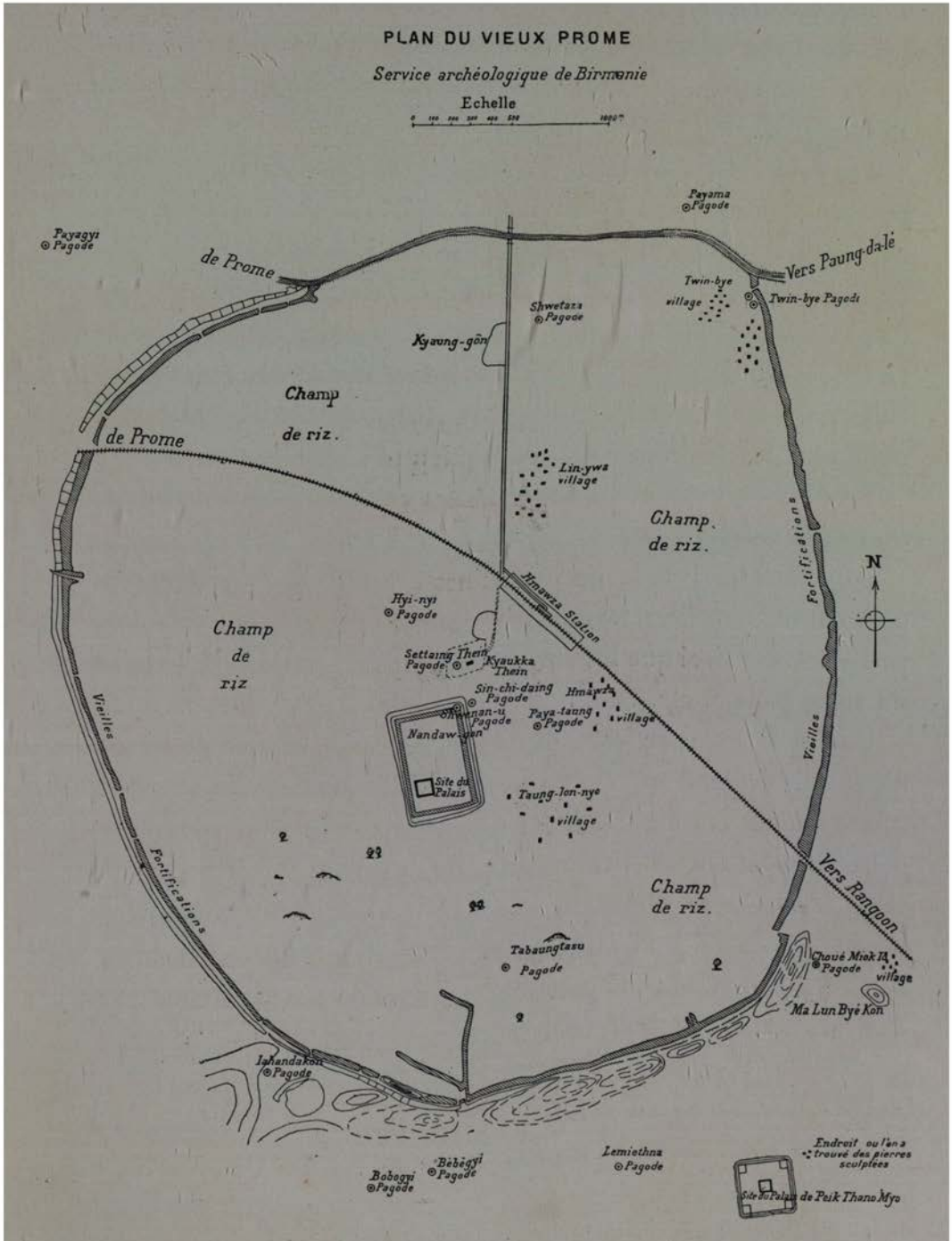

PLAN DU VIEUX PROME
Service archéologique de Birmanie
Echelle
Payama Pagode
Payagyi Pagode
de Prome
Vers Paung-da-lé
Twin-bye village
Twin-bye Pagode
Shwetaza Pagode
Kyaung-gôn
Champ de riz.
de Prome
Lin-ywa village
Champ de riz.
Fortifications
N
Hmawza Station
Hyi-nyi Pagode
Champ de riz
Settaing Thein Pagode
Kyaukka Thein
Sin-chi-daing Pagode
Hmawza
Shwenan-u Pagode
Paya-taung Pagode
village
Nandaw-gon
Site du Palais
Taung-lon-nye village
Vieilles
Vieilles
Fortifications
Champ de riz.
Vers Rangoon
Tabaungtasu Pagode
Choué Miok Id Pagode
village
Ma Lun Byé Kon
Iahandakon Pagode
Endroit ou l'on a trouvé des pierres sculptées
Lemiethna Pagode
Bébégyi Pagode
Bobogyi Pagode
Site du Palais de Peik Thano Myo

Fig. 55.

J'ajouterai qu'au XIIIe siècle, l'ancien royaume de Pegou (y compris Prome) se rendit indépendant et ne fut repris par les Birmans qu'au XVIIIe siècle. C'est probablement pendant cette période que le Prome moderne acquit en partie son importance.

Les ruines du vieux Prome comprennent : quatre stupas, deux pyramides talaines, un temple bouddhique abandonné après un essai de restauration déjà ancien, quatre édicules bouddhiques en briques de 5 à 7 mètres de côté en partie démolis, trois ou quatre groupes de pierre à bas-relief qui sont les restes d'anciennes chapelles à base rectangulaire de même forme et de même dimension que les édicules précédents, enfin les vestiges d'anciennes fortifications et de nombreux tas de briques sans inscription ni bas-relief.

Sauf les deux stupas du Nord, toutes ces ruines se trouvent au Sud de la voie ferrée.

Pour faciliter l'étude de ces ruines éparses, je les ai groupées par nature d'édifices, sans tenir compte de leur situation respective. C'est ainsi que les stupas forment un groupe, les chapelles un autre groupe, etc...

Une carte levée par les soins du service archéologique de Birmanie sur ma demande permettra au lecteur de se reconnaître (fig. 55).

Les fouilles ont été exécutées à mes frais, avec l'autorisation du gouvernement anglais, par une cinquantaine d'ouvriers indigènes du village de Hmauza, sous la surveillance des employés techniques du service archéologique de Birmanie. — M. Taw-Sein-Ko, chef de ce service a bien voulu me prêter le concours de son expérience pendant toute la durée des travaux.

A. — Groupes de pierres sculptées et bas-reliefs isolés.

1e *Settaing thein* (Monastère bouddhique près de Hmauza). — On appelle ainsi deux groupes de pierres sculptées émergeant du sol

et se faisant face à 70 mètres de distance dans l'enceinte du monastère bouddhique de Hmauza (fig. 56). Les fouilles ont permis de constater que les plaques centrales A et A′ ont une hauteur totale de 3m,10 et une largeur de 2m,10.

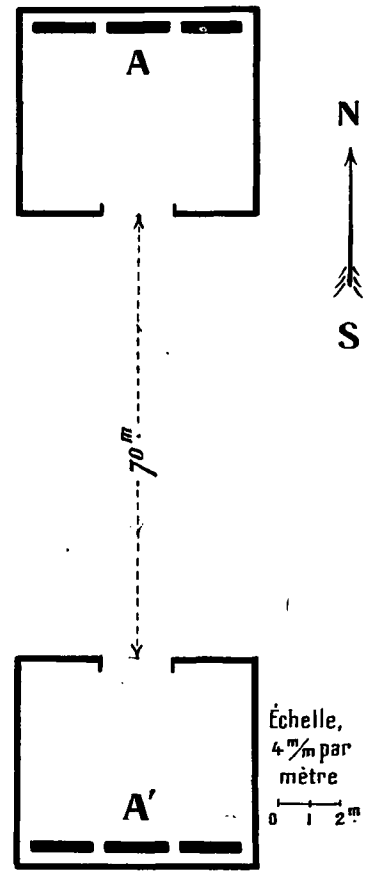


Fig. 56. — Settaing Thein.

Ces pierres représentent le Bouddha assis entre deux disciples (fig. 57), elles constituaient le fond de deux édicules rectangulaires dont on retrouve aisément les traces en piochant légèrement le sol (fig. 56).

Le bas de la pierre A porte une grande inscription très abîmée dont il reste environ sept lignes. Cette écriture, dont je n'ai pu prendre que de très mauvais estampages, ressemble à l'écriture *inconnue* des deux stèles bilingues et quadrilingues que j'avais relevées en 1906 à Pagan.

A défaut de cette inscription et d'une autre dont nous parlerons *plus loin*, je donne le fac-simile de l'inscription en langue inconnue de la stèle quadrilingue (Pali — birman — talain — langue inconnue) de Pagan, et la traduction du texte pali qui l'accompagne[1] (Pl. VIII).

Les bas-reliefs de Settaing Thein représentent le Bouddha assis entre deux disciples. On remarquera que les dossiers des sièges

1. Cette traduction a déjà été publiée en 1899 dans les *Inscriptions of Pagan, Pinya and Ava, Rangoon, Government printing*, p. 97.

La stèle bilingue de Pagan a un côté écrit en chinois, mais ses caractères presque complètement effacés sont illisibles.

des deux disciples sont de forme absolument chinoise, ce qui implique nécessairement l'influence du Nord, et par suite probablement du *Bouddhisme du Nord.*

J'emploierai plusieurs fois dans le cours de cette étude l'expression de Bouddhisme du Nord, pour qualifier l'origine de certains bas-reliefs ou de certaines tablettes votives dont les ornements et les détails du costume ou du mobilier des personnages représentés ont un caractère franchement tibétain ou chinois, mais il est bien évident que ces modèles, au point de vue religieux, ont pu être utilisés tout aussi bien par les peuples qui suivaient le Bouddhisme du Sud.

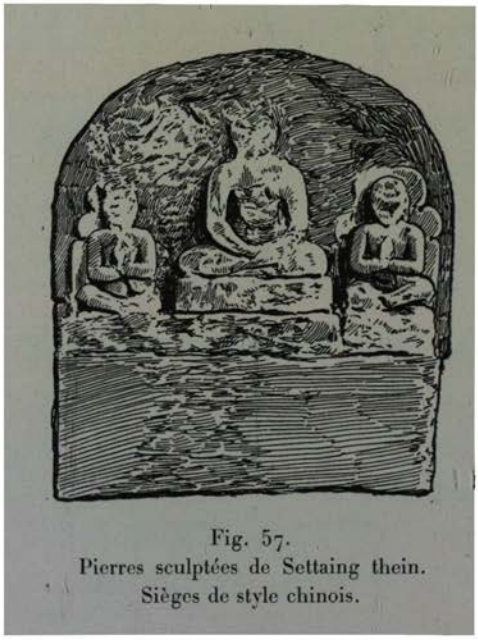


Fig. 57.
Pierres sculptées de Settaing thein.
Sièges de style chinois.

Les plaques votives en terre cuite, très nombreuses, trouvées aux environs ne portent aucune inscription. Elles sont du modèle connu, tantôt avec les nagas, tantôt avec des lions, qui pourraient bien être des nagas, tantôt avec des stupas (Pl. V et VI).

2° *Peik Thano Myo* (Ville de Vichnou). — La ville de Prome à l'époque de sa splendeur était une agglomération de villages et de villes, d'époques différentes. Les nationalités formaient des groupes distincts. C'est ainsi qu'il y eut (d'après la tradition) deux colonies hindoues, l'une portant le nom de Peik Thano Myo (fig. 58), l'autre celui de Thaung-bye-Gôn. De cette dernière il ne reste rien, et de la première pas grand' chose. C'est paraît-il la plus ancienne. On y retrouve avec difficulté quelques traces de murs en brique ayant appartenu aux deux enceintes concentriques d'un palais et d'une ville (fig. 58) et quelques vestiges de chapelles de 5 à 6 mètres

de côté, ayant conservé parfois une pierre à bas-relief, le tout est caché par la brousse. L'enceinte de Peik Thano Myo est carrée, chaque côté a 310 mètres. L'enceinte du palais WXZY a environ 63 mètres par face. Les murs des petites enceintes carrées des angles EPNO, etc., de la ville sont complètement démolis. Le bas-relief le plus intéressant est sans contredit celui de Pogaung Kan. Il

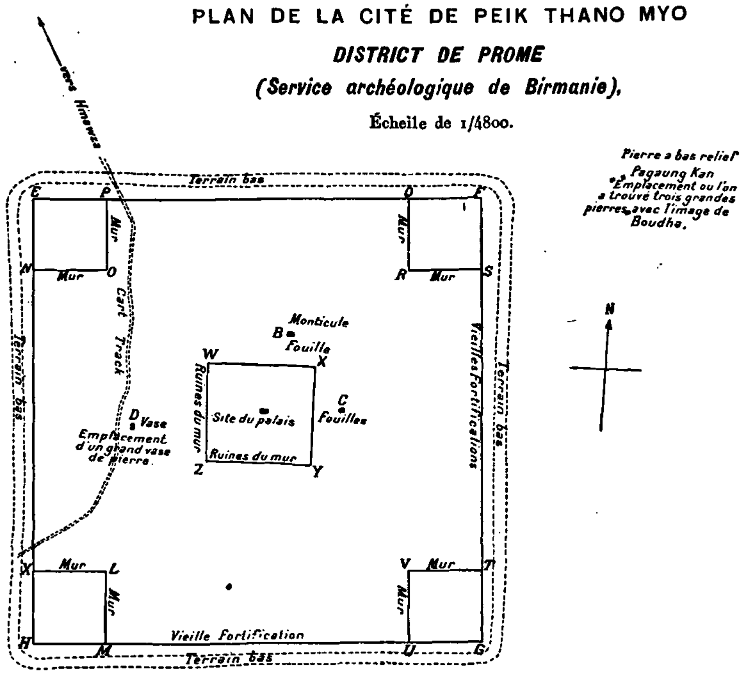


Fig. 58. — Peik Thano Myo.

se trouve à une soixantaine de mètres de l'enceinte. La sculpture est très abîmée, elle représente le Bouddha ayant à sa droite Sudra. tenant dans la main droite une queue de cheval fixée à un manche (chasse-mouche), puis deux personnages mitrés, et à sa gauche Brahma(?) et deux disciples couronnés ; au-dessus des deux personnages mitrés, vole un génie (fig. 59)[1].

Les mitres des deux personnages placés à la droite du Bouddha

1. Interprétation donnée par M. Taw-Sein-Ko.

sont de forme franchement tibétaine. Le bas-relief peut donc être attribué au Bouddhisme du Nord.

Cette pierre a 2m,50 de haut, 2 mètres de large et 40 centimètres d'épaisseur.

Les sculptures du bas de la pierre sont totalement déformées. Les indigènes y ont reconnu deux éléphants et deux personnages. J'ai été moins heureux qu'eux et je persiste à n'y rien distinguer de lisible.

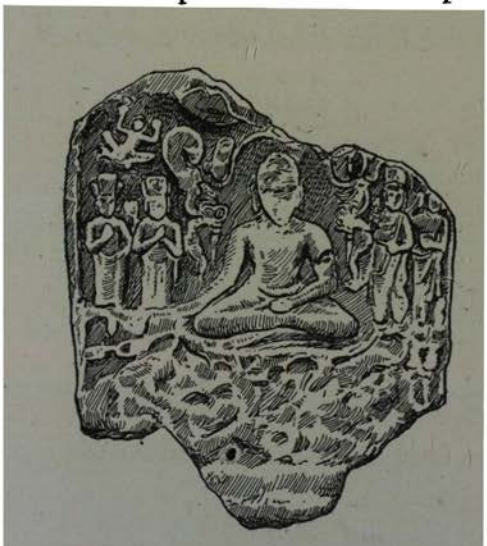


Fig. 59. — Pierre sculptée de Pogaung-Kan, près de Peik Thano Myo. Influence tibétaine.

Les excavations pratiquées autour des principales pierres, de la ville de Vichnou, n'ont donné aucun résultat intéressant, mais ont montré qu'il existait sur cet emplacement 3 ou 4 chapelles de 6 à 7 mètres de côté ayant appartenu probablement à d'anciens monastères en bois dont il ne reste naturellement plus de traces.

Nous avons trouvé un linteau de porte en pierre sans ornement et un fragment de chambranles. Un vase en pierre de 1 mètre de diamètre environ a été déterré un peu plus loin. Il faisait office de citerne. Enfin quelques pierres en limonite provenant de carrières situées sur le littoral, à l'Est de Rangoon, ont apporté la preuve de relations commerciales avec les Talains.

3° On avait pensé jusqu'ici qu'un tertre de la ville de Vichnou, ayant quatre puits de 1m,30 de profondeur à chaque extrémité d'un quadrilatère de 6 mètres de côté, marquait l'emplacement des anciennes sépultures des Piu. L'un de ces puits a même été recouvert d'un kiosque pour en assurer la conservation. Il comprend deux ou trois couches alternées d'argile et de cercles de pierre de

1m,30 de diamètre, de 0m,45 de hauteur et 0m,05 d'épaisseur. Je crois que ces puits sont simplement les anciennes latrines d'un monastère de bonzes. Aujourd'hui encore les monastères ont des latrines distinctes de ce genre pour l'abbé, les moines, les novices et les enfants.

Dans mon ouvrage sur l'*Architecture Hindoue en Extrême-Orient*, j'ai donné le croquis de deux de ces pierres (fig. 60) mais les renseignements fournis à cette époque par les autorités locales ont été reconnues inexacts.

Fig. 60. — Coupe de deux pierres d'un puits.

4° Dans le voisinage du stupa de Bobogyi dont je parlerai plus loin, se trouve un bas-relief en pierre, que j'ai fait dégager et qui représente le Bouddha assis entre deux personnages. Il formait le fond d'une petite chapelle en briques, de forme rectangulaire, de quelques mètres de côté, aujourd'hui disparue.

5° Un bas-relief intéressant, franchement brahmanique, le seul de ce genre que nous ayons rencontré dans cette région, se trouve dans le jardin du Deputy commissionner de Prome. Il représente Vichnou à quatre bras sur un garuda, ayant à sa gauche Laksmi (Pl. VII, fig. 2). Cette pierre provient de l'ancien Prome.

Dans le musée de Rangoon, il existe trois pierres sculptées représentant Vichnou couché ou assis, avec une tige de lotus lui sortant du ventre et supportant Brahma, Civa et Vichnou. Ces pierres proviennent du Pegou et ont été publiées en 1894[1]. Nous n'en parlons que pour mémoire.

Enfin, dans le jardin du Deputy commissionner de Prome se trouve aussi une stèle bilingue (Talaine et Birmanie) que je ne crois pas antérieure au XIVe siècle.

1. Notes on Antiquities in Ramannandesa (the Talaing Country of Burma). By major R. G. Temple. Bombay printed at the Education Society Steam Press, 1894.

B. — Stupas.

1° *Bobogyi.* — Le stupa de Bobogyi est en briques, de forme cylindrique, de 66 mètres de hauteur environ et de 80 mètres de cir-

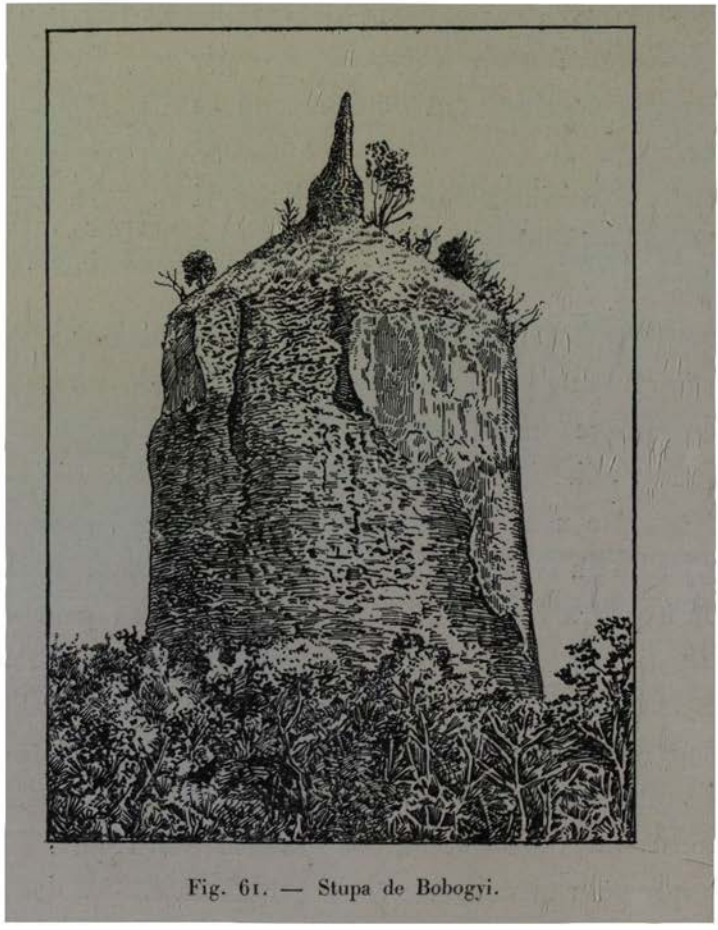


Fig. 61. — Stupa de Bobogyi.

conférence (fig. 61). Il est porté par cinq terrasses formant gradins, ayant comme coupe une hauteur totale de 10 mètres sur 11 mètres de base. L'édifice était recouvert de stuc blanc qui adhérait au moyen d'un quadrillage imprimé sur les briques avant la cuisson. Le monument est terminé par un linga — (ou en tous

Fig. 1.

Fig. 2.

Fig. 3.

TABLETTES VOTIVES DE PROME (BIRMANIE), EN TERRE CUITE, GRANDEUR NATURELLE.

E. LEROUX, Édit.

H. Demoulin, sc.

les cas par une petite protubérance ayant la forme de linga) — précieusement restauré par les gens de la contrée et il est surmonté par un *Ti* en métal, absolument moderne[1].

Au pied du stupa, sur la face Sud-Est, se trouve l'entrée d'un couloir conduisant horizontalement au centre du monument. Ce couloir, déjà fouillé par des chercheurs de trésor, a livré un certain nombre de tablettes votives en terre cuite du plus grand intérêt. L'une d'elles porte au *recto* l'effigie connue du Bouddha assis sur un trône à nagas — interprétation du Service archéologique — ou à lions, et sur le *verso* des caractères tibétains (fig. 62). Nous attribuons également au Tibet une trentaine de petites tablettes, de

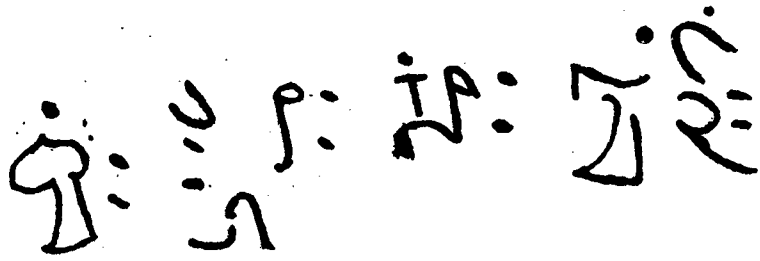


Fig. 62. — Bobogyi. — Caractères Tibétains sur une tablette votive.

forme ronde ou ovoïde (Pl. V, fig. 1) très finement imprimées. Nous savons par M. Taw-Sein-Ko, que ce modèle se rencontre fréquemment au Tibet, et uniquement au Tibet. Il en possède quelques exemplaires.

Sur une autre plaque (Pl. VI, fig. 3) se trouve le Bouddha assis sur un lotus ; deux éléphants débordent à mi-corps, à droite et à gauche du socle. Chaque éléphant soutient un stupa avec sa trompe ; à droite et à gauche du Bouddha se dressent deux lions hiératiques. Sur d'autres tablettes le Bouddha se trouve placé entre deux stupas (Pl. VI, fig. 1).

1. On appelle Ti, un long cône ajouré, en cuivre, orné de clochettes qui surmonte les édifices sacrés.

Enfin il existe plusieurs tablettes avec trois Bouddhas au front *auréolé* (Pl. VI, fig. 2). Ces tablettes peuvent être attribuées je crois au Bouddhisme du Nord. Il existait des représentations du Boudha, de ce genre, au Japon au IXe siècle sur des plaques métalliques à base rectiligne.

Le monument de Bobodgyi, faute d'inscriptions, ne saurait être

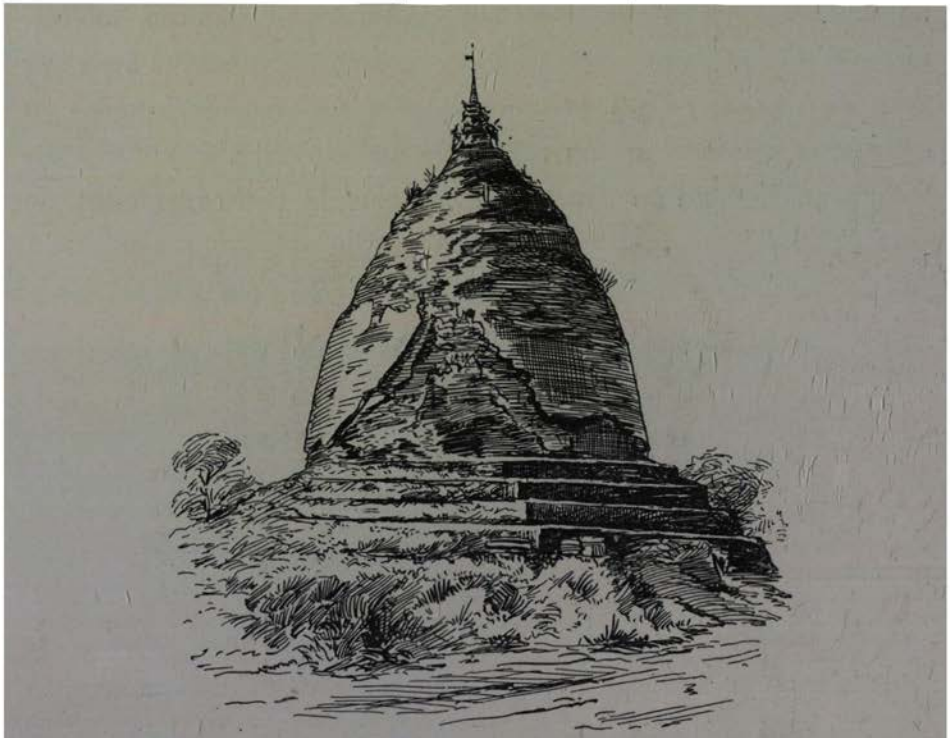


Fig. 63. — Stupa de Payagyi.

daté de façon précise. Il est certainement postérieur aux stupas de l'Inde et de Ceylan dont il diffère absolument par la forme et pourrait bien appartenir au VIIe ou au VIIIe siècle, c'est-à-dire à l'époque des stupas découverts par M. Aurel Stein dans le Khotan[1]. Ces derniers ont une forme cylindrique et correspondent à l'époque de la grande extension du Tibet bouddhiste.

1. *Ancient Khotan*, 1° vol. fig. 50; 2° vol., pl. XXXVII, etc.

2° *Stupa de Payagyi.* — Ce stupa en briques, en forme de pain de sucre, porté par quatre terrasses en gradin de forme carrée et un talus inférieur très déformé, est surmonté d'une protubérance en forme de linga et d'un ti. Le ti est moderne et cache en partie le linga. Le monument est encore recouvert par places de stuc blanc. Sa hauteur est de 50 mètres environ, et son diamètre à la base de 60 mètres (fig. 63). Les gradins ont une hauteur totale de 7 mètres sur 18

Fig. 64. — Bas-relief près de Payagyi.

de base. Une chapelle moderne, en ruines, indique sur le côté Est, l'entrée aujourd'hui murée du couloir conduisant au centre du stupa. L'exploration de ce couloir, qui était rempli de terre, n'a fourni que trois plaques votives, reproduisant le motif connu du Bouddha avec stupas et éléphants (Pl. VI, fig. 3). Au pied du monument appuyé contre un vase à offrandes moderne, en maçonnerie, se trouve un bas-relief en pierre intéressant. Il représente le Bouddha assis, ayant à sa gauche un stupa qui rappelle absolument la forme des Tchorten du Tibet (fig. 64).

Dans le voisinage, sur un tertre de 21 mètres de long (direction

Est) quelques pierres brisées marquent l'emplacement d'une ancienne chapelle d'ordination. Il est impossible de dater ce stupa, sa forme en pain de sucre n'a d'équivalent nulle part aux Indes ni à Ceylan. On ne saurait nier toutefois que ce monument n'ait un certain air de parenté avec le stupa de Mauri-Tim dans le Kaschgar[1]. Je le classerai donc — sans aucune prétention à l'exactitude — au VIIe ou au VIIIe siècles, comme le précédent.

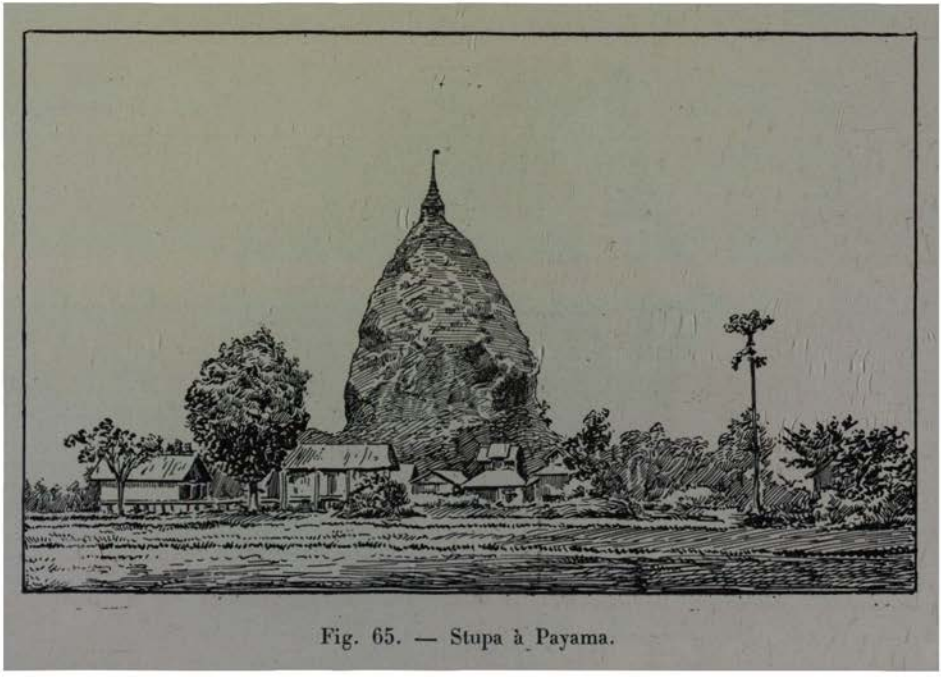


Fig. 65. — Stupa à Payama.

3° *Stupa de Payama.* — Ce stupa est du même genre que celui de Payagyi, mais en déplorable état. Il est également en briques et surmonté d'une protubérance en forme de linga, mais tout le stuc est parti (fig. 65). L'entrée du couloir se trouve à mi-hauteur et exigerait pour y pénétrer, l'établissement d'un solide échafaudage. Les indigènes ayant refusé assez sagement de se servir d'une échelle en bambou, trop fragile, j'ai renoncé à le faire visiter. Le chef du village m'a affirmé que le couloir avait été fouillé maintes fois et qu'il

1. M. Aurel-Stein : *Ancient Khotan,* t. II, pl. I.

était vide. A mon avis il doit contenir seulement quelques tablettes votives des modèles déjà connus.

Je classerai ce monument au VIIe ou au VIIIe siècles comme les deux stupas précédents.

4° *Stupa de Myin Bahu.* — Ce stupa qui se trouve à 5 milles au

Fig. 66. — Choué Miok To.

Sud de Hmauza est du même geure que les stupas de Payama et de Payagyi. Il a été restauré. Je ne l'ai pas visité[1].

5° et 6° *Pyramides de Choué Miok To.* — Il existe deux pyramides talaines en briques stuquées du même nom, l'une dans Prome même, l'autre à l'extérieur. Celle de l'intérieur de la ville, très déformée, a une trentaine de mètres de hauteur. Elle devait com-

1. Dans mon livre sur l'*Architecture Hindoue en Extrême-Orient*, à la page 250 se trouve une photographie d'un stupa avec le nom de *Bébé-Paya*. Ce nom est inexact. La photographie représente en réalité la face Sud de Payagyi.

prendre une partie supérieure arrondie reposant sur des gradins rectangulaires. Je ne l'ai pas fouillée. Les plaques votives trouvées sur place sont dépourvues d'inscriptions.

La pyramide de l'extérieur se trouve dans un petit cimetière abandonné, envahi par la végétation, elle est dans le voisinage immédiat de pyramides et d'édicules franchement modernes.

Le monument porte encore des traces de stucage, il se compose d'un stupa en briques supporté par quatre terrasses quadrangulaires en gradins. Il a environ 16 mètres de haut sur 24 mètres de base. Les vestiges d'un petit escalier se trouvent au centre de chaque gradin du bas, l'état des ruines ne permet pas de distinguer si les autres gradins étaient pourvus d'escaliers similaires. Il semble que non (fig. 66).

De petits édicules ornaient les extrémités des gradins.

Cet édifice déjà fouillé avant notre arrivée n'a rien donné de bien intéressant, sauf une statuette de Bouddha, en terre cuite.

Je ne pense pas que la pyramide de Choué Miok To soit antérieure aux XVe et XVIe siècles.

7° *Zeyamangalan Pagoda.* — Je ne parlerai que pour mémoire d'une autre pyramide talaine de 5 mètres environ de haut, absolument déformée, qui se trouve dans les limites de Prome, et qui porte le nom de Zeyamangalan (heureux triomphe). Elle paraît fort ancienne. La légende la place au Ve siècle av. J.-C., ce qui est excessif. Je pense qu'elle a fait partie de l'ancien Prome.

Je n'ai pas exécuté de fouilles.

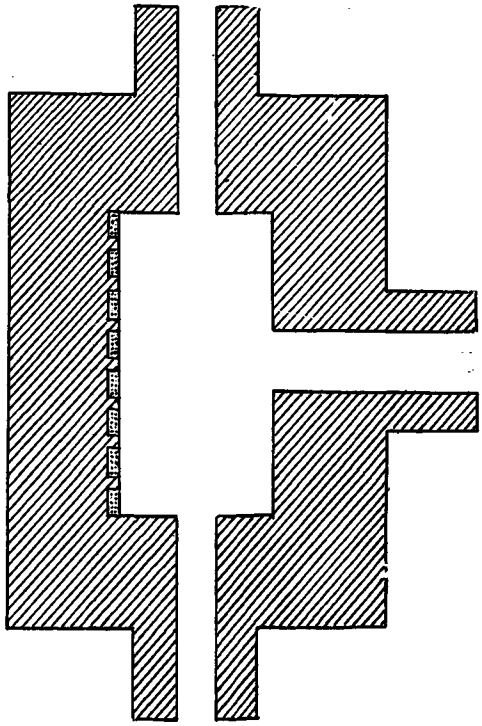
C. — Temples et édicules.

Cinq temples ou chapelles sont encore debout, ce sont :
Iahandakon, Bébégyi, Lémiétna, Ma Lun Bye Kon, Paga Taung.

Ce sont tous des édifices rectangulaires de petites dimensions, surmontés en général du sikra d'Orissa[1].

1° *Iahandakon* (La Cave du Saint). — Je commencerai par celui que je considère comme le plus ancien.

Ce petit édicule est en très mauvais état. Il est en briques et de



Échelle de 1cm par mètre.

Fig. 67. — Iahandakon.

forme rectangulaire. L'entrée fait face à l'Est. Ses dimensions sont les suivantes : long. 7 mètres, larg. 5m,50, haut. 3 mètres (du sol à la naissance des voûtes) (fig. 67).

Les murs ont 1m,50 d'épaisseur. Les trois ouvertures sont ogi-

1. On appelle sikra le petit dôme cotelé qui — dans le style de la côte d'Orissa — couronne les toits pyramidaux. En Birmanie ce petit dôme est surmonté par une partie conique à cercles concentriques et un ti.

vales et à *encorbellement,* suivant le mode de construction en usage aux Indes. La porte principale a $0^{m},80$ d'ouverture. Les portes latérales sont beaucoup plus étroites et servaient plutôt de fenêtres. L'édifice était voûté, ainsi qu'on le voit à la naissance des voûtes disparues. Je n'ai pas noté si les voûtes étaient construites à encorbellement ou suivant la mode persane. La toiture est totalement effondrée. Je pense, par analogie avec les autres édicules encore existants (Bébégyi et Lémiétna), que le toit était pyramidal et surmonté du sikra d'Orissa.

Le mur du fond (Ouest) est orné à l'intérieur, dans le bas du mur et jusqu'au tiers de la hauteur, de huit niches en stuc abritant des Bouddhas assis, en demi-relief. Ces bas-reliefs forment placage. Le type des Bouddhas est franchement mongolique (fig. 68).

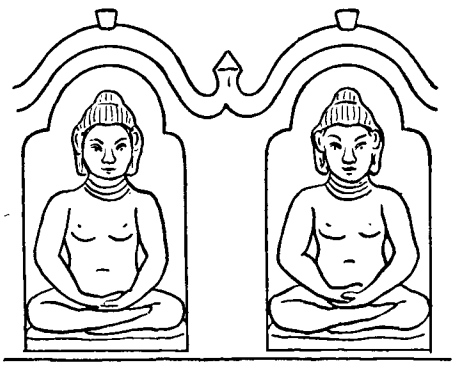


Fig. 68. — Iahandakon.

Les débris d'un bas-relief en pierre représentant le Bouddha assis jonchent le sol près de l'entrée.

Il ne saurait être assigné de date à cet édifice qui appartient probablement à la même époque que Bébégyi et Lémiétna. J'établirai à la page suivante que ces deux derniers édicules ont probablement été construits dans une période comprise entre le VIIe et le XIe siècle.

Je n'ai pas jugé utile de pratiquer des fouilles à Iahandakon, je me suis contenté de déblayer l'édifice.

2° *Bébégyi.* — Ce petit édicule est en briques, sa base carrée a cinq mètres de côté, il est voûté et surmonté d'un toit pyramidal avec sikra. Les murs ont quatre mètres d'élévation, mais la hauteur totale du monument, en tenant compte de la partie manquante du

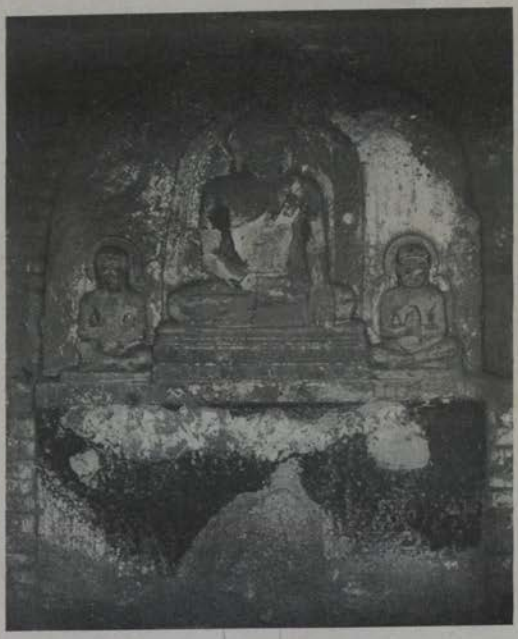


Fig. 1. – Bas-relief de Bébégyi.

Fig. 2. — Bas-relief brahmanique.

Fig. 3. — Bas-relief de Lémiétna.

E. Leroux, Édit.

H. Demoulin, sc.

sikra, devrait être de 8m,90 à 9 mètres. Les murs ont 0m,60 d'épaisseur, mais je pense qu'il y a eu erreur dans les mesures prises et qu'il est préférable de compter 1 mètre d'épaisseur en réservant le chiffre de 0m,60 pour les murs moins épais du porche d'entrée. L'entrée fait face au Nord (fig. 69 et 70).

Une fausse niche à makara orne chaque face. Les voûtes ne sont pas à encorbellement comme cela se pratique aux Indes, mais du système persan et mongol, en usage dans le Turkestan chinois.

Fig. 69. — Bébégyi.

qui n'exige point de cintrage en bois (fig. 71)[1]. La voûte du sanctuaire est en bonnet de prêtre. Les arcs des niches extérieures sont à encorbellement.

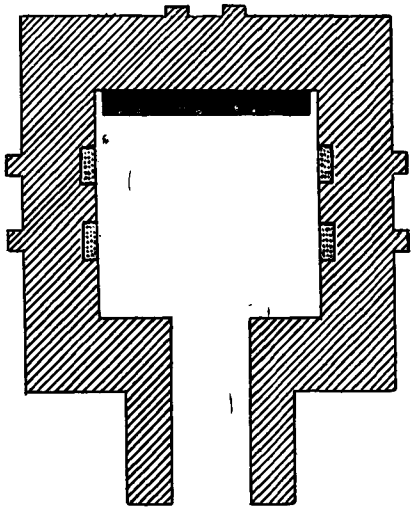
La chapelle est portée par trois terrasses à gradins, en partie éboulées (fig. 69).

A l'intérieur, au fond, du côté Ouest, se trouve une grande pierre à bas-relief de 2m,80 de large, portant l'effigie du Bouddha, assis entre deux disciples à figures mongoliques. Le dossier des sièges des

1. Le croquis que nous donnons est extrait d'un dessin de Grünwedel (fouilles de Turfan, 1902-1903).

disciples sont de forme chinoise (Pl. VII, fig. 1) comme dans les bas-reliefs de Settaing Thein.

Au-dessous du bas-relief se trouve une inscription en langue inconnue, ayant les mêmes caractères que l'inscription de Settaing Thein et que les deux inscriptions en langue inconnue de Pagan. Cette inscription est malheureusement dans un état déplorable et il n'y a guère que quelques lettres qui soient lisibles dans le haut à droite.



Échelle de 1cm par mètre.

Fig. 70. — Bébégyi.

Les deux parois latérales ont deux petites niches ogivales de $0^m,50$ de large, qui ont dû contenir autrefois des Bouddhas ou des lampes. Des niches de ce genre se rencontrent couramment dans l'architecture musulmane où elles servent à déposer des objets, des livres, des babouches, etc., elles se rencontrent aussi à Java dans des ruines bouddhiques du xe siècle A. D.

Il est à remarquer que les briques du toit pyramidal sont plus petites que celles des murs latéraux. Elles sont peut-être l'indice d'une restauration. Celles des murs sont grandes, bien cuites et probablement plus anciennes.

Bébégyi appartenait certainement au Bouddhisme du Nord.

Il est impossible de dater ce monument, mais je pense qu'il ne peut être d'une date inférieure au VIIe siècle, puisqu'il est surmonté du sikra d'Orissa et qu'il ne peut non plus dépasser le XIe siècle, époque à laquelle Anorata a détruit Prome.

3° *Lémiétna.* — Cet édicule en briques bien cuites et anciennes

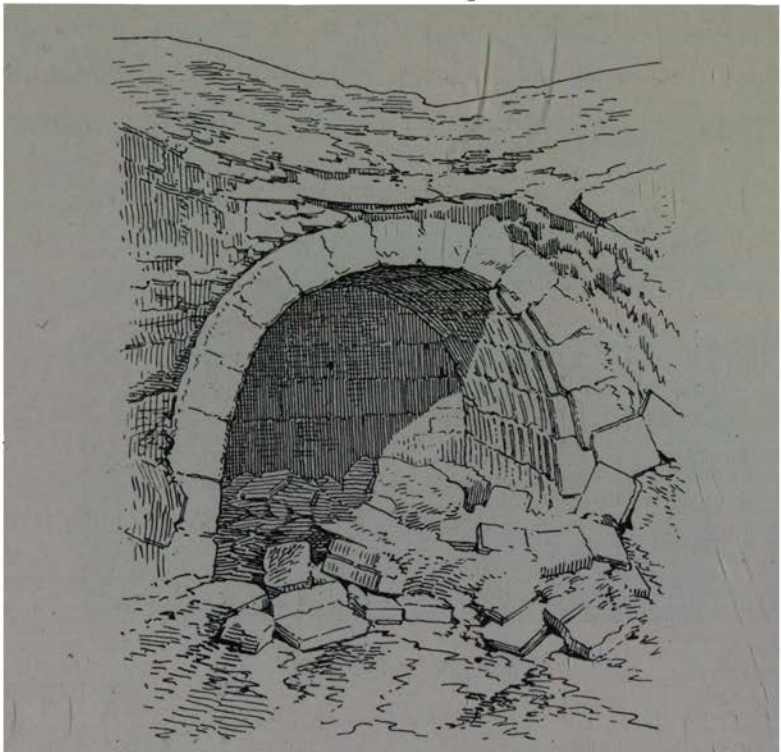


Fig. 71. — Une voûte du VIIIe siècle dans le Turkestan chinois.

est de forme ancienne (fig. 72). Les côtés ont 7^m,23. La hauteur totale est de 7^m,30 actuellement, mais elle devait être de 8 à 9 mètres avec le sikra.

L'édifice a le même aspect extérieur et à peu près les mêmes dimensions que Bébégyi, mais il en diffère essentiellement par ses dispositions intérieures (fig. 73).

Il se compose d'un massif central plein, de 2^m,30 de côté, et d'une gaine enveloppante de 1^m,40 de large. Chaque face du massif central

est ornée d'une niche abritant un bas-relief en pierre de 1m,50 de large en forme de feuilles du Bodhi portant l'effigie du Bouddha. Il ne subsiste que deux de ces bas-reliefs. A chaque plaque de bas-relief correspond une ouverture dans le mur extérieur. L'entrée primitive (1m,72 de large) était à l'Ouest. Les murs ont 1 mètre d'épaisseur.

Les voûtes sont établies suivant la mode persane et mongolique (fig. 71), et le plan de l'édifice rappelle lui-même en miniature, le plan des principaux monuments de Pagan, tels qu'Ananda par

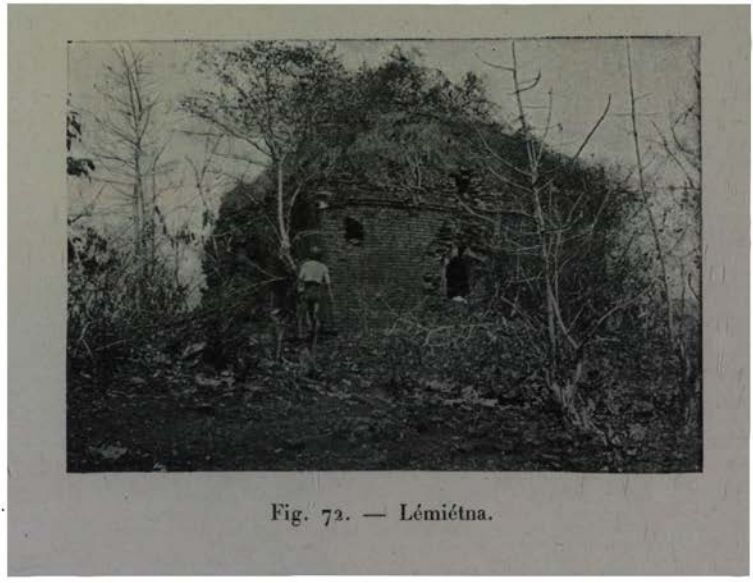


Fig. 72. — Lémiétna.

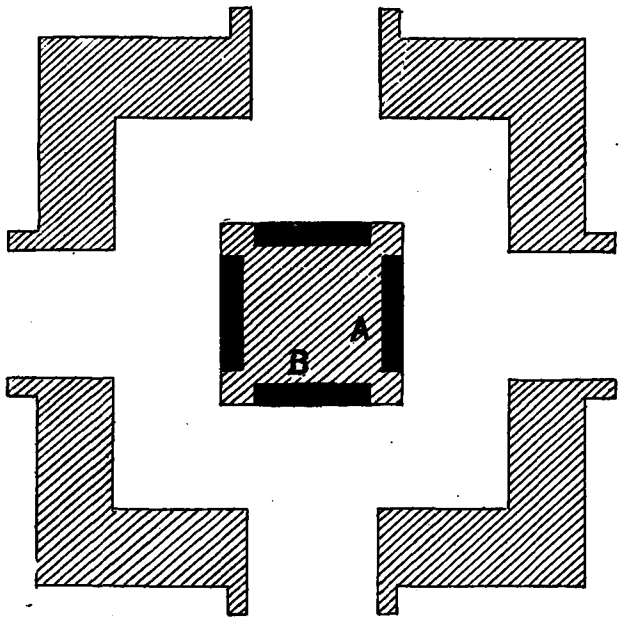
exemple (xie siècle) et certains temples de Turfan (viiie siècle) dont les fondations ont été mises à jour récemment par M. Grünwedel dans le Turkestan chinois.

Le massif central est constitué, sinon en totalité, du moins sur une grande épaisseur, par des tablettes votives en terre cuite (0m,10 sur 0m,07) dont la grande majorité, du modèle des nagas, lions ou autres emblèmes, est surmontée du sikra d'Orissa.

L'un des deux bas-reliefs en pierre (1m,50 de large) B représente le Bouddha entre deux stupas du genre des tchorten du Tibet (Pl. VII, fig. 3) et du tchorten du bas-relief de Payagyi.

Le bas-relief A est également fort curieux ; il représente le Bouddha entre deux personnages. Le Bouddha indique la terre de sa main droite en détachant son bras du corps. Ce geste est peu connu. En général la main du Bouddha indiquant la terre est appuyée sur le genou droit.

Les deux autres bas-reliefs ont disparu. Je pense que Lé-



Échelle de 1^{cm} par mètre.

Fig. 73. — Lémiétna.

miétna doit être attribuée à la même période que Bébégyi (VIIe au XIe siècle) (?).

4° *Ma Lun Bye Kon* (en siamois : Saw Byn). — On appelle ainsi un groupe de trois édifices en briques situés en pleine forêt (fig. 74), à quelques pas les uns des autres.

Le monument A (fig. 75) est une tour pleine en briques donnant à première vue l'impression d'une tour khmère. C'est un édifice carré de 5 mètres de côté, surmonté d'un toit pyramidal à 3 gradins et à sikra. Sur chaque face se trouve une niche ogivale à Makara,

en saillie, et abritant un Bouddha assis, en albâtre (?) de caractère siamois. Le tout est stuqué dans le goût Birman, encore à la mode de nos jours, avec des boutons à rosaces, des listels festonnés et des sortes d'épaulettes aux angles.

La hauteur de la tour devait être autrefois de 8 mètres environ,

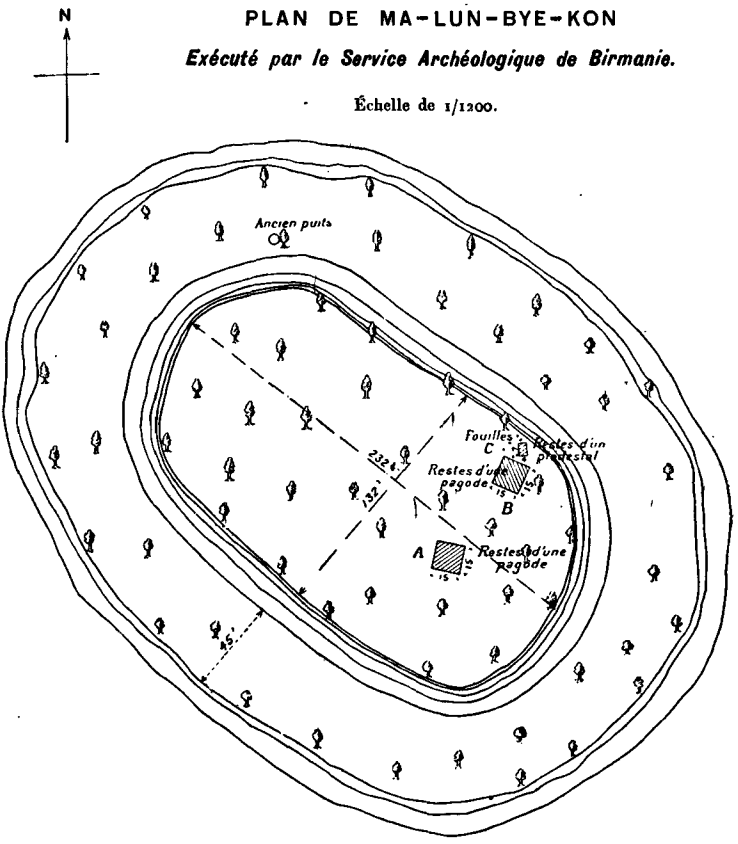


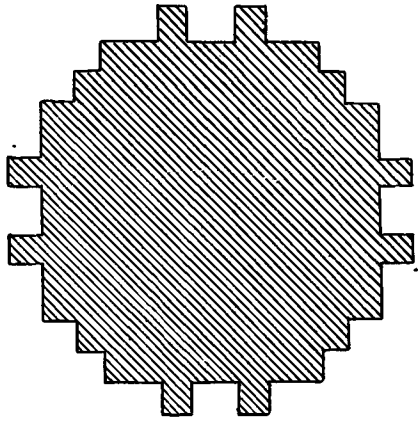
Fig. 74. — Ma Lun Bye Kon.

mais elle ne dépasse guère 6 mètres actuellement, par suite de l'effondrement du sikra dont il ne reste que la base. Les côtés de la tour ont 5 mètres de longueur. Les voûtes des niches sont à encorbellement suivant le système hindou.

En réalité cette chapelle est le prototype des pyramides talaines, dont la forme continue à être employée de nos jours. La tradition

veut qu'elle ait été construite au ve siècle de notre ère par une reine du Siam (!!!) ce qui est absurde, mais cette légende est intéressante en ce sens qu'elle indique bien une influence architecturale de l'Ouest, talaine ou siamoise, modifiée à son tour par l'adjonction du sikra d'Orissa. Elle devait avoir à peu près l'apparence de Mè Daw Rat Paya, édifice de Pagan du genre khmer (xie siècle), fig. 76.

L'édicule B est une simple cella rectangulaire en briques sans



Echelle de 1^cm^ par mètre

Fig. 75. — Ma Lun Bye Kon. — Plan du Monument A.

niches extérieures, qui contenait probablement une statue de Bouddha en pierre, dont la tête, moderne, gît devant la porte. Le toit est complètement effondré.

L'édicule C est totalement détruit. Il ne subsiste que quelques pierres non sculptées qui émergent du sol et un socle en briques, sans statue, au fond du côté Est. L'ouverture faisait face à l'Ouest.

Les fouilles n'ont donné que quelques plaques votives des modèles ordinaires et deux statuettes en terre cuite, de style siamois. Il importe de remarquer, en ce qui concerne les tablettes votives, qu'il est d'usage depuis longtemps dans le pays, de réunir dans les

temples nouvellement construits, les tablettes votives qui se trouvaient dans les temples abandonnés.

5° *Pagode de Paya Taung.* — Ce temple est une masse cubique pleine de 13 mètres de côté et de 5 mètres de haut, jusqu'à la naissance du toit ; celui-ci est pyramidal avec une rangée de petits

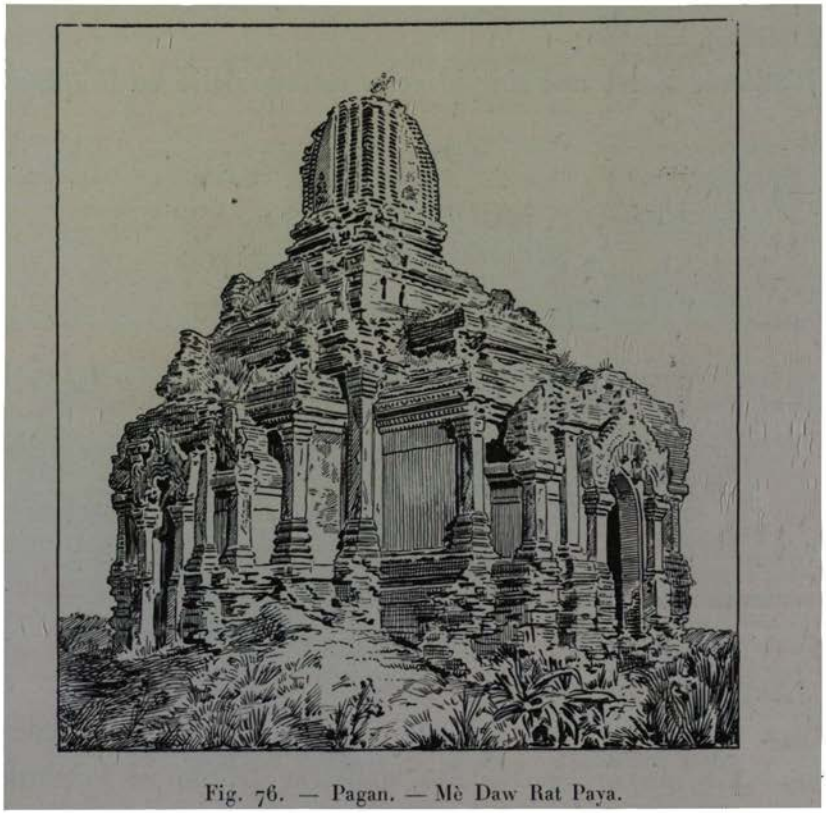


Fig. 76. — Pagan. — Mè Daw Rat Paya.

chedis à sa base (fig. 77). Le couronnement de l'édifice a disparu, les chedis sont modernes.

Chaque face est ornée d'une niche ogivale ayant contenu autrefois un Bouddha en pierre. Les débris de l'un d'eux gisent encore près de la face Ouest. Les niches des faces Nord, Ouest et Sud ont 2 mètres de hauteur, 1 mètre de large, 2^{m},60 de profondeur. La niche de l'Est a 3^{m},20 de base sur 3^{m},20 de hauteur et 2^{m},60 de profondeur.

Les voûtes des niches sont établies d'après le système persan et mongol et non d'après le système hindou à encorbellement.

Nous avons trouvé dans ces niches deux plaques votives, l'une avec des nagas ou lions, l'autre avec des nagas ou lions, des makaras et des éléphants.

Le monument a subi des restaurations ultérieures qui en font

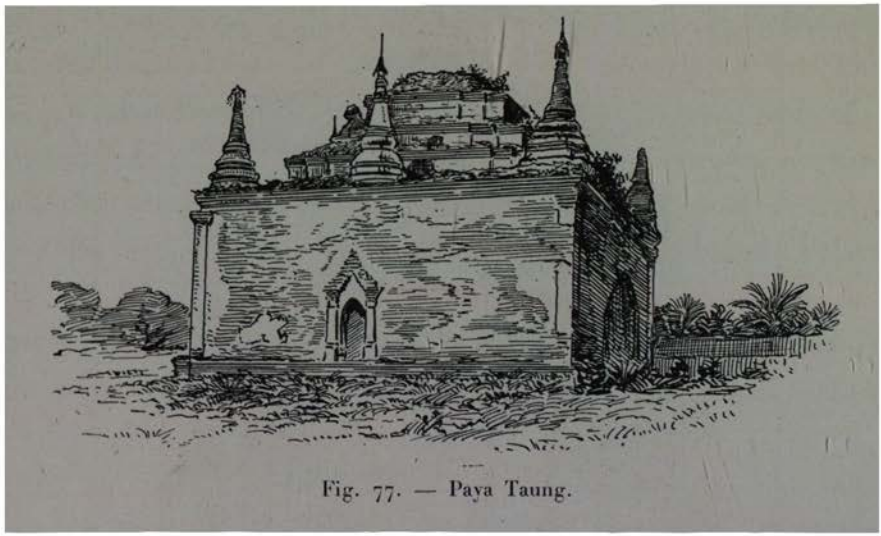


Fig. 77. — Paya Taung.

un monument talain. Dans ces conditions il est impossible de le classer.

Les renseignements que j'ai donnés sur Paya Taung dans mon ouvrage sur l'architecture hindoue sont erronés. Ils m'avaient été fournis par le chef du village qui depuis a reconnu s'être trompé.

D. — Fortifications.

Les murailles de la ville sont encore visibles dans plusieurs endroits, par tronçons ; ce sont de longues levées de terre, de véritables digues sur lesquelles circule parfois la grande route. Il suffit de gratter la terre pour retrouver les briques. En certains points la digue présente des coupures d'une dizaine de mètres ; ce sont les anciennes portes.

Près de l'une des portes du Nord, sous un abri en bois, se trouve une plaque en pierre sculptée de 1 mètre sur 0m,60, portant l'effigie très fruste d'un prince de la famille royale nommé Manng Waing qui aurait été déifié au XVIe siècle ainsi que ses deux sœurs par les gens du pays (fig. 78). Aujourd'hui il joue le rôle de *Nat*[1]. Le personnage est représenté assis et portant dans chaque main une large épée,

Fig. 78. — Pierre sculptée près d'une ancienne porte de Prome.

ayant vaguement l'aspect d'un parasol fermé. Lors de mon premier voyage à Prome, il m'avait été dit que cette pierre, ainsi que deux pierres voisines dont les sculptures étaient effacées rappelait le souvenir des sacrifices humains que les rois du pays avaient l'habitude d'accomplir, à l'entrée des portes des villes nouvellement construites. Il paraît que ce renseignement était inexact. Les deux pierres en question portaient autrefois l'effigie des deux sœurs du prince Manng Waing.

1. Par Nats on entend les esprits. C'est une survivance de l'ancien culte des esprits.

Conclusion.

Les fouilles que nous avons exécutées à Prome ont permis de constater certains faits nouveaux et intéressants : 1° les stupas du vieux Prome sont surmontés comme les tours brahmaniques de Nha Trang (Annam)[1] d'une protubérance en forme de linga qui n'a peut-être, ici, aucune signification religieuse, mais qu'il importait de noter ; ils appartiennent à la période la plus ancienne et la plus prospère de cette antique cité qui a porté successivement les noms de Çrikshetra, Pissanumyo, ville de Vichnou ; Prome, ville de Brahma. Cette coïncidence de noms et d'attributs hindouistes est d'autant plus remarquable qu'il existe encore à Prome, ainsi que nous l'avons dit, un ancien bas-relief représentant Vichnou et Laksmi[2].

Ces manifestations brahmaniques ne sont du reste pas les seules que l'on rencontre en basse Birmanie. Le musée de Rangoon contient plusieurs bas-reliefs de ce genre.

2° Les trois chapelles bouddhiques (Iahandakon, Bébégyi et Lémiétna) qui subsistent encore à Prome, ont leurs voûtes construites d'après les procédés persans et mongols. Le sikra d'Orissa qui les surmontait ne permet pas de les attribuer à une époque antérieure au vi^e^ siècle, puisque les édifices qui leur ont servi partiellement de modèle sont du vi^e^ siècle, et d'autre part on peut considérer comme certain qu'elles ne sont pas antérieures aux stupas, c'est-à-dire au viie ou viiie siècle (?). Je les ai classés entre le viie et le xie siècle.

1. Les tours de Nha Trang étaient dédiées à Civa. *Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient,* tome IV, n° 3-4, fouilles de M. Parmentier en Annam.

2. Les petits édicules, en forme de Stupa qui ornent le grand monument Bouddhique de Boro Boudour à Java, portent une protubérance cylindrique, du même genre.

3° Les six bas-reliefs de Settaing Thein, les bas-reliefs de Peik Thano Myo et de Bébégyi, c'est-à-dire la majorité des bas-reliefs, appartiennent nettement par la nature de leur ornementation au Bouddhisme du Nord, c'est-à-dire que les modèles qui les ont inspirés ont été créés dans les pays professant le Bouddhisme du Nord (Tibet et Chine).

Les trois stèles restantes sont simplement bouddhiques sans qu'il soit possible de les classer dans une branche du bouddhisme plutôt que dans une autre.

Parmi les tablettes votives il s'en trouve également de franchement tibétaines.

Donc, contrairement à l'opinion généralement admise jusqu'ici, le Bouddhisme du Nord jouait un rôle important à Prome.

4° Les fouilles n'ont donné aucune inscription sanscrite, pali ou birmane. Les deux seules inscriptions recueillies appartiennent à une écriture inconnue qui est très probablement venue du Nord, peut-être du Nan-Tchao. Cette écriture est la même, ainsi que je l'ai déjà dit, que celle de l'inscription quadrilingue que j'ai estampée à Pagan en 1906 et dont je donne ici une bonne reproduction (Pl. VI) d'après une photographie fournie par le service archéologique de Birmanie; cette stèle serait du XIe siècle[1].

Une inscription en langue pali, mais en écriture chalukya, gravée sur une bande d'or de 0[m],50 de long environ, a été trouvée il y a quelques années à Prome. Elle figure dans les vitrines du British Museum à Londres[2].

5° Prome n'a jamais été la splendide cité que l'on a cru. C'était une agglomération de bourgades dont les temples — de très modestes dimensions — et les habitations étaient construits, comme aujourd'hui, en matériaux légers et peu durables. Seuls quatre stupas en

1. Nous donnons en appendice de la IIe partie le texte pali de la stèle de Pagan et sa traduction. Le texte birman est identique. Le texte talain n'a pas été traduit.

2. Renseignement fourni par M. Taw-Sein-Ko.

Texte en langue inconnue.

Texte pali.

STÈLE QUADRILINGUE DE PAGAN.

E. LEROUX, Édit.

H. Demoulin, sc.

briques, trois petites chapelles, une pyramide et quelques stèles disséminées sur un immense espace, ont survécu à l'abandon de la ville au xie siècle de notre ère.

Appendice.

Traduction de la version Pali de l'Inscription en langue inconnue de Myazedi. Ruines de Pagan (xie siècle).

1° Ayant adoré le Bouddha et les autres excellents joyaux je vais parler de la noble œuvre faite suivant les règles, pour la religion par Râja Kumâra, un prince de ce royaume. Écoutez-moi ;

2° Quand 1 628 années se furent écoulées après le Nirvana du seigneur du monde ;

3° Alors régnait à Arimaddanapura un roi puissant de la famille Udicca et de la race solaire qui avait pris le titre de « Tibhuranâdicca » ;

4° Tiloka Vatamsika était sa bien-aimée reine sacrée qui était une aide habile pour lui et était adroite dans la conduite de toutes sortes d'affaires ;

5° Elle avait un fils appelé Râjâ Kumâra, ministre royal qui était zélé dans l'accomplissement du devoir public et était prudent et sage ;

6° Comme le roi était satisfait de la reine, il fit don à celle-ci de trois villages pour assurer son existence ;

7° A la mort de la reine, le roi transmit la possession de ce village à Râjâ Kumâra ;

8° Mais quand le roi eut régné pendant 28 ans, il fut atteint d'une maladie mortelle ;

9° Le Prince se rappelant alors la grande faveur que lui avait montrée le roi, fit faire en or une belle statue du Bouddha ;

10° Et la porta au roi avec beaucoup d'autres offrandes et avec émotion lui dit :

11° « Pour votre Majesté j'ai fait faire cette belle image en or du Bouddha, sire, que cet ouvrage de mérite puisse vous réjouir ;

12° « Je consacre à cette statue les trois villages que m'a donnés Votre Majesté et je la supplie aussi de bien vouloir encore se réjouir de ce présent » ;

13° A ces mots, le roi étendu sur son lit de mort s'écria : « Sâdhu Sâdhu ! » et il se frappait les mains, transporté de joie ;

14° En la présence des moines : le Mahâthera Dayapara, le Thera Moggaliputtaka et du sage (Thera) qui était appelé Samedhatta Samedha ;

15° Et de Brahmapâla, du vertueux Brahmadeva, du savant Sona et du sage Samghasena ;

16° Le roi de bon cœur versa des libations sur le sol, appelant la terre pour en être témoin ;

17° Alors le ministre du roi installa la magnifique statue d'or de Bouddha dans une pagode ornée d'un clocher d'or ;

18° Après avoir fait la cérémonie de dédicace de la statue et de la pagode, le prince, fatigué des naissances successives, fit cependant la prière suivante :

19° Grâce à l'accroissement de mérite dû à ma bonne action, puissé-je établir une base pour atteindre l'illumination suprême ;

20° De plus je donne tous mes esclaves vivant dans les trois villages à la pagode et à la statue d'or du grand sage ;

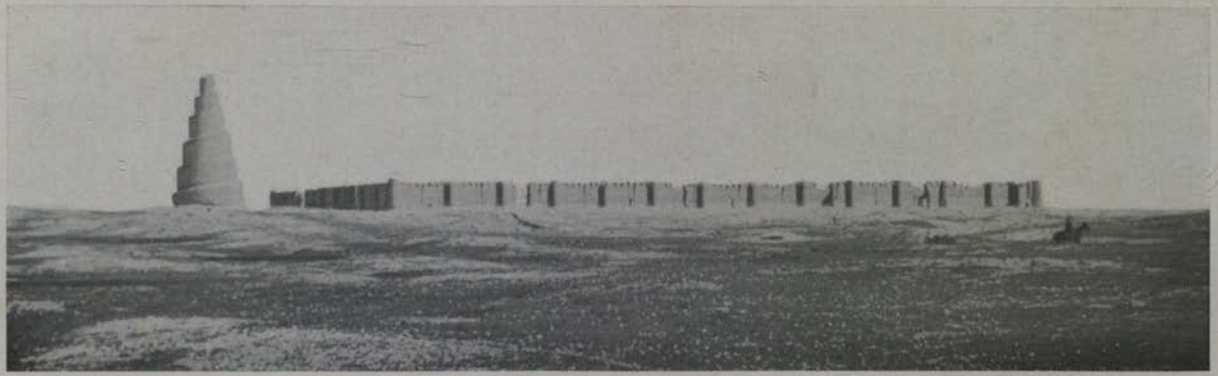
21° Si un de mes fils, petit-fils, parents ou n'importe quel incroyant, dans une mauvaise intention ;

22° Maltraite mes esclaves, puisse un être aussi pervers être à jamais privé de voir Mettegya le Dispensateur de la lumière.

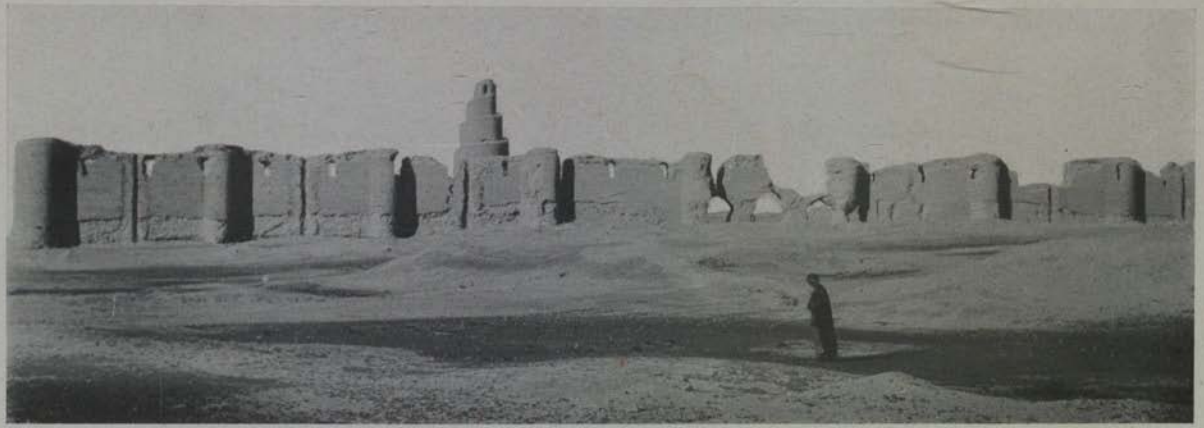
III

L'ARCHITECTURE DES ABBASSIDES

AU IXe SIÈCLE



1. Ancienne Mosquée de Samara ; IXe siècle, Minaret, coté nord et coté ouest.



2. Ancienne Mosquée de Samara ; IXe siècle, Minaret et coté sud.

III

L'ARCHITECTURE DES ABBASSIDES

AU IXe SIÈCLE

EXPLORATION DE SAMARA, DANS LE BASSIN DU TIGRE[1]

La ville de Samara, ou plutôt les villes de Samara, ont été construites, d'après les auteurs arabes, dans le premier tiers du IXe siècle et abandonnées définitivement vers 875. Leurs restes constituent donc une mine de documents d'autant plus précieux que toutes les autres cités abbassides ont été détruites à plusieurs reprises par les invasions mongoles et les guerres intestines et que, de ce fait, tous leurs monuments anciens ont disparu[2].

L'influence de l'art des premiers Abbassides sur l'art musulman en général a été considérable. C'est à cet art que l'on doit le plan et les dispositions des premières mosquées ou palais imités de palais arsacides, la diffusion de l'arcade persane, des arcs multilobés et, très probablement, l'emploi systématique des *loggias* et les orne-

1. Cette IIIe partie est la reproduction exacte du mémoire que j'ai lu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres le 9 juin 1907.

2. Voir Ire partie, pages 44 et 45.

ments alvéolés qui ont donné naissance aux stalactites au début du XIIe siècle.

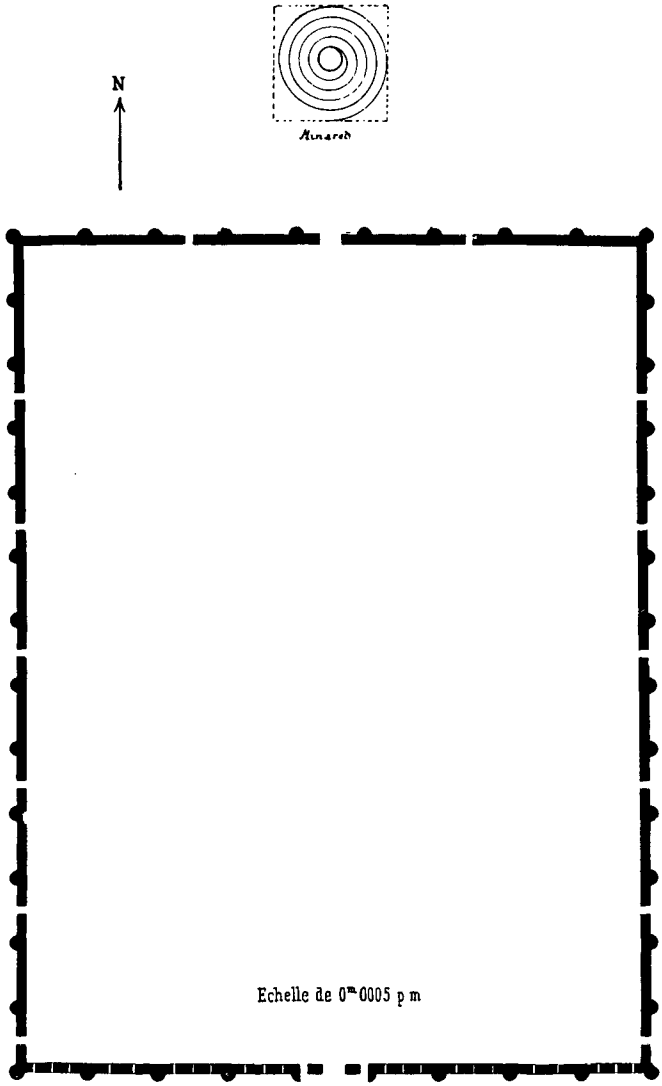


Fig. 79. — Mosquée de Samara.

Nous ne parlerons pas ici de Bagdad, dont les monuments les plus anciens, sauf le tombeau de Zobeïde qui a été entièrement refait au XVIIIe siècle, sont tous postérieurs au XIe siècle [1].

1. Voir la première partie, page 27 à 37.

I. — Ancienne mosquée de Samara.

Cette mosquée (Pl. IX et X) se trouve à quelques centaines de mètres au nord de la Samara moderne. Elle est complètement abandonnée, a perdu tous ses piliers et ne comprend plus, actuellement, qu'un minaret de forme héliçoïdale, rappelant les Zigurats chaldéens, et une enceinte rectangulaire, en briques, assez bien conservée. Le minaret est isolé et se dresse à 30 mètres de l'enceinte nord ; il a 15 mètres de rayon à sa base et environ 50 à 55 mètres

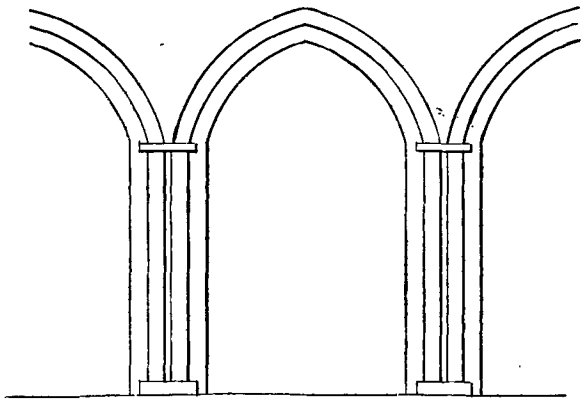


Fig. 80. — Mosquée de Samara. Niches de la partie supérieure.

de hauteur (pl. X). Le soubassement, aujourd'hui assez informe et se terminant en glacis, était probablement carré autrefois ; nos mesures se rapportent à la première spirale, et non au soubassement. Le sixième étage de la tour se termine par un kiosque à base hexagonale orné de niches à ogive et à pilastre (fig. 80). Il était surmonté d'une calotte sphérique dont on aperçoit encore l'amorce. L'une des niches est ouverte et fait face à l'enceinte nord. La rampe héliçoïdale permet encore d'atteindre le sommet du minaret ; mais il ne faut pas être sujet au vertige[1] pour tenter cette ascension.

1. Plusieurs savants ont comparé le Minaret de Samara au phare d'Alexandrie qui

L'enceinte de la mosquée, qui a 220 mètres de longueur sur 168 mètres de largeur, est assez bien conservée. Elle est surtout remarquable par les demi-tours qui la soutiennent à l'extérieur en guise de contreforts, par l'ornementation, en forme de demi-sphère creuse, qui court sur le sommet des murs extérieurs, enfin par les fenêtres multilobées de la façade intérieure du côté sud (fig. 81). Il

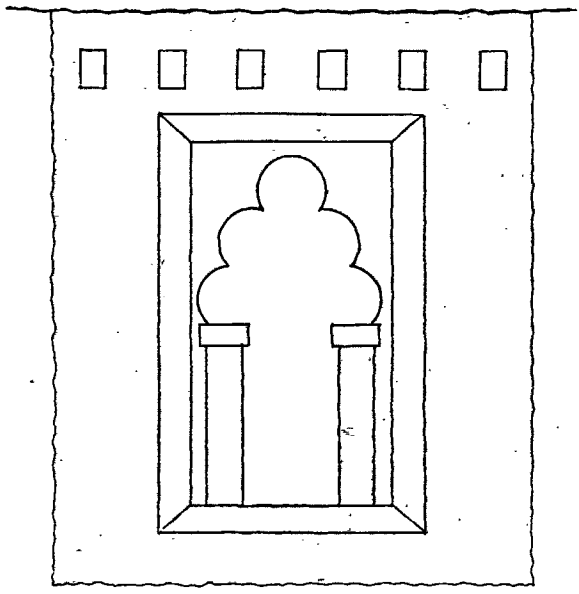


Fig. 81. — Mosquée de Samara. Fenêtres du côté sud, vue de l'intérieur. On voit l'encastrement des poutres du plafond au-dessus des fenêtres.

n'existe plus aucun pilier à l'intérieur : toutes les briques en ont été enlevées par les habitants de Samara. L'emplacement des piliers est encore indiqué par des trous en entonnoir ; mais l'ensemble en est

était aussi à étage, mais ce dernier édifice, ainsi que l'ont fait remarquer MM. Saladin et Van Berchem, était télescopique et non héliçoïdal. Le phare d'Alexandrie a été restauré au IXe siècle et a été détruit au XIVe. Il figure dans une mosaïque de Saint-Marc de Venise du XIIe siècle (n° 13757 du Catalogue d'Alinari, photographe à Florence). Il est rectangulaire avec trois étages en retrait comme la plupart des minarets de Syrie, du IXe siècle. — M. Herzfeld a reproduit dans son Samara un curieux dessin du Phare d'Alexandrie d'après les tables de Peutinger.

MINARET ET MOSQUÉE DE SAMARA.

Phot. de M. le Consul général Pognon.

VUE DE SAMARA ET INTÉRIEUR DE L'ANCIENNE MOSQUÉE.

confus et il est bien difficile actuellement d'en préciser le nombre (Pl. X, fig. 2). Ces piliers étaient couverts d'un plafond plat, en bois, dont on distingue encore fort bien la trace sur les murs intérieurs (Pl. X, fig. 2).

Le mur sud était percé dans sa partie centrale de trois portes à ogives persanes, malheureusement très ruinées (fig. 82). La porte du milieu, plus grande que les deux portes latérales, est encore encadrée à l'intérieur de rainures, comme dans les mosquées actuelles de style persan ; mais tout le stuc est tombé. La rainure servait, sans

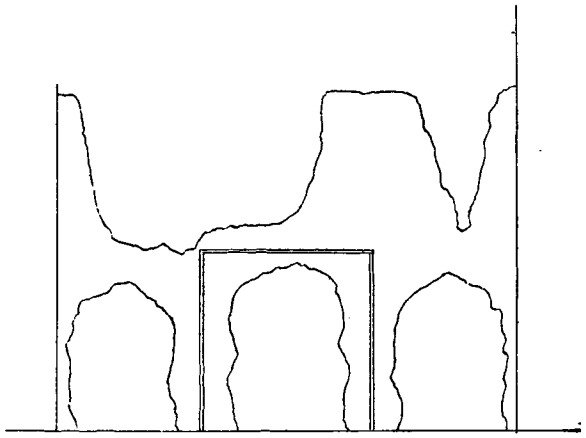


Fig. 82. — Mosquée de Samara. Portes centrales ou Mirhab. Côté sud, vu de l'intérieur.

doute, de support à une inscription koufique sur stuc ou bois. En tous les cas, on ne rencontre aucune trace de faïences, pas plus que d'inscriptions. Ces ouvertures correspondaient peut-être au Mirhab.

Il existe onze fenêtres de chaque côté de la porte sur le mur sud, soit en tout vingt-deux fenêtres. Ces fenêtres sont multilobées du côté de la cour (fig. 81), mais elles présentent à l'extérieur l'aspect de simples meurtrières sans ornementation. Le plafond commençait immédiatement au-dessus des fenêtres et faisait le tour de l'enceinte intérieure. Il y avait deux fenêtres rectangulaires sans orne-

ment sur les côtés est ou ouest de l'enceinte près de la jonction de la face sud.

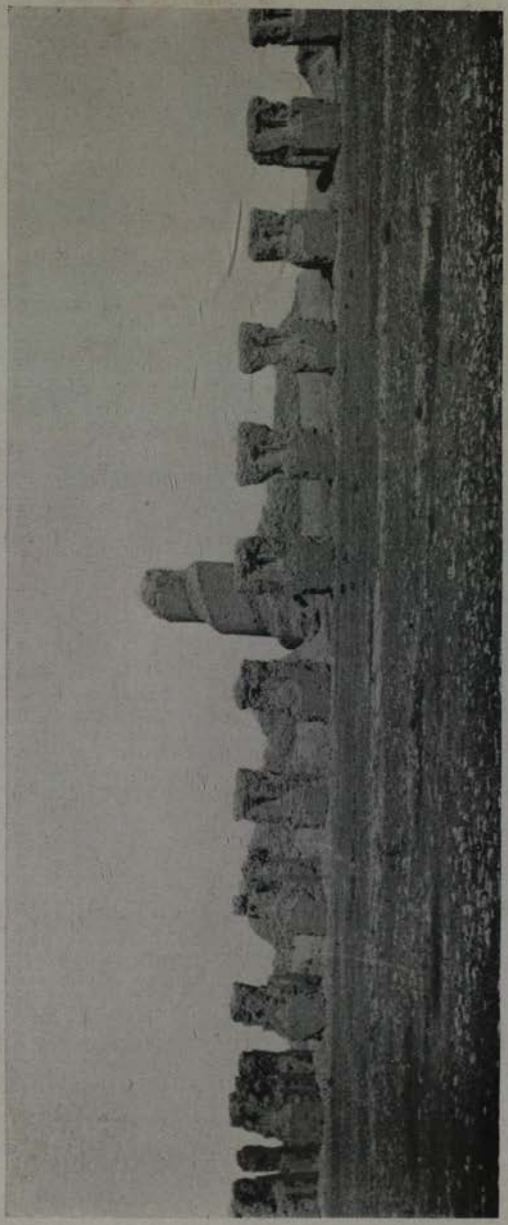
J'ai indiqué, dans mon plan (fig. 79) des portes et des poternes. En réalité, les poternes seules existent d'une façon certaine ; quant aux portes, il est fort possible que j'aie appelé de ce nom des brèches produites par des éboulements. On peut s'en rendre compte sur la photographie de la face ouest (Pl. IX, fig. 1). Les éboulements étaient provoqués par la présence de grandes rainures servant de gouttières. J'ai mis le même nombre d'ouvertures sur la face est, parce que mes notes mentionnent une symétrie absolue, mais je fais mes réserves sur la symétrie des grandes brèches, mes souvenirs manquant un peu de précision sur ce point.

Le monument de Samara était-il un palais ou une mosquée? Nous pensons, conformément à la tradition, que c'était une mosquée. La présence de la grande porte centrale sur le côté sud n'est pas un obstacle absolu à la destination religieuse de l'édifice. M. Herz nous a signalé, en effet, des mosquées du Caire où des portes ont existé sur la face même du mirhab. M. Pognon, l'assyriologue bien connu, dont la compétence en pareille matière est indiscutable, estime au contraire que la mosquée de Samara était un palais d'El Moutawakkil. Il fonde son opinion sur les dires des historiens arabes et sur la tradition qui différerait, dans ce cas, de celle qui nous a été rapportée.

Nous retrouverons, au château d'El Aschick, les demi-tours servant de contreforts et les niches multilobées qui semblent décidément constituer une des caractéristiques de l'architecture abbasside du IXe siècle.

Les niches multilobées se rencontrent également à Racca sur le pan de mur de façade qui subsiste encore.

Les niches en retrait forment, du reste, le motif principal de l'ornementation des façades et des murs, comme à Ctésiphon et chez les Sassanides.



MOSQUÉE D'ABOUDOLAF ET MINARET. CÔTÉ NORD, VU DE L'INTÉRIEUR.

E. LEROUX, Édit.

H Demoulin. sc.

II. — Mosquée d'Aboudolaf.

La mosquée d'Aboudolaf n'a jamais été décrite jusqu'ici[1]. Elle

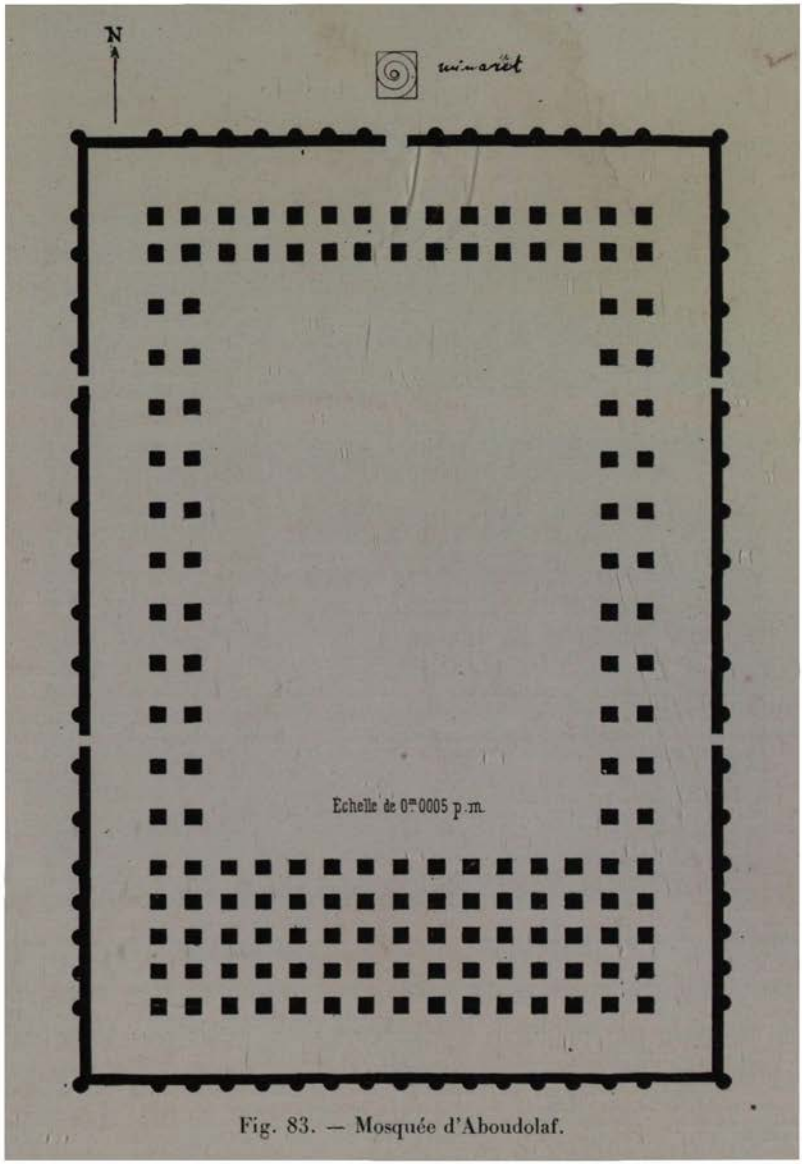


Fig. 83. — Mosquée d'Aboudolaf.

se trouve à quinze kilomètres environ au nord de Samara, en plein

1. Elle a été visitée en 1891 par M. Pognon, consul général de France, et tout

désert, sur la rive gauche du Tigre, au milieu d'immenses champs de ruine (Pl. XI et XII). Elle comprend, ainsi que l'ancienne mosquée de Samara, un mur d'enceinte en briques, flanqué de demi-tours rondes formant contreforts, et un minaret héliçoidal rappelant les anciens Zigurats. Elle a conservé presque tous ses piliers (fig. 83).

Fig. 84. — Niches des piliers du sud.

L'enceinte extérieure, construite en briques mal cuites, a presque entièrement disparu ; il en reste cependant quelques vestiges qui permettent de constater qu'elle était pourvue des contreforts dont je viens de parler. Il m'a semblé qu'il y avait une tour par pilier ; mais le nombre de tours ne pourra être établi d'une façon certaine que si l'on se décide à faire des fouilles. Des traces de poutres

récemment, paraît-il, par un des membres de la Mission allemande de Babylone. Elle m'avait été signalée par M. Chavanis, ingénieur en chef du vilayet de Bagdad.

se voient encore au sommet des piliers extérieurs ; il existait donc un plafond entre la dernière ligne des piliers et le mur d'enceinte. Toutefois, la portée des poutres, dans ce cas, paraît excessive ; peut-

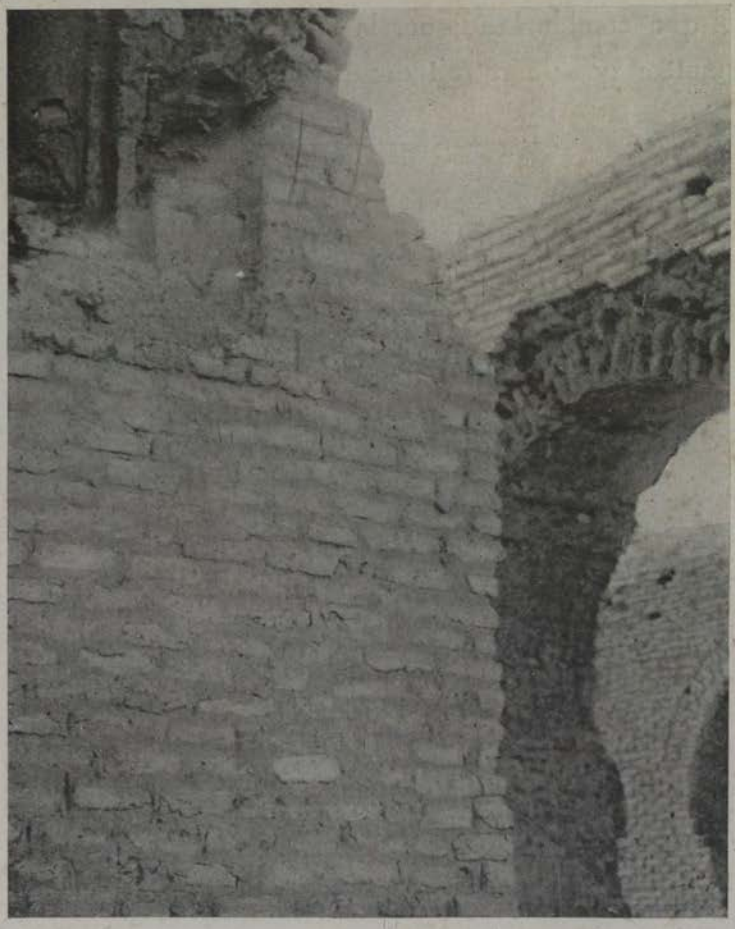


Fig. 85. — Mosquée d'Aboudolaf. — Côté Sud. Appareil des Arcades.

être n'y avait-il qu'un auvent. Mon plan sommaire (fig. 83) manque d'exactitude en certaines parties, des mesures ayant été égarées. Les seuls chiffres certains sont : la longueur des côtés de la cour intérieure, 108 mètres sur 158 mètres ; le nombre des piliers, 13 ; la distance du mur d'enceinte à la dernière ligne de piliers du

côté Sud, 15m,00 ; les dimensions du minaret, 12m,50 sur 10m,80 et sa distance de l'enceinte, 9m,50.

Les arcades sont de forme persane, avec niches à plein cintre sur les piliers du Sud (fig. 84). Peut-être ces arcs étaient-ils outrepassés ainsi que semble l'indiquer la figure 85. En tous les cas on peut admettre que le retrait des maçonneries, sur lesquelles ont

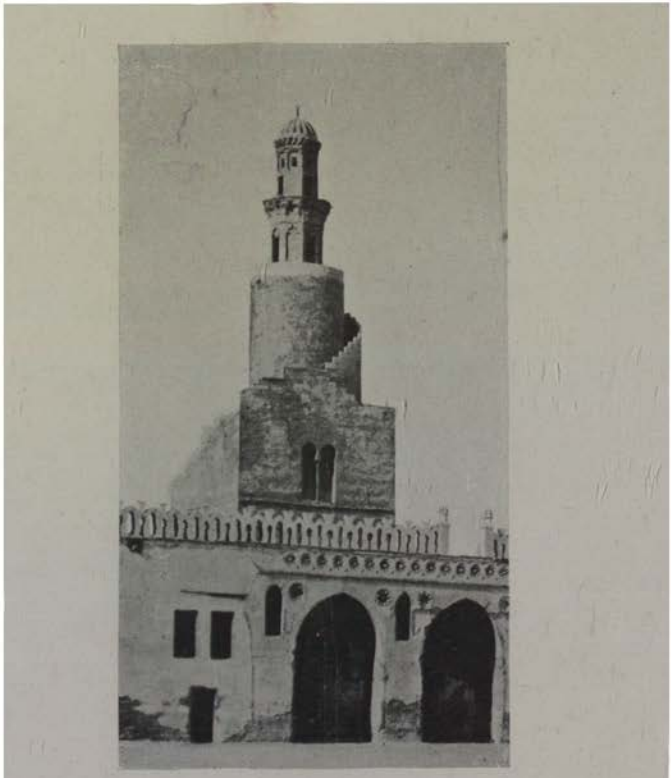
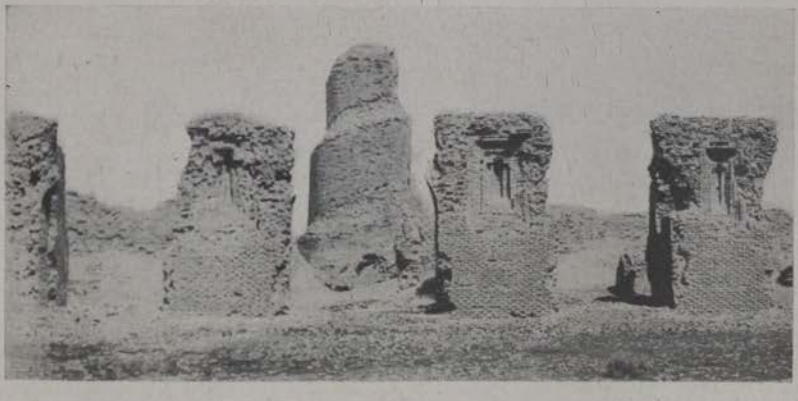


Fig. 86. — Le Caire. — Mosquée de Ibn Touloun (878).

reposé les cintres, a été raccordé au corps de la voûte par un garni en stuc purement décoratif.

MM. Choisy et Saladin, qui ont bien voulu me communiquer cette observation, font remarquer en outre que le système de construction, sans cintrage, dit *système mésopotamien*, n'était probablement employé que pour les voûtes ayant une certaine longueur et prenant appui sur un mur (fig. 71).

1. Mosquée d'Aboudolaf; IXe siècle. Piliers du Coté Sud, vus de l'Intérieur.



2. Mosquée d'Aboudolaf; IXe siècle. Piliers du Coté Nord, vus de l'Intérieur.

E. Leroux, Édit.

H. Demoulin, sc.

Le minaret héliçoïdal est relégué, ainsi que je viens de le dire, à l'extérieur de l'enceinte, du côté opposé au Mirhab, comme à Samara et à la mosquée de Touloun au Caire (fig. 86).

Le sommet du minaret est tombé, mais le soubassement a conservé sa forme ; il est rectangulaire et a une hauteur d'environ $2^{m},50$. Il est creusé de niches étroites qui existent encore sur le côté Nord : on en compte quatorze sur une longueur de $10^{m},50$; elles sont très abîmées (fig. 87). Ce minaret était beaucoup moins important que

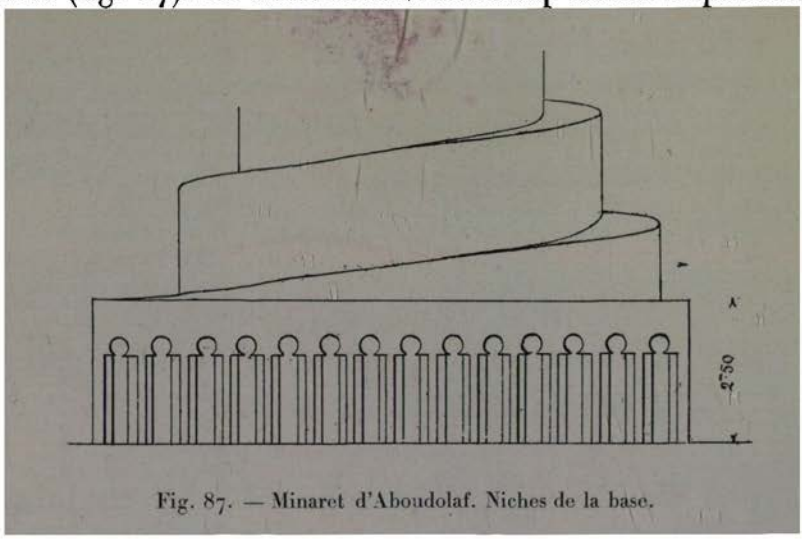


Fig. 87. — Minaret d'Aboudolaf. Niches de la base.

celui de Samara ; je ne pense pas qu'il ait jamais dépassé 20 mètres ou 30 mètres de hauteur.

M. Pognon estime que la mosquée d'Aboudolaf était un palais ; nous croyons plutôt, conformément à la tradition, que c'était une mosquée. Le plan de l'édifice se rapproche, du reste, du plan de toutes les anciennes mosquées, Amrou, El Touloun, Damas. Si la grande cour à arcades que nous venons d'étudier avait fait partie d'un palais à titre de salle des Fêtes ou de salle des Pas-Perdus, il aurait existé, dans son voisinage immédiat, des restes d'habitation ayant servi au harem ou au seraï. Or, il n'existe rien de ce genre. On sait, du reste, que les palais orientaux sont généralement construits en matériaux légers et éphémères et ont presque toujours

été abandonnés après la mort du prince qui les habitait. Toutefois la question reste controversée d'autant qu'on discerne difficilement la place que pouvait bien occuper le mirhab ?

A cinq kilomètres plus au Sud, sur la route de Samara, on rencontre une autre enceinte avec contreforts en demi-tours, en briques crues, dans le genre de El Aschick : cette enceinte avait indubitablement une destination profane, mais il n'existe plus rien à l'intérieur, nous pensons que c'était une ville militaire ; peut-être Eski Bagdad ?

Les mosquées de Samara et d'Aboudolaf se complètent l'une l'autre et permettent de se faire une idée assez exacte de l'ancienne mosquée abbasside, dont la mosquée de Touloun au Caire est une sorte de copie encore debout (fig. 86).

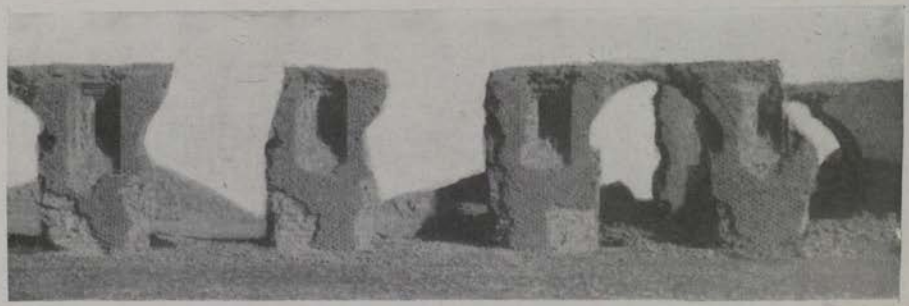
III. — Dar el Khalif

(dit *Le Ctésiphon des Arabes*).

On appelle ainsi les ruines d'un ancien palais arabe en briques, situé sur la rive gauche du Tigre à cinq kilomètres au Nord de Samara. Il ne subsiste que trois voûtes, ouvertes vers l'Ouest, qui constituaient certainement des salles de réception. Les amorces des deux autres salles se distinguent à droite et à gauche du groupe des trois voûtes principales ; les autres parties du palais ont servi de carrière aux habitants du Samara moderne et n'ont plus aucune forme appréciable. Ce sont des amas de décombres (fig. 88, 89 et 90).

La voûte centrale a 13 mètres de hauteur, $16^{m},80$ de longueur et 8 mètres de large ; elle est ogivale comme les deux voûtes annexes. Le tout était surmonté d'un étage, simplement ornemental, croyons-nous, dont il subsiste encore un pan de mur de 1 mètre d'épaisseur.

Des encastrements de poutres se remarquent à la naissance de



ABOUDOLAF. — UN DES COTÉS VU DE L'INTÉRIEUR.

ABOUDOLAF. — VUE GÉNÉRALE, COTÉS SUD ET OUEST.

ABOUDOLAF. — COTÉ SUD VU DE L'INTÉRIEUR.

E. LEROUX, Édit.

H. Demoulin, sc.

la voûte principale ; peut-être ont-ils servi à l'établissement des échafaudages au moment de la construction de l'édifice. La paroi du fond de la voûte centrale est percée d'une porte et d'une fenêtre. Chacune des salles voisines comprend deux pièces. La première, ouverte à l'Ouest, de 5 mètres sur 4m,50, est surmontée d'une demi-coupole à trompe. La deuxième pièce, qui communique avec la première par une porte ogivale surmontée d'une fenêtre, a

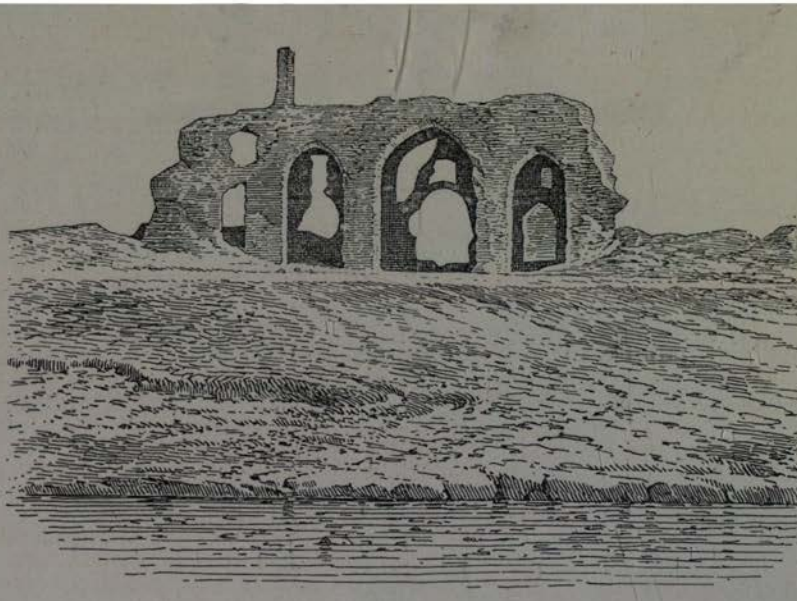


Fig. 88. — Ruines du Dar el Khalif (IXe siècle), dite *Ctésiphon des Arabes*
Façade ouest.

12m,50 de longueur ; des trous, formés par l'encastrement des poutres des échafaudages ayant servi à la construction, se remarquent à mi-hauteur.

Il ne subsiste aucune ornementation sur les murs de cet édifice. Tous les plâtres ou stucs sont tombés ; mais il serait aisé de les retrouver en donnant quelques coups de pioche dans le sol. Les décombres, bien abrités par les voûtes, n'ont aucune consistance et j'ai pu recueillir, à leur surface, un morceau de plâtre de 0m,30 de long sur 0m,15 de large, orné de trois palmettes plates à plein

cintre cernées d'une rainure (fig. 91) ; ce décor se rencontre encore

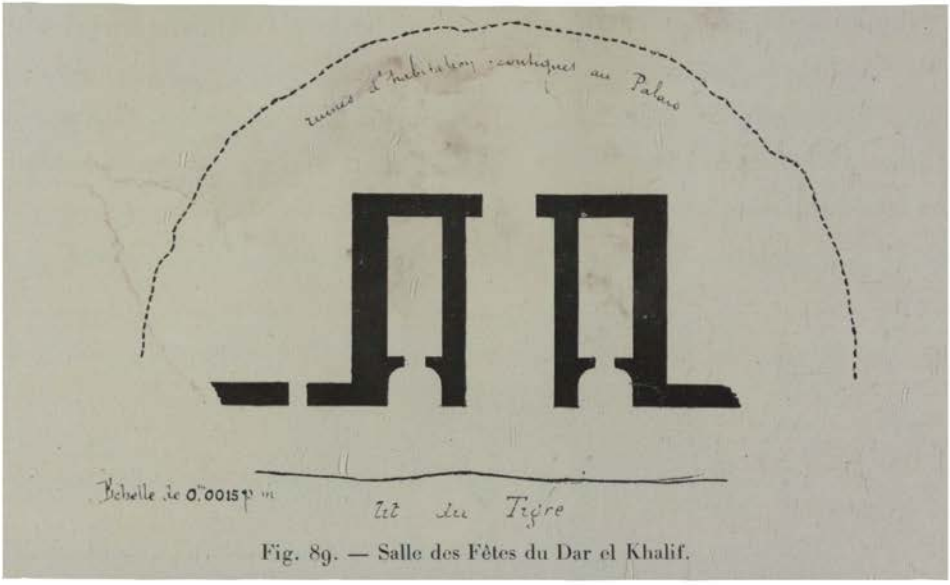


Fig. 89. — Salle des Fêtes du Dar el Khalif.

aujourd'hui dans beaucoup d'édifices musulmans, entre autre à Alep (fig. 92). L'attitude inquiète d'un lieutenant de gendarmerie,

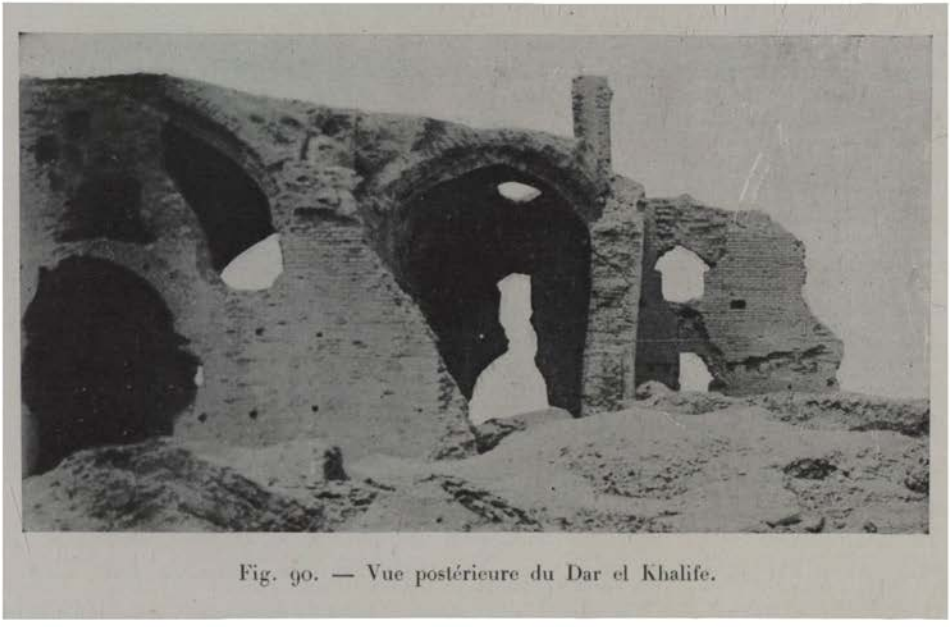


Fig. 90. — Vue postérieure du Dar el Khalife.

qui croyait que je cherchais des trésors, m'a empêché de pousser plus à fond ce modeste simulacre de fouille.

Les salles qui faisaient suite au groupe des trois salles centrales dont nous venons de parler, étaient à deux étages et avaient des fenêtres sur la façade.

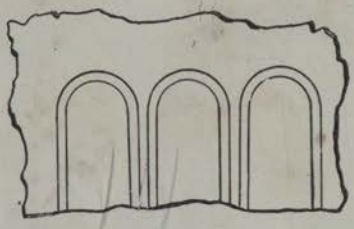


Fig. 91. — Fragment de décoration en plâtre, recueilli à Dar el Khalif.

Il est hors de doute que l'architecte de ce palais arabe s'est inspiré du fameux palais sassanide de Ctésiphon, qui a produit une si

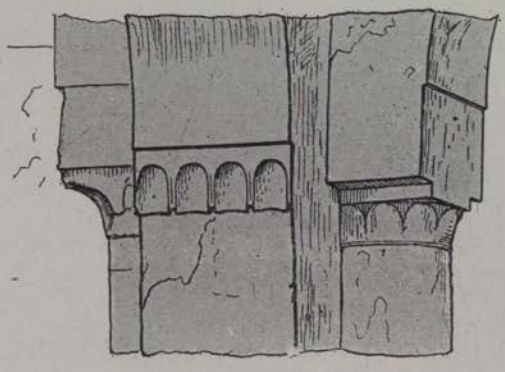


Fig. 92. — Alep. — Palmettes de la grande salle de la Citadelle (1209). Analogue aux palmettes de Dar el Khalif et d'El Gouer.

profonde impression, pendant des siècles, sur l'imagination des Arabes. C'est même cette ressemblance qui a valu au Dar el Khalif son surnom actuel de *Ctésiphon des Arabes* [1].

1. On trouvera une description technique du Ctésiphon de Chosroës dans l'*Art antique de la Perse*, V^e^ partie de Dieulafoy.

IV. — El Gouer.

A 7 ou 8 kilomètres au nord de Samara, sur les bords du Tigre, dans une boucle du fleuve se trouvent des amas de décombres sur un espace rectangulaire d'une centaine de mètres de côté environ, qui seraient les restes d'un ancien palais arabe. Ce palais faisait face au château d'El d'Aschick, qui est situé sur la rive droite du fleuve. Il ne reste debout que quelques substructions surplombant un bras du Tigre, à côté d'un moulin pour élever l'eau. Ces décombres offrent le plus grand intérêt; on rencontre, à fleur de terre, des

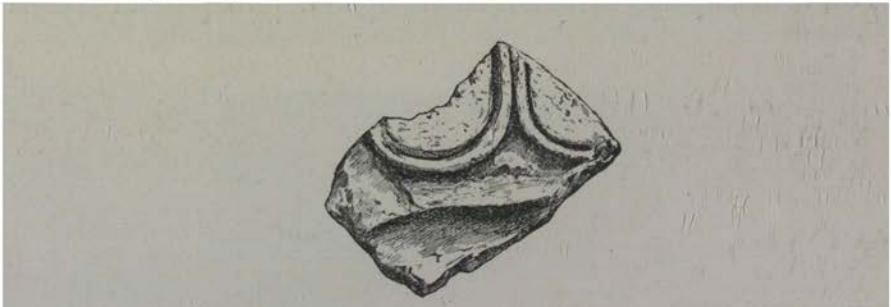
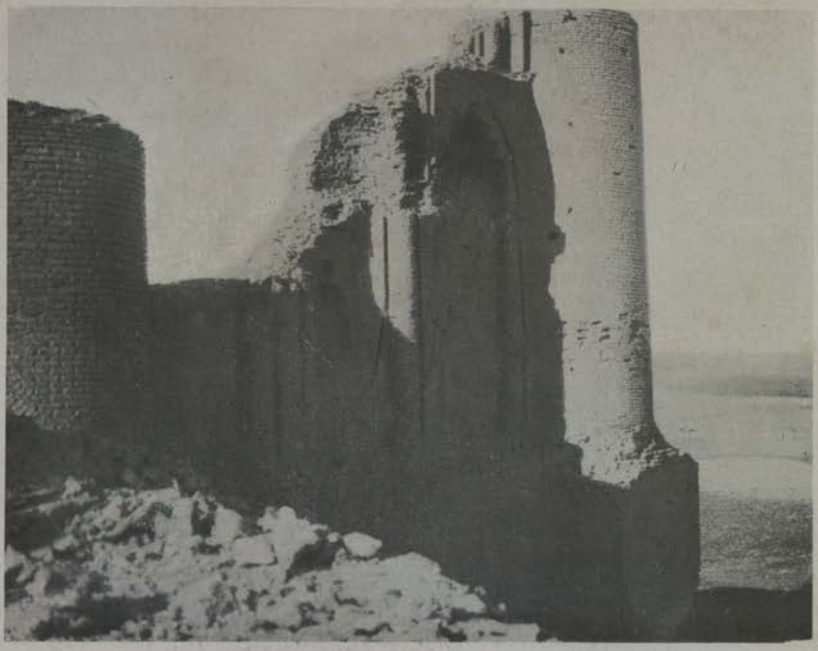


Fig. 93. — Fragment de décoration en plâtre trouvé à El Gouër. 1/8 nature.

parements de marbre, des débris de stuc et de plâtre, des fragments de bassins de marbre, etc. Il serait aisé, en une seule campagne d'hiver, avec une vingtaine d'ouvriers, de fouiller ces débris peu consistants et de trouver le secret de l'ornementation des premiers palais abbassides (à moins que ce palais n'ait été plutôt parthe ou sassanide). J'ai ramassé à mes pieds, en enfonçant légèrement ma canne dans le sol, des débris fort curieux de marbre et de plâtre coloriés[1], qui sembleraient indiquer que l'ornementation en pal-

1. Les couleurs employées dans le fragment de la figure 93 sont le rouge brique, le bleu, le blanc et le jaune. Au-dessous des palmettes se trouvait une ligne de perles jaunes sur fond rouge brique.



1. Chateau d'El Aschick. façade nord, angle ouest.

2. Chateau d'El Aschick; façade nord, angle n. e. Construction servant d'appui au pont-levis.

E. Leroux, Édit.

H. Demoulin, sc.

mettes, si commune dans l'art musulman, n'a jamais cessé d'être en usage dans ce pays (fig. 93, 94 et 95). Les palmettes sont légèrement creusées. Ces ornements sont purement gréco-romains. En 1901

Fig. 94. — El Gouër. — Fragment de marbre. 2/3 nature.

un petit éboulement mit à jour un tuyau en cuivre de 1 mètre de long. Enfin un Arabe m'a présenté un débris de statuette de marbre, très grossièrement sculptée, qu'il affirmait avoir trouvé à El Gouër. Si le fait est vrai, le château d'El Gouër devrait très probablement être attribué à la période parthe.

Il serait aisé, je crois, d'obtenir du gouvernement turc l'autorisation de faire des fouilles en cet endroit. L'architecte chargé de ce travail pourrait en même temps relever le plan exact des anciennes mosquées de Samara et d'Aboudolaf, du palais de Dar el Khalif et du château d'El Aschik, et au besoin pratiquer des sondages superficiels en ces divers points. La dépense totale ne dépasserait pas 12 à 15 000 francs [1].

V. — Chateau d'El Aschik.

Le château d'El Aschik est situé sur la rive droite du Tigre, sur une colline que l'on aperçoit de très loin. Il aurait été construit,

Fig. 95. — El Gouêr. — Fragment de plâtre. Palmette. 1/2 nature.

d'après M. Oppenheim [2], par Gafar el Barnaki, vizir d'Haroun el Raschid. La légende veut que le seigneur qui habitait ce château

1. M. Massignon vient d'être désigné pour faire ces recherches en 1907-1908.
2. Oppenheim, *Vom Mittelmeer zum Persischen Golf*, t. II.

(El Aschik veut dire : l'Amoureux) ait eu une intrigue avec une fille du sultan, qui demeurait de l'autre côté du Tigre, au palais d'El

CHATEAU
D'EL ASCHICK

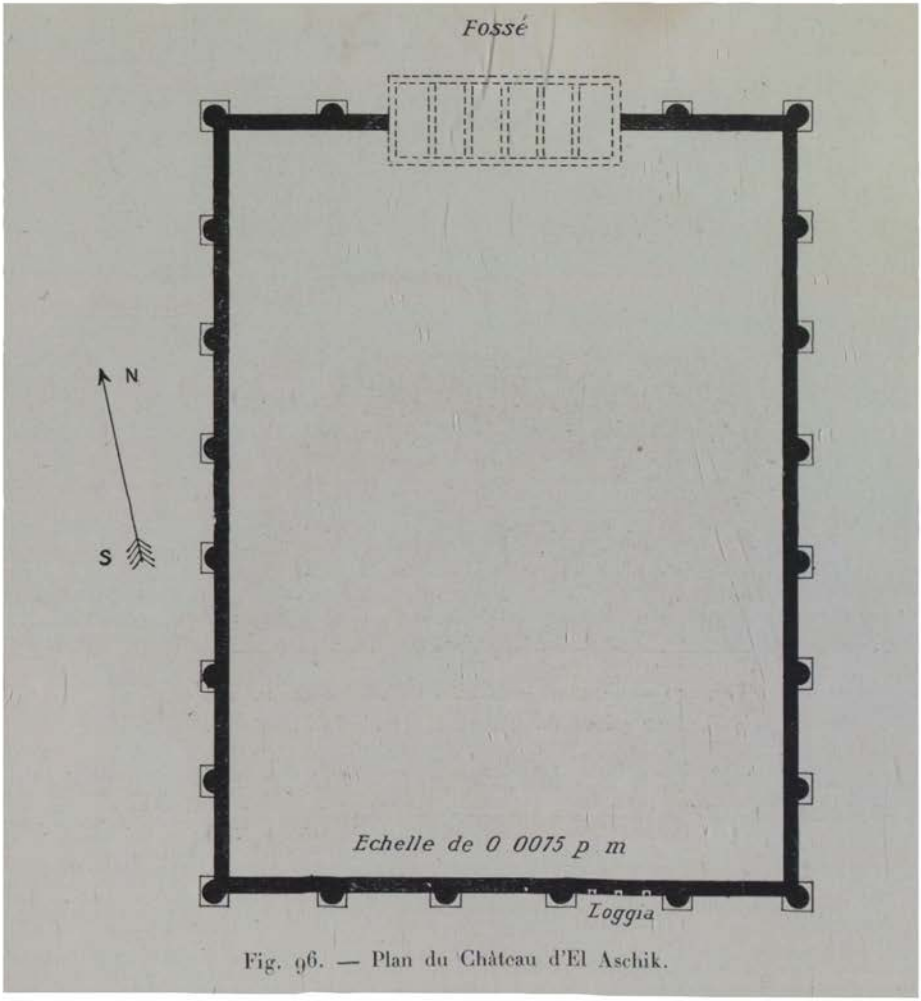


Fig. 96. — Plan du Château d'El Aschik.

Maschucka (El Maschucka veut dire : l'aimée). L'amant, bien entendu, passait le Tigre à la nage pendant la nuit, se conformant ainsi aux données de la fable de Hero et Léandre. Mes guides n'ont pu m'in-

diquer la ruine d'El Maschucka, bien que j'aie remonté la rive droite du Tigre, de ce côté, pendant plusieurs heures. Je pense qu'il s'agit d'El Gouër, à moins que ce ne soit une des enceintes en briques crues ou mal cuites, flanquées de demi-tours rondes, que j'ai rencontrées sur ma route et qui étaient absolument vides à l'intérieur.

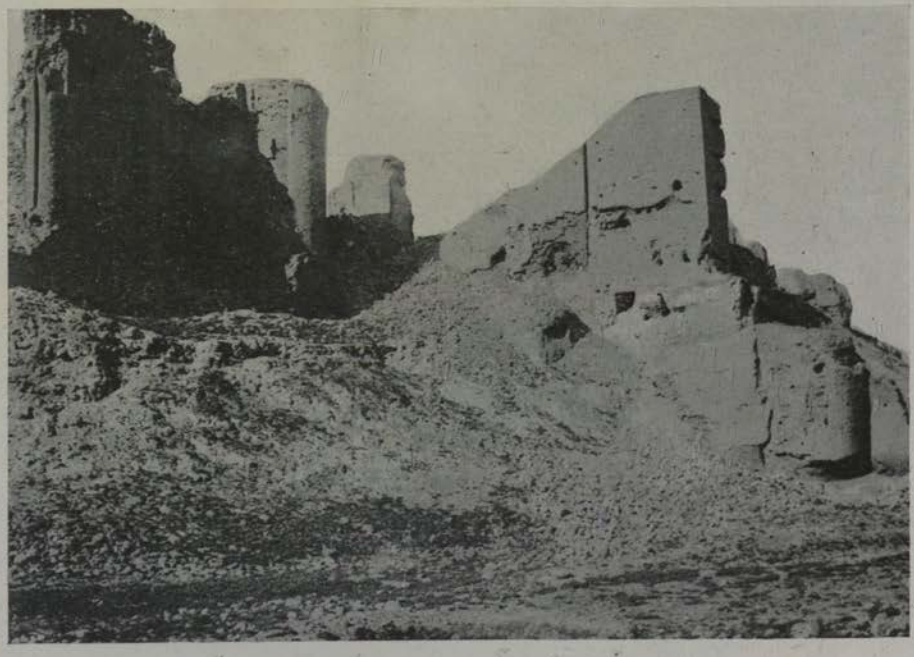


Fig. 97. — Samara. — Château d'El Aschik, IXe siècle.
Face Nord et ruines du bâtiment avancé de l'entrée du pont.

Le château d'El Aschik se compose d'une enceinte en briques de 96 mètres sur 131, flanqué sur chaque grande face par huit demi-tours rondes, pleines, formant contrefort (Pl. XIII et XIV, fig. 96 et 97). Au milieu de la façade qui regarde le Nord, se trouve un bâtiment de 40 mètres de long sur 15 de profondeur, bâti sur voûtes et débordant sur le fossé. Dans ce bâtiment, très ruiné, était certainement la porte d'entrée. Il est divisé en six pièces parallèles. Un pont-levis établissait très probablement une communication

1. Chateau d'El Aschick; IXe siècle. façade sud et façade est.

2. Chateau d'El Aschick; IXe siècle. coté sud. Emplacement possible d'une loggia

E. Leroux, Édit.

H. Demoulin, sc

entre ce bâtiment et une construction peu importante dont il ne reste que quelque pans de mur flanqués de tours, formant tête de pont sur le revers nord du fossé [1].

Les ornements de la façade, en stuc et briques, à droite et à gauche du bâtiment central, n'étaient point symétriques. Signalons la niche multilobée de la partie ouest de cette façade, que l'on rencontre également à Racca et qui a précédé de quatre siècles les arcs multilobés de notre style gothique (Pl. XIII, fig. 1).

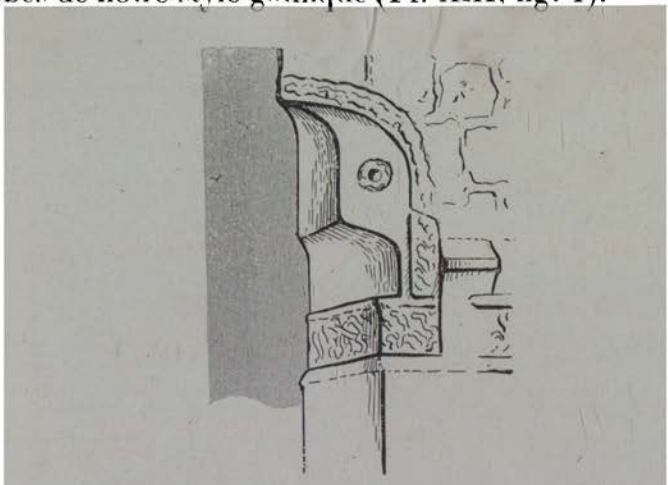


Fig. 98. — Le Caire. — El Akmar (1125).

Le côté sud de l'enceinte présente un exemple de *loggia* (Pl. XIV, fig. 2); on distingue fort bien les trois trous pratiqués dans le mur pour servir de logement aux supports en bois ou en pierre du balcon. La partie du mur qui correspondait à ce balcon a été remaniée avec des matériaux différents, formant deux panneaux en petit appareil. Le logis particulier du maître donnait probablement de ce côté. Cet exemple de *loggia*, sur une façade de palais au IXe siècle, est important à noter. On remarquera aussi les demi-tours rondes faisant office de contreforts, que nous avons déjà rencontrées à

1. La partie de plan d'El Aschik que nous avons laissé en pointillé à cause de la difficulté qu'il y avait à en faire un relevé même sommaire sans exécuter de déblaiement, sera déterminée exactement dans quelques mois par M. Massignon.

Samara et à Aboudolaf. Le château d'El Aschik était un château de plaisance, moitié palais, moitié maison forte.

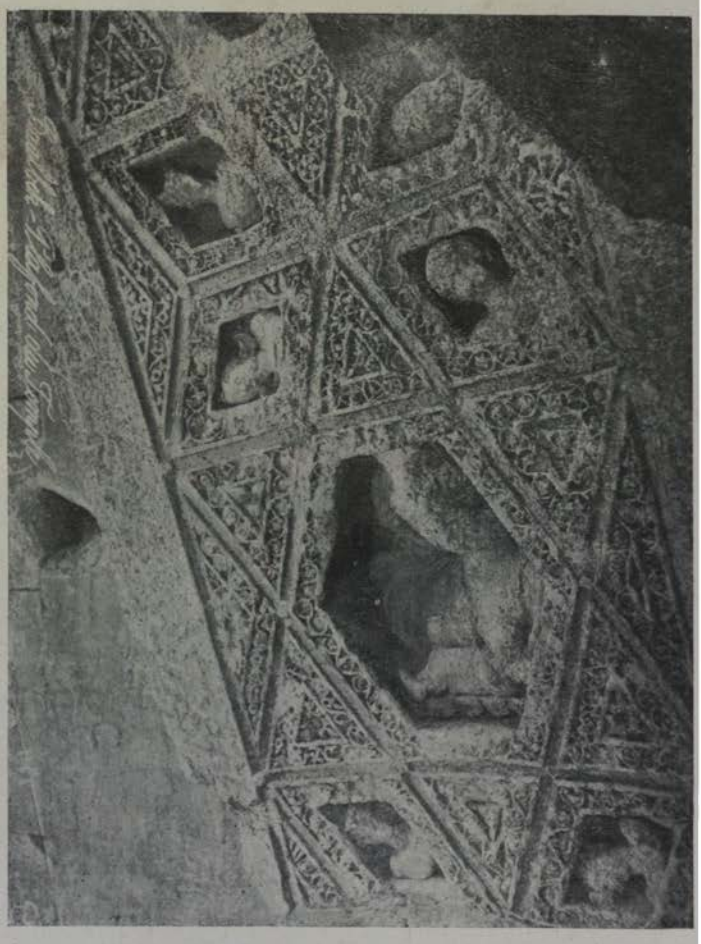


Fig. 99. — Plafond de Baabbeck (IIIe siècle après J.-C.).

VI. — Tour d'El Gaïm.

La Tour d'El Gaïm se trouve à 7 ou 8m au sud de Samara. Elle est carrée et a 5m,90 de côté. Sa hauteur est de 12 mètres environ. Elle est formée d'une sorte de béton de cailloux roulés et de mor-

tier. Cette tour dépourvue d'ornements et dont la partie supérieure

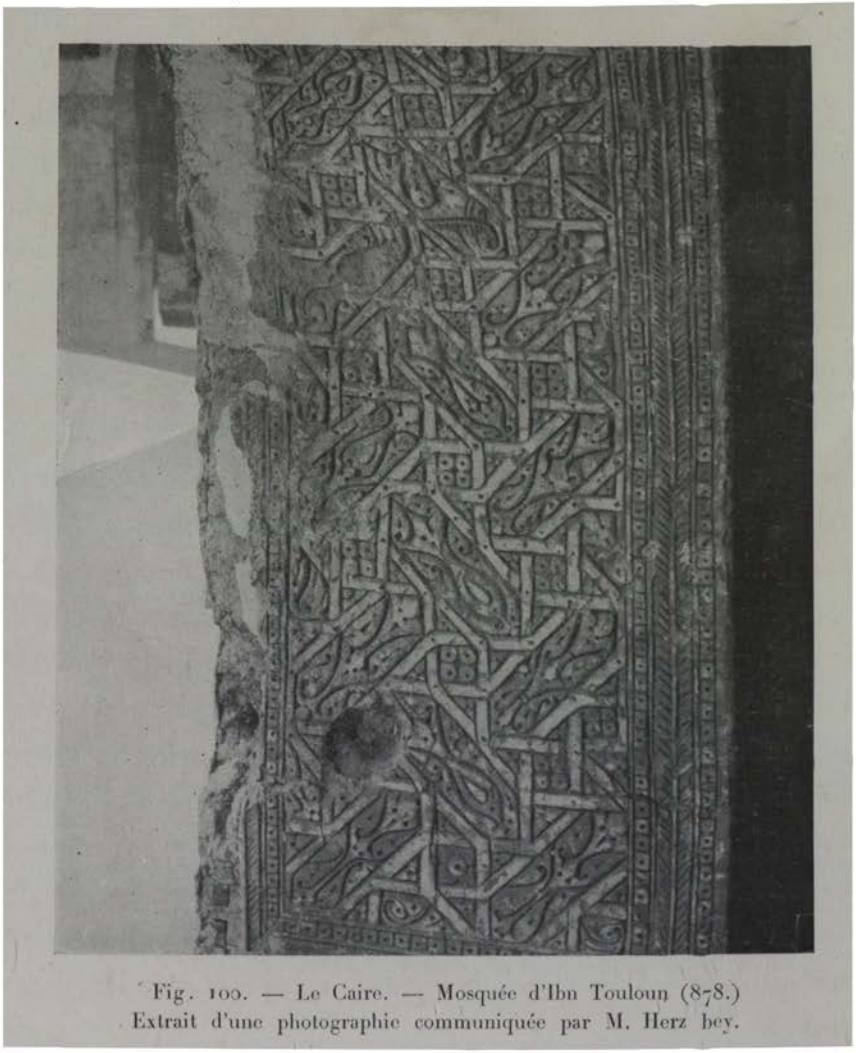


Fig. 100. — Le Caire. — Mosquée d'Ibn Touloun (878.)
Extrait d'une photographie communiquée par M. Herz bey.

a disparu est d'origine babylonienne et n'appartient pas à l'art musulman.

Conclusion.

Nous donnerons comme conclusion le résumé de la communication faite le 15 juin 1907 par M. Dieulafoy à l'Académie des Ins-

criptions et Belles-Lettres au sujet de mon exploration de Samara : « L'on sait, depuis les voyages en Perse et les travaux de M. Dieulafoy, quels liens étroits unissent aux monuments perses préislamiques les monuments construits après l'hégire sous l'inspiration ou par les ordres des chefs arabes et le rôle prépondérant joué par la Perse dans l'élaboration de l'architecture orientale. Or, aux deux tronçons de la chaîne dont l'un part du règne des Achéménides et l'autre conduit jusqu'à nos jours, il manquait un maillon; c'est ce maillon que M. le général de Beylié a découvert[1].

« M. Dieulafoy étudie tour à tour le plan, les minarets coniques à rampe héliçoïdale extérieure, les contreforts, les procédés et les détails de construction ainsi que les voussures en fer à cheval ou polylobées et les ornements caractéristiques des monuments dont les photographies sont rapportées par M. le général de Beylié. Puis, il décrit d'une part le tombeau dit de Cyrus de Meched Mourgab, l'*apâdana* hypostyle de Suse, le temple de Diane de Kingavar, les palais voûtés de Firouz Abâd, de Sarvistan, du Tag-Eïvan, de Ctésiphon, enfin l'atech-gâ de Djouz compris entre l'époque de Darius et celle de Kosroës et, de l'autre, les vieilles mosquées d'Amrou, de Touloun (fig. 86), de Cordoue, d'el Azhar et deux ajimeces de palais mores construits au VIIIe siècle en Espagne et il montre que, sur les ensembles comme sur les détails, il s'établit des rapprochements décisifs qui rendent désormais la soudure complète et le lien indiscontinu. »

Des fouilles ultérieures montreront si le décor alvéolé, dont j'ai cru trouver à un moment donné des spécimens à El Gouër, était réellement en voie de formation à cette époque; mais j'ai tout lieu de croire que, dès la fin du XIe siècle, les Seldjoucides, qui avaient emprunté ce décor aux Abbassides, l'ont apporté en Arménie et en Syrie. Les églises chaldéennes, jacobites, arméniennes que j'ai ren-

1. Voir à ce sujet la note de la page 46.

contrées sur ma route, en particulier à Mardine et à Diarbekir, ont été réparées sous cette forme au XIe siècle et au commencement du XIIe. A cette même date, le système alvéolé commençait à peine à se montrer au Caire, à la mosquée d'El Akmar (1125) (fig. 98) et encore d'une façon bien timide. Je pense que dans tout ceci la Perse a joué un rôle important.

Je n'ai pas rencontré de faïences ; mais les fragments de sarcophages sassanides en faïence bleue turquoise, qui m'ont été donnés à Babylone par les membres de la Société allemande des fouilles, ainsi que les poteries émaillées de Racca, montrent que les procédés de l'émaillage n'ont jamais été complètement perdus. Disons, à ce sujet, que les prétendus débris de faïence jaunes, bruns, noirs, qui ont été recueillis sous la grande voûte de Ctésiphon, sont, de l'aveu même des Arabes, tout à fait modernes et proviennent du village voisin.

D'autre part, les mosaïques de la villa d'Adrien à Rome, les plafonds de Baalbeck (fig. 99) et enfin les intrados de certaines arcades de Touloun (fig. 100) (IXe siècle) nous permettent de constater que le principe de l'entrelac était à peu près arrêté à l'époque des premiers Abbassides. Nous savons aussi, par M. de Morgan, que les palais sassanides étaient revêtus à l'intérieur de stucs travaillés, précurseurs des stucs à arabesques de l'art arabe.

TABLE DES FIGURES

Pages.

Fig. 1. — Mon hôtel à Bombay.. 6
Fig. 2. — Pagan. — Sun Min Dgy (1200 A. D.). 10
Fig. 3. — Pagan. — Temple d'Ananda (1085-1107 A. D.). 11
Fig. 4. — Pagan. — Mgnakywenadamag (XIIe siècle A. D.). 12
Fig. 5. — Un Birman.. 13
Fig. 6. — Jeunes Birmanes. 14
Fig. 7. — Pagode de Chouè Dagon à Rangoon, style talain. 18
Fig. 8. — Sanchi (1er siècle A. D.). Bas-relief. 20
Fig. 9. — Bassorah à marée basse. 24
Fig. 10. — Bagdad. Koufis sur le Tigre. Caserne d'artillerie. 27
Fig. 11. — Bagdad. Liwan de l'ancien palais des Khalifes. 28
Fig. 12. — Bagdad. Liwan de l'ancien palais des Khalifes. 29
Fig. 13. — Bagdad. Liwan de l'ancien palais des Khalifes. 30
Fig. 14. — Bagdad. Liwan de l'ancien palais des Khalifes. 31
Fig. 15. — Bagdad. Tombeau de Zobeïde. 32
Fig. 16. — Bagdad. Encorbellement à l'intérieur du Khan Orthma (XIIe siècle).. 33
Fig. 17. — Bagdad. Khan Orthma. XIIe siècle. Terrasse et toit supérieur. . 34
Fig. 18. — Bagdad. Douane. 34
Fig. 19. — Bagdad. Intérieur de la Douane. Ancien Medressé. XIIIe siècle. . 35
Fig. 20. — Bagdad. Inscription à l'intérieur de la Douane. Ancien Medressé. (XIIIe siècle) sur le bord du Tigre. 36
Fig. 21. — Bagdad. Porte du Talisman à Bagdad. XIIe siècle. Influence Indo-Mongole.. 36
Fig. 22. — Omnibus de Bagdad à Babylone. 37
Fig. 23. — Village de Hassoua, entre Bagdad et Babylone. Architecture Persane du même genre que dans le Khorassan. 38
Fig. 24. — Babylone. Porte d'entrée du palais de Nabuchodonosor. . . . 39
Fig. 25. — Caravane de pèlerins persans dans le désert. 43
Fig. 26. — Pont de Harbeh. XIIe siècle. 44

Fig. 27. — Mossoul. 47
Fig. 28. — Chaldéens de Mossoul. 48
Fig. 29. — Mossoul. Ruines du château de Lu-Lu. XIIIe siècle. Frise de petis personnages au-dessus de A. 49
Fig. 30. — Château de Lulu. Un petit personnage de la frise Indo-Mongole. 50
Fig. 31. — Mossoul. Mausolée de Ibn el Hassau et de Lu-lu (XIIIe siècle). . 52
Fig. 32. — Gezireh. Pont romain. 55
Fig. 33. — Hamidiès. Milice des villages frontières du Kurdistan. 56
Fig. 34. — Nisibin. Église Jacobite, en partie du VIe siècle. 57
Fig. 35. — Dara. Écluse fortifiée. 58
Fig. 36. — Dara. Nécropole byzantine et plaine de la Mésopotamie. . . . 59
Fig. 37. — Chapiteau ancien dans la mosquée moderne de Dara. 60
Fig. 38. — Mardine. Église Chaldéenne. V^e et XIe siècles. 61
Fig. 39. — Mardine. Église Arménienne. V^e et XIe siècles. 61
Fig. 40. — Diarbékir. Fortifications. XIIe et XIIIe siècles. 62
Fig. 41. — Diarbékir. Ancien pont arabe. Vue des fortifications de Diarbékir dans le lointain. 63
Fig. 42. — Diarbékir. Représentation d'animaux sur le rempart. XIIe et XIIIe siècles (?). 64
Fig. 43. — Diarbékir. Tour du Sud-Ouest. 65
Fig. 44. — Diarbékir. Palais arabe du XIIe siècle. 66
Fig. 45. — Orfa. Clocher byzantin. VIe siècle. 67
Fig. 46. — Orfa. Clocher byzantin (?). 68
Fig. 47. — Minaret d'Anah, sur l'Euphrate. Premiers siècles de l'Hégire (à 350 kilomètres à l'ouest de Bagdad). 69
Fig. 48. — Seroudj. Auge avec sculptures byzantines (creux de $0^m,70$ sur $0^m,40$). 70
Fig. 49. — Seroudj. Sculptures byzantines ($0^m,80$ sur $0^m,50$). 71
Fig. 50. — Seroudj. Maisons Kurdes. 71
Fig. 51. — Birédjik sur l'Euphrate. 72
Fig. 52. — Alep. Citadelle. XIIIe siècle. 73
Fig. 53. — Une porte de la citadelle d'Alep, 1209. Influence hindoue et chinoise. 74
Fig. 54. — Damas. Art Musulman. XIIIe siècle (?). Ornement en bronze. 2/3 nature. Musée de Grenoble. Collection de Beylié. 75
Fig. 55. — Plan du vieux Prome. 81
Fig. 56. — Settaing Thein. 83
Fig. 57. — Pierres sculptées de Settaing Thein. Sièges de style chinois. . . 84
Fig. 58. — Peik Thano Myo. 85
Fig. 59. — Pierre sculptée de Pogaung-Kan, près de Peik Thano Myo. Influence tibétaine. 86
Fig. 60. — Coupe de deux pierres d'un puits. 87
Fig. 61. — Stupa de Bobogyi. 88
Fig. 62. — Bobogyi. — Caractères Tibétains sur une tablette votive. . . . 89
Fig. 63. — Stupa de Payagyi. 90
Fig. 64. — Bas-relief près de Payagyi. 91

Fig. 65. — Stupa à Payama. 92
Fig. 66. — Choué Miok To. 93
Fig. 67. — Iahandakon.. 95
Fig. 68. — Iahandakon.. 96
Fig. 69. — Bébégyi.. 97
Fig. 70. — Bébégyi.. 98
Fig. 71. — Une voûte du VIIIe siècle dans le Turkestan chinois. 99
Fig. 72. — Lémiétna. 100
Fig. 73. — Lémiétna. 101
Fig. 74. — Ma Lun Bye Kon.. 102
Fig. 75. — Ma Lun Bye Kon. — Plan du Monument A. 103
Fig. 76. — Pagan Mé Daw Rat Paya. 104
Fig. 77. — Paya Taung. 105
Fig. 78. — Pierre sculptée près d'une ancienne porte de Prome. 106
Fig. 79. — Mosquée de Samara. 114
Fig. 80. — Mosquée de Samara. Niche de la partie supérieure. 115
Fig. 81. — Mosquée de Samara. Fenêtre du côté sud, vue de l'intérieur. On voit l'encastrement des poutres du plafond au-dessus des fenêtres. 116
Fig. 82. — Mosquée de Samara. Portes centrales ou Mirhab. Côté sud, vu de l'intérieur. 117
Fig. 83. — Mosquée d'Aboudolaf. 119
Fig. 84. — Niches des piliers du sud.. 120
Fig. 85. — Mosquée d'Aboudolaf. — Côté Sud. Appareil des Arcades. . . . 121
Fig. 86. — Le Caire. — Mosquée de Ibn Touloun (878). 122
Fig. 87. — Minaret d'Aboudolaf. Niches de la base. 123
Fig. 88. — Ruines du Dar el Khalif (IXe siècle), dite *Ctésiphon des Arabes*. Façade ouest.. 125
Fig. 89. — Salle des Fêtes du Dar el Khalif. 126
Fig. 90. — Vue postérieure du Dar el Khalif. 126
Fig. 91. — Fragment de décoration en plâtre, recueilli à Dar el Khalif.. . 127
Fig. 92. — Alep. — Palmettes de la grande salle de la Citadelle (1209). Analogue aux palmettes de Dar el Khalif et d'El Gouer. . . . 127
Fig. 93. — Fragment de décoration en plâtre trouvé à El Gouër. 1/8 nature. 128
Fig. 94. — El Gouër. — Fragment de marbre. 2/3 nature. 129
Fig. 95. — El Gouër. — Fragment de plâtre. Palmette. 1/2 nature. . . . 130
Fig. 96. — Plan du château d'El Aschik. 131
Fig. 97. — Samara. — Château d'El Aschik. IXe siècle. Face Nord et ruines du bâtiment avancé de l'entrée du pont. 138
Fig. 98. — Le Caire. — El Akmar (1125).. 133
Fig. 99. — Plafond de Baabbeek (IIIe siècle après J.-C.). 134
Fig. 100. — Le Caire. — Mosquée d'Ibn Touloun (878). Extrait d'une photographie communiquée par M. Herz bey.. 135

TABLE DES PLANCHES

PLANCHE I. — Palais de Chosroès à Ctésiphon (VIe siècle).

PLANCHE II. — Bagdad. — Pont de bateaux sur le Tigre.

PLANCHE III. — Bagdad. — Minaret de Souk el Ghezel (XIIIe siècle).

PLANCHE IV. — Ville de Mardine.

PLANCHE V. — Fig. 1, 2 et 3. Tablettes votives de Prome (Birmanie), en terre cuite, grandeur naturelle.

PLANCHE VI. — Fig. 1, 2 et 3. Tablettes votives de Prome (Birmanie), en terre cuite, grandeur naturelle.

PLANCHE VII. — Fig. 1. Bas-relief de Bébégyi. — Fig. 2. Bas-relief brahmanique. — Fig. 3. Bas-relief de Lémiétna.

PLANCHE VIII. — Stèle quadrilingue de Pagan.

PLANCHE IX. — 1. Ancienne Mosquée de Samara; IXe siècle, Minaret, côté nord et côté ouest. — 2. Ancienne Mosquée de Samara; IXe siècle, Minaret et côté sud.

PLANCHE X. — Minaret et Mosquée de Samara. — Vue de Samara et Intérieur de l'ancienne Mosquée.

PLANCHE XI. — Mosquée d'Aboudolaf et Minaret, côté nord, vu de l'intérieur.

PLANCHE XII. — 1. Mosquée d'Aboudolaf; IXe siècle. Piliers du côté Sud, vus de l'Intérieur. — 2. Mosquée d'Aboudolaf; IXe siècle. Piliers du côté Nord, vus de l'Intérieur.

PLANCHE XIII. — 1. Château d'El Aschick, façade nord, angle ouest. — 2. Château d'El Aschick; façade nord, angle n.-e. Construction servant d'appui au pont-levis.

PLANCHE XIV. — 1. Château d'El Aschick ; IXe siècle, façade sud et façade est.
2. Château d'El Aschick ; IXe siècle, côté sud. Emplacement possible d'une loggia.

APPENDICE

M. Pognon, Consul Général, nous a fait parvenir au dernier moment quelques photographies d'Aboudolaf qui complètent très heureusement celles que nous avons déjà reproduites de cet édifice dans le corps de notre ouvrage aux planches XI et XII.

Nous donnons les 3 vues les plus intéressantes, à titre d'appendice, à la planche XV, ci-jointe.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

INTRODUCTION. 1

I

JOURNAL DE VOYAGE.. 5

II

BIRMANIE. FOUILLES DE PROME. 79

A. — Groupes de pierres sculptées et bas-reliefs isolés. 82
B. — Stupas. 88
C. — Temples et édicules. 94
D. — Fortifications. 105
Conclusion. 107
Appendice. 109

III

L'ARCHITECTURE DES ABBASSIDES AU IXe SIÈCLE. . 112

Exploration de Samara, dans le bassin du Tigre. 113
I. — Ancienne mosquée de Samara.. 115
II. — Mosquée d'Aboudolaf. 119
III. — Dar el Khalif (dit *Le Ctésiphon des Arabes*). 124
IV. — El Gouer: 128

V. — Château d'El Aschik. 130
VI. — Tour d'El Gaïm. 134
Conclusion. 135
TABLE DES FIGURES. 139
TABLE DES PLANCHES. 143

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

00032946

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, VIe

FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES :
Tome I, en 3 fascicules. In-8. . . . . 6 fr. »
Tome II, fascicule I. In-8 . . . . . 3 fr. »
RECUEIL D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE, par Ch. Clermont-Ganneau, de l'Institut. Tomes I à VIII, avec nombreuses figures et planches. Chaque volume. . . . . 25 fr. »
— Tome VIII (*en cours de publication*). Prix de souscription. . . . . 20 fr. »

ASSYRIE

CATALOGUE DE LA COLLECTION DE CLERCQ. Antiquités assyriennes. Première série. In-folio, nombreuses planches, 2 volumes. . . . . 100 fr. »
— Deuxième série. Tome III. Les Bronzes, par A. de Ridder. In-4. . . . . 40 fr. »
— Deuxième série. Tome IV. Les marbres, les vases peints, les ivoires, par A. de Ridder. In-4. . . 40 fr. »

CAPPADOCE

MISSION SCIENTIFIQUE EN CAPPADOCE (1893-1894), par Ernest Chantre. Gr. in-4, 30 planches, carte et dessins. . . . . 40 fr. »

CARTHAGE

MISSION A CARTHAGE, par E. de Sainte-Marie, consul de France. In-8, 400 fig. . . . . 15 fr. »

CAUCASE

MISSION SCIENTIFIQUE AU CAUCASE. Études archéologiques et historiques, par J. de Morgan. 2 vol. in-8, fig. et planches. . . . . 25 fr. »

CHALDÉE

DÉCOUVERTES EN CHALDÉE, par E. de Sarzec et Léon Heuzey, de l'Institut. In-folio, avec planches en héliogravure. Livraisons I à IV. . . . . 120 fr. »
— Livraison V. Première partie. In-folio, 10 planches. . . . . 20 fr. »

CHYPRE

L'ART GOTHIQUE ET LA RENAISSANCE EN CHYPRE, par C. Enlart. 2 vol. in-8, 421 fig. et 34 planches 30 fr. »

DIDYMES

FOUILLES A DIDYMES, en 1895-1896. Par B. Haussoullier, de l'Institut, et E. Pontremoli. In-4, nombreuses gravures et 20 planches. . . . . 75 fr. »

ÉGYPTE

RECHERCHES SUR LES ORIGINES DE L'ÉGYPTE, par J. de Morgan. Tome I. L'âge de la pierre et les métaux. In-8. (Épuisé.)
— Tome II. Ethnographie préhistorique et tombeau royal de Négadah. In-8, 900 illustrations et planches 30 fr. »
LES NOUVELLES FOUILLES D'ABYDOS (1895-1898), par E. Amélineau. 4 vol. in-4, plans, dessins, planches. Chaque. . . . . 50 fr. »
LE TOMBEAU D'OSIRIS. Fouilles de 1896-1898, par E. Amélineau. In-4, 5 planches et un plan 25 fr. »
FOUILLES D'ANTINOE. Notices des objets recueillis dans les fouilles, de 1898 à 1907, par A. Gayet, 5 brochures in-18. Chaque. . . . . 0 fr. 50
L'ANCIENNE ALEXANDRIE. Étude archéologique et topographique, par Néroutsos-Bey. In-8, fig. et cartes. 4 fr. »

ESPAGNE

ESSAI SUR L'ART ET L'INDUSTRIE DE L'ESPAGNE PRIMITIVE, par Pierre Paris. 2 vol. gr. in-8, richement illustrés. . . . . 32 fr. »
FOUILLES D'OSUNA, en 1903. Une forteresse ibérique, par A. Engel et Pierre Paris. In-8, nombr. planches. (Nouvelles Archives des Missions. Tome XIII, fasc. 4.) . . . . . 5 fr. 75

PERSE

MISSION SCIENTIFIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE EN PERSE, par J. de Morgan. 5 volumes en 9 tomes in-4, figures, planches et atlas des cartes. . . . . 300 fr. »
FOUILLES A SUSE. DÉLÉGATION SCIENTIFIQUE FRANÇAISE. Publications de J. de Morgan, V. Scheil, etc. Tomes I à IX. In-4, figures, planches et cartes. Chaque volume. . . . . 50 fr. »

RUSSIE

ANTIQUITÉS DE LA RUSSIE MÉRIDIONALE, par Kondakoff, le comte Tolstoi et S. Reinach. Traduit du russe. In-4, nombreuses illustrations. . . . . 25 fr. »

SIDON

UNE NÉCROPOLE ROYALE A SIDON. Fouilles de Hamdy Bey. Publié par Hamdy Bey, directeur du musée impérial à Constantinople, et Th. Reinach. In-folio, planches en héliogravure et héliochromie. 200 fr. »

SUÈDE

LES TEMPS PRÉHISTORIQUES EN SUÈDE et dans les autres pays scandinaves, par O. Montélius. Traduit par S. Reinach. In-8, 20 planches, 427 fig. et une carte. . . . . 10 fr. »

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

Digitized with financial assistance from

Hermès India

a project facilitated by the Rotary Club of Bombay

on 10 August, 2018